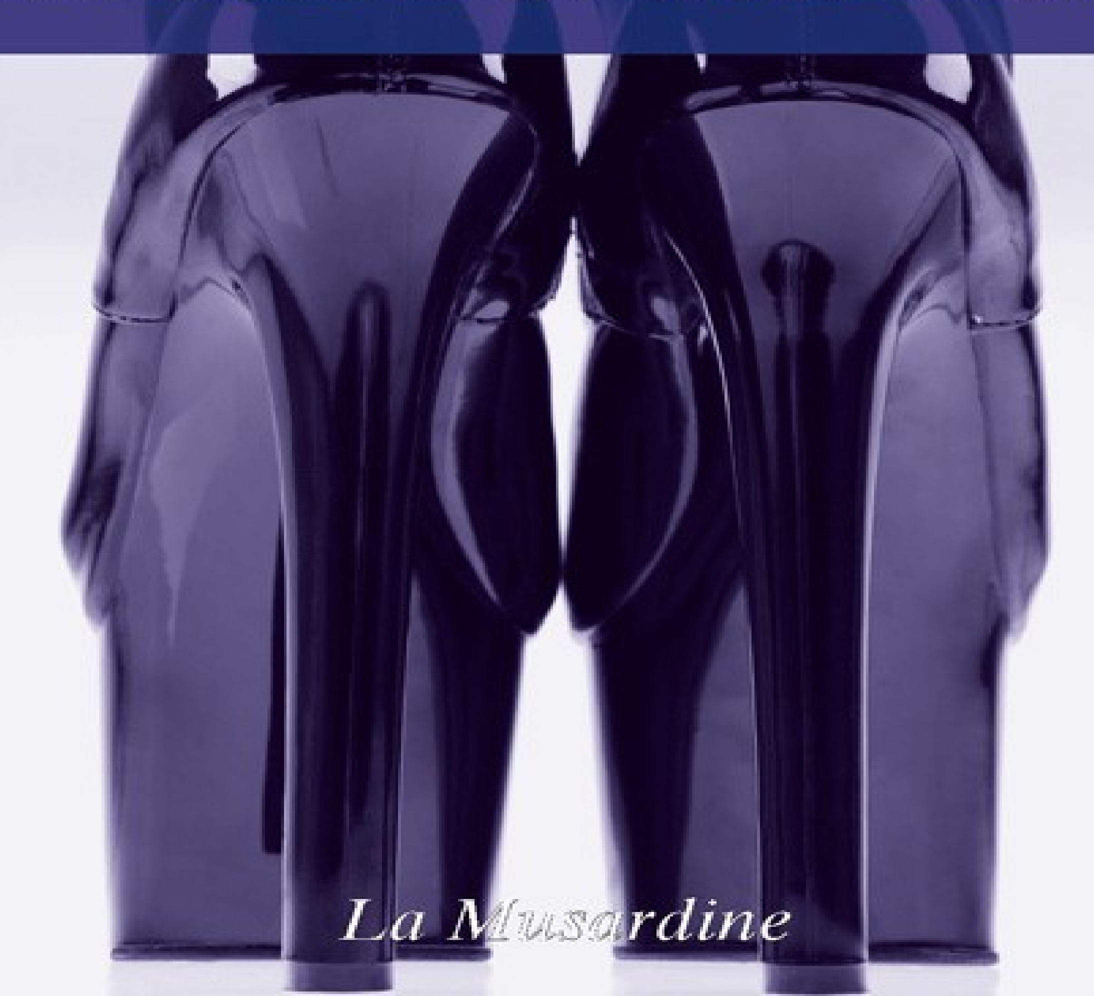
# Osez...

## 20 histoires de soumission & domination



La Musardine

# Osez…

## 20 histoires de soumission & domination

*La Musardine*

Qui a dit que les jeux de domination appartenaient au passé ? Deux cents ans après la mort de Sade, esclaves et maîtres perpétuent les vices et sévices du divin Marquis avec délectation. Époux cocu qui se venge de l'infidélité de sa femme et reconquiert son amour en la soumettant, domina expérimentée qui prête son esclave à sa jeune élève pour lui apprendre à dominer, marchand de sommeil crapuleux en proie à la vengeance sadomasochiste des gens qu'il exploitait, reine cruelle et perverse qui tyrannise sexuellement sa cour, dans *Osez 20 histoires de soumission & domination*, le **SM** n'a jamais été aussi moderne, vivant et inspiré !

# SOMMAIRE

# « LE CADENAS »

## Octavie Delvaux

Ce jour-là, Émilie lut dans le journal que tous les cadenas du pont des Arts, ces souvenirs accrochés aux grilles par les amoureux pour immortaliser leur union, avaient disparu en une nuit.

Tentative dissimulée des autorités pour éliminer les breloques inesthétiques ? Pied de nez d'un cartel anti-romantisme ? Le mystère demeurait complet.

À la lecture de la nouvelle, Émilie eut un mauvais pressentiment. Elle et son copain Simon avaient suspendu un cadenas sur le pont à leur arrivée à Paris. Depuis, chaque fois que le hasard guidait leurs pas vers la passerelle, ils constataient que l'objet était toujours là, parmi une armée d'autres preuves d'amour narguant la Seine et ses bateaux-mouches. Émilie n'était pas de nature superstitieuse. Pourtant, il lui semblait entrevoir dans cette profanation l'ombre d'un mauvais présage.

L'été arrivait à grands pas. Chaque matin, la chambre des tourtereaux baignait dans une lumière jaune annonciatrice des beaux jours. Les rayons du soleil réchauffaient leurs corps enlacés sous les draps, adoucissant le réveil, qui souvent, s'éternisait dans des étreintes langoureuses.

En faisant le ménage dans son dressing, Émilie découvrit, soigneusement dissimulé entre deux sweat-shirts, un cadenas en tout point similaire à celui du pont des Arts. Elle saisit la breloque, qui se révéla solidaire d'un entrelacs de sangles de cuir bien caché au fond de l'armoire. Sa perplexité fut à son comble lorsqu'elle constata que l'étrange attirail, une fois déroulé, s'avérait constitué d'une laisse et d'un collier de chien.

Le couple ne possédait pas d'animal de compagnie. Et Simon se montrait d'ordinaire peu enclin aux cachotteries. Archétype de l'homme sain, sportif, un brin naïf, il avait séduit Émilie par son franc caractère. Pourquoi avait-il caché ces objets ? Quel usage en faisait-il ? Le cadenas intriguait particulièrement sa compagne, car il était fermé. La clé demeurait introuvable : Simon devait la conserver sur lui. Toutes ces manigances ne lui ressemblaient pas. Émilie voulut lui téléphoner pour lever le malentendu, puis elle se ravisa, sans renoncer pour autant à tirer l'affaire au clair. Afin de ne pas éveiller les soupçons, elle remit tout en place et se promit de surveiller Simon.

Le soir, Émilie accueillit son copain, de retour d'un marathon, avec les effusions d'usage. Cependant, tourmentée par le mystère du dressing, elle peinait à cacher son jeu. Le couple dîna dans la cuisine sans échanger une parole : Émilie n'était toujours pas d'humeur à la confrontation. Puis ils filèrent devant la télévision, paravent idéal des conversations fâcheuses. Par habitude, ils se blottirent l'un contre l'autre sur le canapé, devant un talk-show racoleur qui promettait un sujet sulfureux pour la dernière partie de soirée. Or ce soir-là, la discussion portait sur les excentricités sexuelles. Le présentateur recevait un couple dont l'aspect fit tressaillir Émilie. Une femme masquée, toute de cuir vêtue, trônait sur les reins d'un homme à quatre pattes en combinaison de latex. Tout cela aurait prêté à rire si la femme n'avait tenu en laisse le soumis, qui ne répondait aux questions du présentateur goguenard que par des jappements. « Les chiens ne parlent pas ! » s'exclama sa partenaire pour justifier son comportement, avant de

tirer sur la laisse d’un coup sec. Étranglé, l’homme souleva le menton, exposant aux caméras son collier orné d’un cadenas. En d’autres circonstances, Émilie aurait ri de bon cœur, mais se remémorant sa découverte du dressing, elle était incapable de se réjouir.

Sous le choc, elle sentait que son sang bouillait. Comment n’y avait-elle pas pensé plus tôt ? L’attitude de Simon devant l’écran ne faisait que confirmer ses soupçons. Lui, d’ordinaire si prompt à la moquerie, ne pipait mot. Son embarras était visible. Enfoncé dans le canapé comme s’il avait voulu s’y dissoudre, il se tapotait nerveusement les genoux, un demi-sourire crispé aux lèvres. Lorsqu’il demanda à changer de chaîne, Émilie ne se faisait déjà plus d’illusion.

Une fois au lit, la jeune femme peina à trouver le sommeil. Terrassée par des images violentes de relations sadomaso, elle ne pouvait fermer l’œil. Simon voyait-il quelqu’un pour assouvir ses fantasmes ? Depuis combien de temps ?

Pourtant, le lendemain, Émilie se réveilla sereine. La nuit lui avait soufflé la solution. Puisqu’elle n’était pas résolue à renoncer à Simon, elle allait se prêter à son jeu. Oui, elle allait lui montrer qui était la Maîtresse des lieux.

Cependant, elle aurait besoin d’aide. Simon étant parti faire son footing aux Buttes-Chaumont, elle en profita pour se connecter à des sites internet de rencontres SM. Après avoir sélectionné l’entrée : *« Femme cherche femme dominatrice »*, elle vit défiler une ribambelle d’annonces et de photos, toutes plus aguicheuses les unes que les autres. Des corps de femmes mûres y côtoyaient des silhouettes de nymphettes dans un déballage de cuir, de vinyle, de poitrines retouchées, de cuisses gélatineuses...

Émilie envoya à toutes le même mail :

*« JF débutante souhaite apprendre à dominer un homme. Accepteriez-vous de m’enseigner votre savoir-faire ? »*

Les premières réponses furent négatives, et la majorité des sites s’abstinrent de répondre. Seule une personne prit sa demande en considération. Émilie se pencha sur le profil de son interlocutrice : une certaine Mlle Formello, que son annonce définissait comme une *« Maîtresse sévère, sensuelle et sophistiquée »*. Le reste de la fiche était auréolé de mystère. Sa photo, en noir et blanc, la représentait de dos dans la pénombre. On ne distinguait qu’une silhouette corsetée, aux proportions agréables, surmontée d’un chignon de cheveux bruns qui contrastait avec la blancheur laiteuse de la nuque. La femme tenait dans sa main une fine cravache qui se reflétait en ombre chinoise sur le mur.

La dominatrice lui proposait de la rencontrer dans un café. Elle lui laissait une adresse et un numéro de téléphone. Émilie se présenta au rendez-vous sans avoir la moindre idée de ce qui l’attendait. Son appréhension s’évanouit lorsqu’elle découvrit Albane. La jeune femme, d’une trentaine d’années, frappait autant par sa beauté que par sa simplicité. Elle la salua avec un sourire aimable, qui ne la quitta pas de tout l’entretien. Ses yeux espiègles, sa voix expressive donnaient le ton de la conversation :

— Vous voulez en mettre plein la vue à votre chéri ?

— Je veux lui faire une surprise, c’est pour notre anniversaire de rencontre, dans quinze jours.

— Je ne me sens pas l’âme d’une enseignante, mais je peux vous proposer d’assister à l’une de mes séances.

— Je ne voudrais pas vous déranger.

— Chacune y trouvera son compte : vous verrez comment ça se passe en vrai, et moi, je n’ai rien contre une paire d’yeux supplémentaire, ça pimente le jeu. Quel est votre genre d’homme ?

— Je les aime sportifs et bien bâtis.

— J’ai ce qu’il vous faut : Chicken !

Lorsqu’elle se retrouva dans l’appartement de la dominatrice, Émilie n’en menait pas large. Le fameux Chicken n’était pas encore arrivé, mais sa

Maîtresse l'attendait de pied ferme : vêtue d'un tailleur à boutons dorés d'inspiration militaire, elle portait des bas couture et des escarpins vernis aux talons aiguisés. Émilie fut saisie d'effroi lorsqu'elle risqua un regard vers la table où la dominatrice avait disposé son arsenal. Fouets, cravaches, martinets, rangés par ordre de grandeur, trônaient auprès de menottes et de cordes.

On frappa à la porte. Émilie vit Albane prendre une longue respiration.

L'homme qu'elle découvrit dans l'embrasure de la porte était aux antipodes de ce qu'elle avait imaginé. La trentaine, grand, plutôt mignon, il portait un treillis et des rangers qui lui donnaient une dégaine sexy. Mais, ce qui frappait en premier lieu, c'était son regard. Un regard fixe, fier et froid, de prédateur. Il salua Albane avec l'assurance que donne le pouvoir.

Une fois la porte refermée, Émilie comprit qu'elle n'avait assisté qu'à un simulacre de salut. Les vrais hommages furent moins conventionnels. Sans préambule, Albane fit valser la tête du bellâtre d'une paire de claques retentissantes. Les gifles laissèrent le jeune homme sonné. Son regard se voilait.

— Bonjour, Chicken ! Qu'est-ce que tu attends pour présenter tes hommages ?

Le ton cassant d'Albane donnait le « la » de l'entrevue : elle ne souffrirait aucune opposition.

Rompu au cérémonial, l'homme commença par ôter sa chemise en se confondant en excuses. Il dénuda un modèle de torse bronzé. Sa voix, douce comme une caresse, contrastait avec son attitude arrogante devant la porte. Il risqua un regard de biais vers Émilie, qui ne perdait pas une miette du strip-tease. Albane intervint :

— Mon amie Émilie mourait d'envie de voir comment je traite les carpettes dans ton genre. Respecte-la comme moi-même.

— Bonjour, mademoiselle, osa-t-il murmurer en regardant Émilie par en dessous.

Émilie le trouvait touchant. Ce sentiment s'accrut lorsqu'elle vit le corps viril se recroqueviller sur lui-même, puis se prosterner devant la Maîtresse. Calmement, Albane posa son pied chaussé sur la nuque offerte du jeune homme, l'y l'enfonça.

— Te voilà à ta place, dit-elle.

Lorsque le talon de son escarpin pénétra la chair résistante du soumis, celui-ci fut pris d'un tremblement incontrôlable — comme si un souffle de vérité lui parcourait la colonne vertébrale. Mort au monde extérieur, il reprenait vie sous le joug délicieux de sa Maîtresse.

La dominatrice se pencha sur lui, lui souleva le menton du bout de l'index, le regarda dans les yeux. Son œil de chatte maléfique le transperça. Vaincu par l'insistance de ses pupilles, l'homme baissa les yeux pour ne plus jamais oser les relever. Albane lui accrocha un collier de cuir autour du cou.

— Ta marque d'appartenance, tâche d'en être digne !

Puis, le reliant à une laisse, elle lui ordonna de la suivre à quatre pattes.

— Voilà, comme un bon chien.

L'homme, lui emboîtant le pas, la suivit jusqu'au salon. Émilie, troublée par la ressemblance entre le corps de l'inconnu et celui de Simon, les suivait, emportée par le rythme claudicant de leur danse.

Tel un pantin articulé, Albane manipula le garçon en vue de son supplice. Son corps, dont elle lia les poignets, fut étiré au moyen d'une corde qu'elle noua à un crochet du plafond. Puis elle lui banda les yeux. Ainsi offerte, la silhouette athlétique avait encore plus d'attrait. Albane, inspirée par le physique de l'apollon, l'enveloppait de sa présence tentaculaire. Elle semblait être partout à la fois : ses joues, ses mains, ses cheveux, ses ongles cherchaient le corps masculin, le frôlaient, l'agaçaient, pour mieux se refuser à lui une seconde plus tard. Tour à tour, câline, enjôleuse, menaçante, capricieuse, Albane jonglait avec une palette d'émotions.

Émilie demeurait suspendue aux modulations de la voix venimeuse de la dominatrice.

Albane entra dans le vif du sujet en saisissant une forme oblongue qui dépassait de la ceinture du soumis. Émilie eut le souffle coupé en constatant qu'il s'agissait d'un pistolet : l'arme de service de Chicken, surnom dont elle comprenait enfin le sens.

À l'aide du canon de l'arme, Albane fit glisser le treillis et le caleçon du policier le long de ses cuisses. Sa verge bondit comme un ressort. Le jeune homme arborait une érection provocante, qui alimenta les délires sadiques de la dominatrice. Elle prit un malin plaisir à lui pointer le pistolet sur les parties intimes, sans lui faire grâce de ses commentaires. La respiration du soumis, qui soulevait sa poitrine, s'accélérait à mesure que le canon de l'arme le chatouillait.

— Alors, petit poulet, tu fais moins le malin avec un flingue pointé sur ta bite au garde-à-vous ? Et dire que je pourrais faire disparaître cet attirail inutile d'une pression de l'index ! À moins que je te fasse exploser le cul... j'enfonce le canon bien profond, et clac ! Le viol ultime. Qu'en dis-tu ? Je divague, comment pourrais-je encore t'enculer avec le tonfa, après ça ? Ce serait dommage d'abîmer un si beau jouet.

Le soumis, qui avait retenu son souffle, émit un soupir de soulagement lorsqu'il entendit sa Maîtresse reposer l'arme sur la table. Pour la première fois, Albane s'adressa directement à Émilie :

— Il me vient une idée : si nous le flagellions ? Chicken devra deviner qui le fouette.

Elle se tourna vers sa victime :

— Gare à toi si tu ne tombes pas juste, conclut-elle en lui pinçant les tétons du tranchant des ongles.

Émilie n'eut pas le temps de protester. Déjà, la dominatrice l'avait prise par le bras, puis encouragée à choisir dans sa collection de fouets. Albane se

munit d’une chambrière tressée, tandis qu’Émilie optait pour une simple cravache.

La dominatrice s’avança sur la pointe des pieds de façon à ne pas être trahie par ses claquements de talons. Elle adressa un clin d’œil à Émilie, puis entama les hostilités. La langue de cuir souple, d’une précision perfide, lécha d’abord les reins du policier, puis s’enroula autour de son torse, avant de s’abattre bruyamment en travers de ses côtes.

Le soumis sursauta, transpercé par la puissance de l’impact. Mais la douleur, sitôt ressentie, sembla se changer en une sensation tout autre. En l’espace de quelques secondes, l’homme fut transfiguré. Une vague de volupté traversa son visage, qu’un sourire empreint de reconnaissance irradiait. En proie aux frémissements de l’extase, ses membres s’alanguissaient. Les coups suivants tombèrent en pluie sonore sur son corps. La dominatrice, enhardie par l’abandon sensuel de sa victime, ne ménageait pas ses efforts pour châtier la chair, qui tressaillait sous les coups. Le fouet cinglait de toutes parts, sifflant, mordant, attaquant la peau élastique, dont l’aspect et la teinte changeaient à vue d’œil. Le soumis ondulait sous la danse du serpent de cuir, sans jamais se départir de son sourire extatique.

Le regard d’Albane, voilé par l’égarement du plaisir, était hypnotisé par sa cible. La transe des deux partenaires les transportait. Émilie, subjuguée, se tenait en retrait, gênée par l’évidence de leur intimité, et pourtant avide d’en voir davantage.

Albane s’arrêta net.

— Alors, poulet, qui était-ce ?

— C’était vous, Madame.

— Bien, répondit sèchement Albane, déçue de ne pouvoir sévir.

Elle fit signe à sa complice de s’avancer pour prendre le relais. Émilie tenta de protester d’un froncement de sourcils, en vain : Albane n’avait pas l’habitude qu’on lui résiste. La novice se posta derrière le garçon encore

secoué par l'étreinte magnétique du fouet. Sa main, moite de trac, se cramponnait au manche de la cravache. Elle n'avait aucune idée de la force à donner au coup. Mais une voix lui soufflait qu'elle ne pouvait pas faire moins bien qu'Albane. Elle voulait à son tour connaître la transe, éprouver l'ivresse. Elle compta jusqu'à trois, puis frappa sans retenir son bras. La cravache s'abattit sur la croupe de la victime en sifflant. Le policier bondit, scié par la tige mordante, poings et mâchoires serrés. Au même instant, Émilie sentit une onde électrique se propager dans son bras, la traverser tout du long. Le choc de l'impact résonna dans son ventre comme les répliques d'un tremblement de terre, la laissant aux prises avec un vertige. Tous repères perdus, elle leva le bras pour asséner le coup suivant...

Le jour de leur anniversaire de rencontre était enfin arrivé. Depuis son initiation auprès de la dominatrice, Émilie attendait fébrilement ce moment. Elle brûlait de faire connaître à Simon les tourments infligés au policier. Albane lui avait donné une cravache et des menottes qu'elle conservait cachées sous le lit. Pour l'occasion, Émilie attendait son copain en guêpière et bas résille dissimulés sous son peignoir. Elle entendit le cliquetis de la serrure, puis des bruits inhabituels : quelque chose grattait le parquet.

— Chérie, j'ai une surprise pour toi.

— Moi aussi ! répondit Émilie.

Simon la rejoignit dans la chambre. Il tenait dans sa main la fameuse laisse du placard, et il traînait derrière lui un charmant chiot, pataud et débordant d'enthousiasme. Sur son pelage soyeux, luisait le cadenas qui avait causé tant de souci.

— Ça alors ! s'exclama-t-elle, entre rires et larmes, tandis que le chien lui léchait la paume.

— Et ma surprise ? questionna Simon.

Émilie entrouvrit son peignoir... Ils firent l'amour comme d'habitude : tendrement et simplement. La jeune femme, écrasée de déception,

s’endormit en visualisant le fouet qui trônait toujours sous son lit.

Elle se promit de rappeler Albane le lendemain.

# « COMPENSATION »

## Roger Riba

Ma secrétaire est assise face à moi.

Irène est un petit bout de femme d'une cinquantaine d'années, tout en nerfs, qui se donne à fond dans son travail. Elle vient certains jours à cinq heures du matin pour travailler, et elle reste tard le soir. Chacun de nous a une raison de vivre. La sienne, c'est son travail. Je sais qu'elle n'a personne à la maison. Je l'imagine se masturbant tous les soirs, en pensant à des hommes qui ne la toucheront jamais. Moi, peut-être... Elle me jette souvent des regards énamourés. Moi, je la trouve trop fade. Elle ne se doute pas que mes envies sont ailleurs. Si elle savait... Mais personne ne sait. Je ne tiens pas à ce que ça s'ébruite. Je suis un homme de pouvoir.

J'attaque sans ménagement :

— Ça ne va plus du tout, ces derniers temps, ma petite Irène...

Elle me regarde, toute pâle, tremblante. Elle redoute ce genre de moment. En même temps, je sais qu'elle éprouve une étrange jouissance. C'est une femme qui a besoin qu'on s'intéresse à elle, et mes agressions lui font plaisir. Le pire, ce serait sans doute l'indifférence.

— Votre travail devient médiocre. Vous vous en rendez compte ?

Je commence doucement, puis je monte dans l'agression, jusqu'à hurler. Si elle voyait comment je suis en moi, riant de lui infliger sa souffrance, alors que je présente une face contractée de colère...

— Vous avez oublié de prévenir Combier pour la réunion d'hier soir ! Il m'a téléphoné tout surpris de ne pas avoir reçu de convocation. Vous vous rendez compte ? (Je suis en mode hurlement.)

Ses traits se décomposent. On n'en est pas encore au stade où les larmes apparaissent, mais je sais que ça ne saurait tarder.

— Et quand Antoine a téléphoné hier matin, vous avez oublié de me le passer !

Des larmes perlent au bord de ses paupières...

À ce moment, je reçois un SMS. Je sais de qui il vient. Le rendez-vous est fixé depuis plusieurs semaines. Ma Maîtresse a l'habitude de m'envoyer, dans les jours qui précèdent, des messages avec des photos suggestives. Personne d'autre qu'elle ne ferait ça. Il existe entre elle et moi un lien étrange. Difficile de dire ce que c'est précisément, mais, de maîtresse à soumis, il y a un lien fort.

J'ouvre le SMS, pendant que ma secrétaire s'essuie les yeux, en attendant la prochaine attaque. Je ne peux m'empêcher de sourire, mais cette fois, d'un sourire différent en ouvrant le SMS, puis en lisant : « À CE SOIR... JE T'ATTENDS LA TRIQUE À LA MAIN ». Puis j'ouvre, cadeau et bonheur suprême, le fichier image joint. Je vois qu'elle est fidèle à elle-même ; je sens mon sexe se tendre. Elle s'est photographiée devant un miroir, en se plaçant assez loin pour que je la voie en pied. Elle porte une de ces combinaisons dont elle a le secret, sans cesse renouvelées, qu'elle sort de je ne sais où, très moulantes sur son corps charnu. Elle est vraiment magnifique : grande, avec des formes, un visage aux traits purs. Mon regard glisse le long de la photo, retrouvant ce qui, je m'en rends compte maintenant, m'a manqué pendant un mois... cette chevelure en cascade,

longue et bouclée, ces grands yeux dans lesquels le ciel voyage. Elle porte une combinaison rouge en vinyle, qui colle à ses hanches, ses seins, son ventre, son sexe. Elle est hissée sur des talons de dix centimètres... Je ferme l'image, sachant que j'y reviendrai cinquante fois dans la journée. En même temps, je pourrai me satisfaire d'autres photos ; en effet, par tradition, elle m'en expédie toujours plusieurs le jour où on doit se voir...

Je reviens à ma secrétaire. J'éprouve un profond mépris pour elle. Je la sens tellement loin de mon univers. Elle n'a aucune idée du plaisir qui est le mien. Mon mépris me donne envie de la dégrader encore plus.

— On va mettre les choses au clair, Irène. Je ne sais pas si je pourrai encore vous garder si vous continuez à commettre de telles bourdes.

Bien sûr, la scène a été jouée cent fois, avec les mêmes résultats.

— Vous savez ce qu'on dit... Derrière la porte, il y a dix personnes prêtes à prendre votre place.

Elle sanglote à chaudes larmes. J'en éprouve une rare volupté. C'est comme ça que ça doit être. Et ce soir, je serai puni. Je n'ajoute rien ; je me repais du spectacle qu'elle m'offre. Je finis par la congédier.

— Vous pouvez retourner à votre poste, maintenant. Faites attention à l'avenir.

Si Irène était plus subtile, ça pourrait devenir un jeu entre nous, mais ce n'est pas le cas...

Je sors de mon bureau. J'ai rendez-vous à dix heures avec un ouvrier que je dois licencier. Je me réjouis d'avance. Je l'ai croisé l'autre jour dans les couloirs, et je l'ai senti plein de haine. Il a volontairement saboté des machines, ce qui a été attesté par ses collègues, et il a de ce fait retardé la production. Je fabrique des housses de voiture depuis vingt ans que j'ai repris l'entreprise de mon père. L'industrie textile est en crise ; je me suis reconverti avec plus ou moins de bonheur.

Je rejoins les ateliers. Une enfilade de pièces où hommes et femmes travaillent à des tâches diverses. Je fais survivre une région sinistrée...

Je vais retrouver Annie dans une réserve où on accumule des fils. On a rendez-vous tous les matins sur le coup de huit heures. C’est une de mes ouvrières. Une petite brune piquante. Difficile de dire comment on en est arrivés là. Une attirance mutuelle. Je sais que ce qu’elle apprécie chez moi, c’est ma capacité à exercer le pouvoir. Ce que j’aime chez elle, c’est son corps jeune. Les rapports que nous avons sont basés là-dessus : l’envie de chair fraîche pour moi, et pour elle, l’impression que, quand mon sexe la pénètre, elle recueille des parcelles de puissance.

C’est étrange, parce que, malgré tout, une réelle passion nous unit, Annie et moi. Bien différente, certes, de celle qui me rapproche de Mélanie, ma Maîtresse, mais nous avons besoin l’un de l’autre. Je suis le premier surpris que cette relation dure depuis trois ans.

Elle m’attend, le regard brillant, quémandant que je lui donne tout. Elle voudrait bien plus, sans doute ; pourtant, dans notre rapport sexuel, si bref soit-il le matin, parfois l’après-midi, si je suis disponible, il y a déjà tout. Une intensité absolue, et une relation de pouvoir. Elle me veut parce que je suis le patron, alors que je ne suis pas sûr de la désirer parce qu’elle est ouvrière, mais plus simplement parce que m’attire sa beauté teintée de fragilité. Mais il est bien certain que, sans mon pouvoir, dans la rue, elle ne m’aurait même pas regardé.

L’image de Mélanie se superpose à celle de la ravissante brune, à qui sa blouse ne rend pas hommage. Elle me laisse faire. Le privilège du patron. Je m’approche. Je l’enlace en me réjouissant de sentir son corps contre le mien. Ma bouche accroche la sienne, ma langue se glisse dedans. Elle répond à mon baiser ; nos langues se frottent, longtemps, jusqu’à ce que nous soyons à bout de souffle. Mon sexe est raide contre son ventre. Une autre fille sortirait ma queue du pantalon, la masserait. Pas Annie. Elle n’ose pas prendre d’initiative. Elle préfère me laisser faire. Je lui souffle :

— Prends-moi dans ta main.

Ce qui ressemble à un ordre de ma part rend tout possible. Elle fonctionne comme ça. Elle me la sort de la braguette, me branle. Rapport classique, très différent de celui que je connaîtrai en soirée.

Je me dégage. Je défais les boutons de la blouse. Dessous, elle porte un corsage rouge, serré, taille fine. Mais ses seins – lumineux autant que volumineux – sortent pour moitié du corsage. Son jean étroit colle à ses hanches, à son pubis, dessine avec une précision meurtrière le sexe dans lequel je vais m'enfoncer. Je promène mes mains sur elle. Elle me laisse faire, se cambre en arrière en fermant les yeux quand je viens sur ses seins, les masse, les fais jaillir du décolleté. Ils sont plus lourds qu'on croit quand on la voit habillée. Puis je déboucle son jean, le descends. Dessous, elle a un slip rouge vif en dentelle. Je balade mes doigts sur la zone humide ; j'appuie, m'enfonce dans ses muqueuses. Elle a poussé un gémissement. Je me glisse sous le tissu, sens l'ouverture du sexe au bout de mes doigts.

Je ne peux plus attendre. Je me gaine d'un préservatif pendant qu'elle se plie en deux, descend elle-même son slip pour m'offrir sa croupe que sa position ouvre. Sa vulve se dilate en béant. Je pose mon gland gonflé contre sa fente ; je frotte. J'aime sa manière de réagir, se tendre, gémir, chaque fois, comme si j'étais vraiment un pourvoyeur de plaisir. Elle parle peu, toujours avec timidité, mais elle m'a dit une fois que je lui donnais plus qu'aucun autre...

Je fais coulisser mon sexe en elle. C'est un plaisir classique que celui que nous partageons. Je ne crache pas dessus pour autant. Il est en tout cas très différent de celui qui nous unit, Mélanie et moi. Je sens la bouche de son vagin autour de moi. Elle halète, transportée. Je ne suis sans doute pas mieux, au bord de la jouissance. Je ressors plusieurs fois, parce que je voudrais faire durer. Son sexe est bien ouvert ; on voit la muqueuse vineuse à l'intérieur ; des filets visqueux coulent d'elle. Je reviens en elle, je bouge,

allant jusqu’au fond, cognant mon gland contre son utérus, puis je me retire à nouveau.

Je suis traversé par un orgasme puissant ; mon sperme remplit le préservatif en même temps qu’Annie jouit, avec un effet qui me surprend chaque fois, « éjaculant » comme le ferait un homme un liquide blanc et gras.

Le reste est toujours moins glorieux. Se nettoyer, se rhabiller. On ne dit plus rien, presque honteux, nos envies momentanément assouvies...

Je remonte à mon bureau. Il est temps de recevoir l’employé renvoyé accompagné de son délégué syndical.

Je reçois un autre SMS au moment où j’entre dans mon bureau. Le texte est un simple « PROFITE », et la photo plus serrée que la première. La même combinaison de vinyle rouge, mais l’une des fermetures, ouverte, part du nombril pour finir là où s’amorce le sillon fessier. Jambes écartées, elle a en plus jugé bon d’enfoncer deux doigts dans sa vulve pour l’ouvrir au mieux, me donnant à voir l’intérieur rosé...

Je sais en pénétrant dans le bureau où ma secrétaire les a installés, que je vais gagner. Pourtant, l’employé est sans scrupule, et je ne peux pas en dire moins du syndicaliste qui l’accompagne. Je leur serre la main à tous les deux, et j’attaque bille en tête. Mélanie serait fière de moi.

— Je suis surpris que vous vouliez me rencontrer. Les faits ont été, me semble-t-il, avérés.

— Nous souhaitons une négociation, plaide le syndicaliste, alors que celui qu’il défend, habituellement grande gueule, se tait.

— Je ne vois pas sur quoi on peut négocier.

— Mon camarade souhaite être réintégré.

— Sans quoi ?

Je repense au sexe de Mélanie. Je donnerais n’importe quoi pour être dedans. Elle fait ce qu’aucune autre ne m’a fait avant : quand je suis dans

son con, elle active ses muscles, et elle déclenche des contractions régulières qui me rendent fou.

— Il ira aux prud’hommes.

En guise de réponse, je glisse un DVD, que j’avais mis de côté, destiné à ressortir au bon moment. Je retourne le portable vers eux. J’avais dissimulé deux types de caméras de surveillance dans les locaux, certaines visibles, d’autres non. Celle qui a filmé appartient à la seconde catégorie. On voit clairement l’homme assis en face de moi mettre le feu !

L’un et l’autre me jettent un regard mauvais. Il n’y a plus rien à dire...

La journée continue comme elle a démarré. Des papiers à signer, des rendez-vous à prendre, plus quelques intermèdes chaleureux. Il faut remplacer notre comptable décédé ; je reçois une demi-douzaine de candidats. Je ne trouve personne, mais parviens à faire pleurer deux postulantes d’humiliation.

En milieu d’après-midi, avant qu’elle parte, Annie repasse par chez moi. C’est une sorte de rituel. Tout comme le fait qu’elle se soit changée. Je lui ai dit un jour que j’aimais les filles qui portent des robes ; alors, la tenue de travail est remplacée par un joli ensemble. Celle du jour est noire, et plutôt courte, laissant voir de jolies jambes gainées de bas stay-up, galbées par ses talons. Elle s’agenouille devant moi ; en guise de soumission, elle sort mon sexe de mon pantalon, le prend dans sa bouche. Je bande autant du fait de sa caresse buccale que parce que je vais retrouver d’ici peu Mélanie.

La porte de séparation entre le bureau de ma secrétaire et le mien est restée entrouverte, ce qui n’est pas pour me déplaire. J’aime que ma collaboratrice soit témoin de mes actes sexuels, et qu’elle ait le ventre tordu d’envie en pensant à ce qu’elle n’aura jamais.

Pas plus une fellation que ce qui suit. Annie roule sa robe à ses hanches. Elle met sans doute une culotte après être passée par mon bureau, mais pour le moment, elle est cul nu ; elle se campe au-dessus de moi, avant de se

laisser descendre. Elle attrape ma queue entre ses doigts, fait quelques ajustements avant de m’avaler avec sa chatte.

C’est aussi bon le matin que l’après-midi. Elle fait tout le travail, se poussant pour monter et descendre. Je me demande parfois si elle ne feint pas le plaisir l’après-midi, parce qu’elle n’éjacule pas comme le matin. À vrai dire, je me soucie surtout de mon plaisir à moi.

Je quitte mon bureau vers la demie de cinq heures pour aller rejoindre Mélanie. Elle m’attend dans un appartement qui n’est pas celui où elle vit, mais celui où elle exerce.

Elle m’accueille comme il se doit. Son poing me frappe en plein visage dès que j’ai franchi la porte de l’appartement. Un poing gainé de vinyle. Le sang me remplit la bouche.

— Espèce de porc ! Tu oses te présenter à moi sans te mettre à genoux, avec un sourire insolent sur le visage. À quatre pattes, tout de suite !

Au cas où je n’aurais pas bien compris ses paroles, elle les ponctue d’une gifle. Le sang coule de mon nez. Je n’ai jamais le sexe aussi dur que quand je suis en sa compagnie. Je pourrais déjà jouir tellement c’est bon. J’obéis, me mettant à quatre pattes en la regardant. Elle est superbe dans sa tenue de vinyle, rouge de la tête aux pieds, avec un masque, des gants, des bottes.

— Alors, tu t’es comporté comme un porc avec tes employés ? hurle-t-elle.

— Oui, Maîtresse. Je mérite d’être puni.

Elle me frappe de la pointe du talon de sa botte. Ça me déchire la joue.

— Baisse les yeux, sale con ! Tu ne mérites pas de me regarder ! Je suis trop bien pour toi !

Je me suis toujours demandé comment fonctionnait mon équilibre. Si c’était parce que j’humiliais mes employés que j’éprouvais le besoin d’être dominé, ou à l’inverse, si le fait d’aimer être dominé me permettait de me laisser aller à mes mauvais penchants, sachant que j’expierais mes fautes. Qu’importe. Tout a démarré en même temps, et je ne sais plus où est la

cause, où est la conséquence. Ce que je sais, c’est que j’ai besoin de l’un comme de l’autre.

Je continue à énumérer les péchés pour lesquels je dois être puni. À chaque nouvelle confession, Mélanie me cogne avec violence. Elle ne retient pas ses coups. Elle m’a promis la fois précédente un nouveau supplice. Enchaîné dans une combinaison intégrale, avec juste trois trous pour respirer. *« Je te fouetterai, et ensuite, je te laisserai là pendant des heures. C’est moi, moi seulement qui déciderai quand je te détacherai. »* J’y pense depuis la semaine précédente avec une envie qui me tord le ventre.

Quand elle me redresse, mon visage et mon corps sont tuméfiés, sanguinolents. Elle m’a frappé méthodiquement avec le talon... le talion, pour mieux dire...

Et ce n’est pas fini...

# « TOMBÉ SOUS LE CHARME »

## Frédéric Chaix

Métro, ligne 12, je relis *Chourmo*, le second tome de la trilogie marseillaise de Jean-Claude Izzo, pas vraiment un bouquin récent.

Du coin de l'œil, je la vois monter – à la station Abbesses, pour être précis. Elle s'installe sur un strapontin, juste dans ma ligne de mire, sort un bouquin... étrange coïncidence : un Izzo, elle aussi, le premier de la série, *Total Khéops*. Milieu d'après-midi calme, métro quasi vide, vue dégagée, j'ai le temps de la détailler. Mes yeux se posent sur ses jambes, belles, fines, cicatrice au niveau du genou. Tailleur BCBG, strict et court. Mon regard remonte le long de sa cuisse, s'arrête à l'orée de la jupe, monte encore, plus haut, vers ses seins, et finalement, son visage. Plongée dans son livre, elle ne semble rien remarquer. Je m'attarde... jolie brunette aux cheveux courts, la trentaine, pas très grande, jambes fuselées, seins galbés, courbes généreuses – des yeux et un sourire à tuer.

Je la regarde lire. Détendue, jambes écartées... mon regard n'a qu'à suivre la courbe de sa cuisse, vers son intimité, je me prends à rêver.

Je reste là, mon bouquin à la main, ballant. Des stations défilent.

Mon corps décide finalement pour moi. Je ne réfléchis pas plus que ça, agis d'instinct.

Je me lève, m'assieds à côté d'elle. Elle me jette un bref coup d'œil. Je lui montre *Chourmo*, sourire complice. Étonnée, elle me regarde, ne semble pas vraiment comprendre.

Je me lance, bafouillant à moitié :

— Vous en pensez quoi, d'Izzo... du livre, je veux dire ?

Elle semble surprise que je lui adresse la parole. Hésite, cherche quoi répondre. Elle jette un œil sur son propre bouquin. Comprend enfin.

— C'est bien.

— Je... vous... vous êtes en retard sur moi, au niveau de la trilogie... je veux dire. Désolé, je m'embrouille... la chaleur...

— C'est rien.

— Enfin... vous verrez les livres d'Izzo sont superbes. Je veux dire... un vrai plaisir.

— Oui.

— Ses bouquins, d'Izzo, je veux dire, ils sentent le Midi, la Provence... on lit en « odorama », d'une certaine façon.

— Probablement.

— Des odeurs très métissées...

— ... « Je veux dire »... vous dites tout le temps « je veux dire », c'est quoi ? Un toc ?

Elle se fout carrément de moi, goguenarde. Et elle continue :

— Bon, voilà la situation : ce matin, j'ai emprunté ce bouquin au hasard, chez l'amie qui m'a prêté son appartement le temps de mon stage. J'ai lu trois, quatre chapitres... je n'aurais pas le temps de le terminer d'ici ce soir. Et demain, je serai partie, alors... je n'en pense pour l'instant pas grand-chose. Désolée de planter votre plan drague...

— C'est rien.

Elle rit, amusée. Elle a un geste pour renvoyer une mèche rebelle vers l'arrière. Ses yeux gris-bleu légèrement bridés lui donnent comme un air eurasien.

J'insiste, lui dis qu'il faut continuer, emporter ou racheter le bouquin. Qu'Izzo parle surtout d'amour, de l'amour de Marseille, de l'amour des femmes. Qu'il me donne envie de tomber amoureux, là, tout de suite. Elle cligne des yeux, son sourire s'épanouit. Une mèche frisottée descend le long de son oreille, j'ai envie de jouer avec, n'ose pas.

Un pli narquois au coin des lèvres, elle me fixe dans les yeux.

— Amoureux, je ne pense pas que nous allons avoir le temps pour ça. Le coup de foudre, je n'y crois pas trop. Mais vous savez, je rentre chez moi, enfin dans l'appartement que mon amie m'a laissé pour la semaine...

Songeuse, elle semble hésiter. J'attends. Dans un souffle, malicieuse...

— Rien ne vous oblige à ne pas me suivre...

— Oh, oui, je...

— Mais alors, vous vous taisez, vous me suivez sans faire d'histoire, vous ne m'effarouchez pas. Vous faites comme je vais vous dire. Vous pouvez faire ça pour moi, monsieur le dragueur littéraire ?

— O.K., mais...

— Mais rien. Vous faites seulement ce que je vais vous demander. Comme vous êtes là, disponible, beau, et que vous m'avez draguée, alors oui, je veux bien que vous m'accompagniez. Unique condition : vous faites ce que je vous demande, rien d'autre. Possible ?

— Soit, parfait pour moi... pourquoi pas, je vais faire comme vous me demandez.

— Vous promettez, vous faites ce que je veux, vous ne posez pas de questions, nous n'aurons pas beaucoup de temps. Quand nous aurons terminé notre affaire, vous partez sans rien dire, sans jugement, rien.

— Bon, oui, promis.

— Et...

Elle hésite...

— Est-ce que vous pourriez vous taire pendant le trajet ?

Je me tais donc, tombé sous le charme de la situation. Envoûté. Quelques stations plus loin, elle se lève. Je l'accompagne donc, en silence. Quelques minutes suffisent pour arriver à l'appartement, ancien, bourgeois.

Elle pose un doigt sur ses lèvres.

— Chut...

Comme je l'ai promis, je ne prononce pas un mot.

Elle me prend par la main, m'emmène dans une chambre spacieuse... un grand lit, un magnifique miroir placé stratégiquement entre le lit et le mur.

— Je reviens. Déshabillez-vous pendant ce temps. Et... tournez-vous s'il vous plaît.

Elle s'absente quelques minutes. J'enlève mes vêtements en faisant vite. J'ai déjà une érection, violente, primaire, incontrôlable. Je l'entends farfouiller dans la pièce adjacente.

Elle s'approche discrètement, je suis son déplacement dans le miroir. Elle s'assied à ma droite. Elle a passé un large peignoir. Elle me détaille en silence. Je sens son regard le long de mon corps. Elle s'arrête sur mon sexe, qu'elle effleure de la main. Elle hoche la tête. J'aperçois un bout de tissu à sa main, un foulard probablement. Elle me bâillonne avec, doux, délicat.

— Comme ça, je suis sûre que vous ne direz rien. Vous savez, j'ai toujours eu un phantasme. Je n'ai jamais pu le réaliser avec mon mari, je n'ai même pas osé lui en parler, ni à qui que ce soit. Dans la salle de bains d'Élise – Élise, c'est l'amie à qui appartient cet appartement, elle est en Inde actuellement –, j'ai trouvé des objets, disons... intéressants. Je n'ai pas ça chez moi, mon mari n'aimerait pas, cet idiot. J'en ai testé un certain nombre, cette semaine. Cette Élise, alors, c'est quelque chose...

Tout en parlant, elle me fait signe de me mettre à quatre pattes, de ne pas bouger. Intrigué, toujours en érection, je me laisse faire docilement. J'aimerais lui demander, moi aussi, de se taire. Je l'observe dans le miroir,

elle est gauche dans ses gestes. Ses joues ont pris une teinte rosée. Elle tremble...

— Comme on dit, c'est l'occasion qui fait le larron... Tendez votre... enfin... votre cul, s'il vous plaît.

Elle m'appuie sur le dos, me pousse vers l'avant.

— Voilà, ouvrez bien vos fesses. Oui, comme ça, que je vois bien votre... euh... petit trou.

Le miroir rend la situation encore plus pornographique. Elle attrape une fiole.

— C'est du lubrifiant Concept S, spécial pour les pénétrations anales... c'est écrit sur l'emballage. Je l'ai utilisé pour tester un des objets d'Élise, cette semaine. C'est très doux, vous allez voir.

Elle laisse couler quelques gouttes dans le sillon de mon cul, l'enduit posément, tourne autour de l'anus pendant de longues secondes, le frotte du pouce et de l'index. Je bande comme un demeuré. La garce veut m'introduire, situation inédite pour moi, mais ô combien excitante. Après m'avoir bien massé l'anus, elle y enfonce un doigt – lentement, profondément. Je pousse un soupir étouffé par le bâillon.

— Ça rentre tout seul. C'est... excitant. Et étrange aussi... étrange, oui, mes doigts dans votre cul. Je n'étais pas encore vraiment certaine d'oser. Mais maintenant, je sais que je vais y arriver.

Va-t-elle se taire un jour ? Ses commentaires m'agacent, c'est elle qui devrait être bâillonnée. Interrompant mes pensées, elle enfonce un second doigt. Le lubrifiant, en effet très doux, lui permet de pénétrer sans problème. Elle effectue plusieurs allers-retours hésitants, ses doigts s'enfoncent plus profond chaque fois.

Elle laisse tomber son peignoir. Nue. J'aperçois dans le miroir deux seins magnifiques, lourds, gros comme j'aime. Elle est harnachée d'un gode-ceinture de travers – elle le rajuste.

— J’ai eu du mal à installer ce truc sur moi, mais là, je crois qu’il est bien en place. Je vais essayer d’y aller doucement.

Elle s’essuie les doigts avec la serviette-éponge qu’elle avait posée sur le lit. Puis applique le bout du gode contre mon anus. Attend. Respire un grand coup, et pousse... pas assez fort : le gode glisse vers le bas. Elle le remonte de la main, le replace plus fermement. Un coup de reins maladroit... je sens l’engin s’enfoncer de quelques centimètres.

— Oh, il rentre. Vous avez déjà fait ça ?

Tais-toi, applique-toi donc. Le pénis en latex s’enfonce à peine en moi. Elle remue imperceptiblement, n’ose pas aller plus loin. J’entends son souffle dans mon dos, halètement d’excitation tout juste audible. D’un balancement indolent, pas assez ample, elle pousse – pas franchement dans le bon axe. L’objet s’échappe, je contracte mes muscles pour qu’il reste en moi. Elle garde les yeux mi-clos, bouge mollement son bassin. C’est moi qui donne du mouvement, je recule, elle s’échappe vers l’arrière. Décide-toi, on ne va pas y arriver si tu fuis. Je contracte encore, réussis tant bien que mal à retenir l’objet en moi. J’aimerais, bien sûr, quelque chose de plus rude. Mais l’excitation est là, à la simple vue de notre reflet dans le miroir, la sensation de ce sexe factice en moi – sexe plus hésitant que pénétrant.

Et elle, son air ailleurs, abandonnée, perdue dans un autre monde, bouche entrouverte, juste une respiration. Peut-on enculer plus timidement qu’à ce moment-là ? Probablement pas.

Je pousse brusquement vers l’arrière, m’empale tout seul. Elle sourit dans le vide, yeux vitreux... ses seins bougent imperceptiblement. J’ose à peine me masturber, de peur de déranger, caresse tout de même mon sexe rigide. Elle ondule, puis pousse un soupir, un simple oh ! de surprise, si lymphatique... Je ressens une crispation... secousse, qui me fait comprendre qu’elle a joui aussi discrètement qu’elle m’a pénétré. Ma main se raffermit autour de mon sexe – trois allers-retours brusques, et j’éjacule sur le couvre-lit. Elle s’affale sur mon flanc, glisse, retirant le gode de mon cul.

Apaisée, visage détendu, rayonnante, heureuse.

Je m'éloigne, rapide passage par la douche. Je me rhabille vite fait, jette un œil dans la chambre avant de partir... elle n'a pas bougé.

Au pied de l'immeuble, je m'aperçois que j'ai oublié mon bouquin... tant pis, j'en achèterai un autre.

## « SOUS INFLUENCE »

### Frida Ebneter

J'ai vingt et un ans, les yeux bleus, les cheveux châtains coupés court.

Je suis une fille très ordinaire, qui aime marcher à la campagne, flâner dans les rues de Paris, lire et surtout rêver. C'est sans doute ce besoin de zones vides dans ma vie, dans mon emploi du temps, qui fait que j'ai interrompu des études que j'aimais, faute de suivre le rythme imposé. Le travail que j'avais trouvé dans une grande librairie et le deux-pièces que je louais – pas cher – à une sympathique vieille dame, avenue René-Coty dans le XIVe arrondissement, assuraient mes besoins, surtout celui d'indépendance.

Et puis tout a changé quand j'ai rencontré Hugues. Venu commander des livres à la librairie, il s'est adressé à moi. D'emblée, je lui ai plu et il m'a plu. Son regard m'a subjuguée. Il a proposé de m'attendre, le soir, après la fermeture du magasin et d'aller prendre un verre avec lui, ce que j'ai accepté.

Je ne suis pas de nature méfiante, et je suis impulsive. D'ordinaire, je ne voyais pas le temps passer pendant mes heures de travail, mais ce jour-là, j'ai attendu avec impatience l'heure de sortir. Elle est enfin venue, mon

« client » du matin était là, à quelques pas de la librairie. Il m'a prise par le bras et m'a entraînée aux Deux-Magots.

Nous avons parlé littérature ; il m'a questionnée sur mes goûts, sur les auteurs que j'aimais. Au moment de nous quitter, il m'a dit qu'il reviendrait le lendemain, si je n'y voyais pas d'inconvénient. Et il est revenu me chercher, comme il avait dit.

Ça a continué les semaines qui ont suivi, mais de façon irrégulière. Les jours où il ne venait pas, j'éprouvais un manque. Parfois, il restait une semaine entière sans donner signe de vie. J'étais inquiète, comme un animal qui attend le retour de son maître. Le soir, je franchissais le cœur battant le seuil du magasin, et si je ne le voyais pas, je rentrais à pied, déçue, comptant sur la marche pour retrouver le calme, réfléchissant en route à ce qui m'arrivait.

Était-ce l'amour ? J'avais déjà eu des flirts, j'avais même vécu quelques mois avec un garçon de mon âge. Nous nous étions séparés sans être fâchés. Je m'ennuyais, il m'ennuyait ; je voulais retrouver mon indépendance. Je n'étais pas la fille qu'il lui fallait.

En général, je ne suis pas très visuelle, et dans le cas présent, je l'étais d'autant moins que, force m'était de le constater, j'étais captive d'un charme. L'homme dont j'avais fait la connaissance pouvait avoir quarante-cinq ans. Brun, plutôt massif, sans être gros, un peu voûté comme le sont souvent les intellectuels penchés sur leur lecture ou sur l'objet de leur étude, il parlait souvent les yeux baissés, ou bien regardait ailleurs ; mais quand il me fixait, son regard me transperçait. J'avais le sentiment qu'il lisait en moi, entre les mots que je prononçais, devinait le non-dit de mes pensées.

Hugues – il m'avait dit son prénom – avait de grandes mains qui enveloppaient complètement les miennes quand il les prenait.

Nous allions parfois au cinéma, surtout à la Cinémathèque : il aimait les vieux films. Dans la salle obscure, la seule privauté qu'il se permettait, c'était de presser mon genou par-dessus mon jean ou ma jupe.

Un dimanche, nous étions installés à la terrasse d'un grand café. Le soleil en dardant ses rayons me brûlait la joue et le bras que j'avais nu. On était en août, nous achevions de boire une bière pression.

— Ta peau blanche... dit-il. Viens, on s'en va. Sinon tu vas attraper un coup de soleil.

L'été finissait. Son premier baiser, je l'ai reçu chez moi. Dehors, dans la rue, au restaurant, il se tenait toujours à distance, sauf quand il me prenait par le coude pour me guider, ou me faire reculer si un cycliste ou un roller nous passait à toute vitesse sous le nez.

Je ne sais plus si c'est moi qui ai pris l'initiative de l'inviter, ou si c'est lui qui a exprimé l'envie de me rendre visite. Il me semble que l'idée nous en est venue en même temps. Il a donc sonné à ma porte, un dimanche après-midi, après avoir grimpé les cinq étages : j'habite un immeuble ancien qui n'a pas d'ascenseur.

Lui si calme, si posé d'habitude, m'a enlacée et embrassée avec une fougue à laquelle je n'étais pas préparée. J'ai répondu à son baiser avec la même passion, enroulant ma langue autour de la sienne. Il m'a dirigée vers le fond de la pièce, jusqu'au divan, lui avançant, moi à reculons, comme si nous exécutions un pas de danse, et m'a fait m'y étendre.

Il faisait chaud, la fenêtre, que j'avais laissée ouverte, donnait sur une cour arborée ; à cause du store à demi baissé, la pièce était plongée dans une relative pénombre, ce qui donnait une impression de fraîcheur.

— Est-ce que tu me permets de te regarder ? fit-il.

Que voulait-il dire ? Il appuya sa main sur le décolleté de ma robe.

— Ton cœur bat vite... et tu trembles !

Il souleva ma robe, la prenant par l'ourlet.

— Tu m'as donné l'envie de voir ton corps, de toucher ta peau. Veux-tu te prêter à mon désir ?

Sans répondre, j'ai hoché la tête. Hugues m'a caressé le ventre par-dessus ma culotte de coton, mes cuisses nues, a passé ses doigts sur l'empiècement

de mon slip qui s'humidifiait.

— Le mieux, je crois, est de commencer par ôter cette robe, dit Hugues.

Ce qu'il a fait. Prenant mes mains, il m'a fait asseoir sur le divan, a abaissé la fermeture Éclair dans mon dos, fait passer la robe par-dessus ma tête. Puis il m'a retiré mon soutien-gorge. Je n'avais plus sur moi que le slip.

Il effleura mes seins, les soupesa.

— Ils sont comme je les aime : pas trop gros, fermes comme des petits melons, et les tétons sont deux fraises sensibles, ajouta-t-il en les triturant et en les pinçant.

J'ai émis une plainte : il m'avait fait mal. Il les a pris dans sa bouche, l'un après l'autre, les a sucés, mordillés, les faisant doubler de volume.

Me faisant à nouveau coucher sur le dos, Hugues, après m'avoir débarrassée de ma culotte, s'est placé entre mes jambes qu'il avait écartées et posées sur ses épaules. Il m'examina longuement. J'avais l'impression que ses yeux me dévoraient ; une étrange faiblesse s'emparait de mon ventre.

Il s'est mis à caresser ma chatte, à passer ses doigts dans mes poils fins, puis il a écarté mes grandes lèvres que ma mouille collait l'une à l'autre. En même temps, il hochait la tête d'un air approbateur.

— Maintenant, dit-il, l'odorat et le goût !

Se penchant sur mon ventre, il huma l'odeur de mon sexe, y plongea le nez puis la langue.

— Un régal !

Il me caressa tout le corps, faisant naître des frissons de plaisir sous ses mains, puis me contempla un moment avant de recommencer à explorer mon sexe des phalanges et de la langue. Je mouillais tant et plus, je ne pouvais m'empêcher de gémir ; j'ai poussé un cri quand il a serré mon clitoris entre deux doigts. Il l'a fait rouler sous son pouce, et l'orgasme m'a submergée.

Quand il s’est remis debout, j’ai vu que son pantalon était gonflé au niveau du sexe. Il a défait sa braguette.

— Vois dans quel état tu m’as mis ! Il te faut maintenant y remédier.

Il a refermé ma main sur son membre.

— Flatte-le, fais-lui du bien.

J’étais intimidée. Jamais je n’avais été aussi émue. Je n’avais pas encore connu avec lui un tel rapprochement physique.

J’ai fait aller et venir ma main le long du membre dur, m’interrompant pour tâter le gland, le serrer dans mes doigts.

— Lèche !

Ma tête était prise entre ses genoux. Mes tempes battaient. Je l’ai sucé comme un fruit, puis j’ai fait aller et venir ma langue tout le long du sexe gonflé. Sa respiration s’accélérait. Il haletait. Ahanait.

— Bois !

Le sperme chaud a envahi ma bouche, a coulé dans ma gorge. Je m’étranglais. J’ai voulu me dégager, mais Hugues me tenait ferme. C’était la première fois que ça m’arrivait. Je n’avais pas pu le faire, autrefois, à un garçon, mais là, je l’ai dit, j’étais sous le charme, et faire jouir cet homme, absorber sa semence était un bonheur.

Dans la salle de bains, je me suis passé le visage sous l’eau, j’ai remis mes vêtements. J’ai retrouvé Hugues à la cuisine, en train d’avaler un grand verre d’eau.

— Je vais faire du café, dis-je.

— Pour moi, c’est inutile. Je pars. La prochaine fois, nous aurons à parler sérieusement, toi et moi.

Je suis demeurée un moment interdite. Tout s’était fait si vite... j’ai réalisé que j’étais à nouveau seule bien après son départ. Il ne m’avait pas demandé mon numéro de téléphone, ne m’avait pas non plus communiqué le sien. Je ne savais rien de lui. Je savais seulement que nous aurions à parler...

Il est revenu à la fin du mois d'août. Était-il parti en vacances ? Il ne m'en a rien dit, en tout cas. Moi, j'étais restée à Paris ; avant de rencontrer Hugues, j'avais projeté de prendre quelques jours de congé en septembre. À présent, j'étais irrésolue.

Nous avons eu, Hugues et moi, un long entretien au terme duquel a été établi entre nous un contrat tacite : je quittais la librairie et reprenais mes études. Hugues se chargeait entièrement de moi ; en contrepartie, je lui obéissais en toute chose, renonçais à mon indépendance, et ce jusqu'à ce que j'obtienne le diplôme qui récompenserait mes efforts.

Toujours à cause de mon besoin de rêve et de vide – je n'aime rien tant que les vastes plaines monotones, à perte d'horizon – je me laisse facilement aller à la paresse si rien ne m'oblige à agir. Comment réussirais-je, telle que j'étais, la gageure qui m'était proposée ? Qui était une véritable entrave à ma liberté. Il fallait que je sois sacrément amoureuse pour tenter ça. Et je l'étais.

J'étais prête pour la rentrée universitaire. J'avais fait la queue pour m'inscrire en licence de lettres, j'avais acheté les ouvrages figurant sur la liste. J'ai assisté aux premiers cours, et j'ai été rapidement reprise par la passion de l'étude. Je suis du matin, j'aime l'aube ; aussi, dès que j'avais pris mon café, je me mettais au travail. Le mois d'octobre était doux et ensoleillé ; les marronniers de la cour jaunissaient, les marrons luisants sortaient de leur coque et tombaient. Hugues, qui venait régulièrement me voir, se montrait sévère. Mis à part les trajets pour me rendre aux cours, je n'avais pas le droit de sortir, de me distraire, sauf en sa compagnie, et quand il le décidait. À ces moments-là, il se montrait envers moi plein de gentillesse, et il me faisait l'amour d'une façon qui me réconciliait avec tout ce qui me rebutait. Peu à peu, il est devenu mon directeur de mémoire. Il suivait mon travail de près ; nous en discutions ensemble. L'après-midi, j'allais souvent à la bibliothèque ; j'en profitais pour traverser le Luxembourg.

Puis, pour la première fois, les choses se passèrent mal entre Hughes et moi. J'avais planché sur une version impossible, écrite en patois germanique sans ponctuation. Faite, me semblait-il, pour déstabiliser. J'entrais dans une période de découragement, le joug que j'avais accepté me pesait. J'ai décidé, quoi qu'il arrive, de tout laisser tomber et de sortir. Je me suis souvenue que c'était dimanche, qu'il y avait un thé dansant à La Coupole – le sous-sol, à l'époque, n'était pas encore fermé. J'ai passé ma robe de cocktail, en soie jaune pâle, enfilé mes escarpins, mis du rouge à lèvres, maquillé légèrement mes yeux pour approfondir mon regard, et je suis partie à pied à Montparnasse. J'ai été invitée, j'ai tangué, valsé, ondulé au rythme des danses sud-américaines. On m'a fait des propositions, que j'ai aimablement refusées. Brusquement, l'ennui m'a envahie, je me suis demandé ce que je faisais là ; je suis rentrée chez moi. En métro.

Hugues m'attendait à la porte. Il était blanc de fureur. Jamais encore, je ne l'avais vu ainsi, mais ce fut pire quand je dus éprouver les effets de sa colère.

Incapable de dire un mot, j'ai sorti ma clef, ouvert la porte. Il m'a poussée dans l'entrée, dirigée vers la salle de bains, et là, enduisant un gant de toilette de savon de Marseille – le gros pavé dont je me servais pour laver mes culottes – il m'a débarbouillé le visage sans douceur, sans se soucier de mes plaintes. Je lui ai mordu la main ; en retour, j'ai reçu une gifle magistrale.

Ensuite, il m'a projetée sur le lit.

— Tu te rebelles, dit-il d'une voix étrangement calme. J'ai ce qu'il faut pour te rendre docile.

La gifle m'avait coupé les jambes. Des larmes de colère embuaient mes yeux, mais je ne résistais plus. J'étais curieuse, soudain, de voir ce qu'il allait faire, jusqu'où il était prêt à aller pour me dompter.

D'un sac, il a sorti des liens de cuir dont il se servit pour me ceinturer, après m'avoir arraché mes escarpins. Il fouilla ensuite mon sac, en retira

mon téléphone mobile qu’il mit dans sa poche. Après quoi, il me tourna le dos et s’en alla en disant :

— À plus tard. Je te laisse réfléchir.

Je n’avais aucun moyen de me libérer. Hugues avait raison : il ne me restait, comme unique possibilité, qu’à faire le point avec moi-même ; j’avais encore la liberté de penser. Mais mon esprit n’était-il pas aliéné, lui aussi ?

Pourquoi Hugues faisait-il ça ? Il m’entretenait, me soutenait dans mes efforts ; grâce à son aide, j’avais des jouissances, des passions qui me transportaient, mais aussi, des périodes comme à présent, où j’étais prête à tout abandonner, où Hugues me punissait durement. Et de quel droit ?

Si je renonçais à aller jusqu’au bout de notre contrat, ce serait de ma part une capitulation. Ça, je ne le voulais à aucun prix.

Hugues est revenu dans la soirée.

— Qu’as-tu résolu ?

— De me remettre à l’étude.

— Et de m’obéir en toute chose ?

— Oui, dis-je, en baissant la tête.

Il sourit, se pencha vers moi, baisa mes lèvres, puis mes paupières. Et il me détacha, massa mes membres engourdis.

— Enlève tout ce que tu as sur toi ; pendant ce temps, je fais du café.

Je suis sortie de la salle de bains enveloppée d’un peignoir ; j’ai humé avec délectation l’arôme du café en train de passer. Hugues nous a servis ; nous avons bu en silence, puis il m’a mise nue et portée sur le lit. Il s’est débarrassé de son pantalon et de son T-shirt, puis m’a retournée sur le ventre.

Il m’a caressée de la nuque aux pieds, appuyant son doigt, quand il redescendait, sur ma raie. Me repliant les cuisses comme une volaille prête à être ficelée, il a fourré son nez entre mes fesses. Ensuite, il m’a léché le cul. L’émoi m’avait saisie. L’excitation monta d’un cran quand il s’empara

de ma chatte, serra mes grandes lèvres, les écarta, introduisit son doigt dans mon orifice vaginal, le vrilla à l'intérieur.

— Tu es bien lubrifiée, dit-il en le retirant.

Hughes se coucha sur moi, frotta dans ma raie sa bite durcie, l'enfonça d'un coup dans ma chatte. Alors, il me tira par les épaules pour me redresser, me cambrer. Je m'appuyais de toutes mes forces sur mes mains, la tête penchée en arrière, et il me chevauchait, le souffle entrecoupé de mots obscènes. L'excitation en moi était à son paroxysme ; je me suis lâchée soudain... les orgasmes déferlaient comme des vagues, emportant toute mon angoisse, toute ma colère, ma révolte... Hughes, pesant alors de tout son corps sur le mien, je me suis écroulée contre le drap tandis qu'il éjaculait dans mon vagin.

Mon lit n'a que quatre-vingt-dix centimètres de large, mais c'était bien assez pour nous deux ! Se levant, Hughes est allé chercher une serviette-éponge dans la salle de bains, et après s'être essuyé, me l'a lancée d'un geste doux entre les jambes.

— Tout va bien maintenant, n'est-ce pas ?

— Oui, tout va bien.

Il m'a emmenée dîner dans une brasserie, m'a raccompagnée au bas de l'immeuble en disant :

— Pour l'instant, je garde ton téléphone. Tu as bien aussi un double de tes clefs ?

J'ai hoché la tête, fouillé dans un tiroir ; je lui ai remis ce qu'il demandait. Ainsi, j'étais encore plus étroitement surveillée. Et liée à lui.

Les semaines, les mois ont passé, avec des alternances, pour moi, de passion au travail et de phases de déprime. J'avais eu de bons résultats aux partiels, et mon mémoire avançait. Quant à Hugues, il m'apparaissait de plus en plus imprévisible, autant par les visites qu'il me faisait que par ses façons d'être avec moi. Parfois, si j'avais fourni un travail fructueux, obtenu de bons résultats, Hughes semblait complètement se désintéresser de

moi. Ou bien il me disait des paroles humiliantes, qui me rabaissaient à mes propres yeux. J’y étais d’autant plus sensible que j’étais amoureuse de lui, et que j’avais honte de moi. À d’autres moments, il se montrait plein d’attentions.

Les vacances de Pâques approchaient. J’espérais, au fond de moi, sans me le dire clairement, que nous passerions au moins deux ou trois jours ensemble. Jamais encore Hughes n’était resté une seule nuit près de moi, jamais nous n’étions partis quelque part ensemble. Nous n’avions aucune vie de couple, mais il s’était établi entre nous un rapport étroit de maître à esclave. Je me demandais encore pourquoi il était généreux envers moi au point de payer mes études et mon entretien. Je sentais que je ne lui étais pas indifférente, même s’il mettait toujours une distance entre nous.

Je n’avais pas à Paris de vrais amis auxquels j’aurais pu me confier, et d’ailleurs, je n’avais pas envie de parler à quiconque de ma vie, de mes atermoiements. Pour toute famille, j’avais un vieil oncle qui habitait en Lozère, dans un village. Il m’accueillerait à bras ouverts si je lui rendais visite, me raconterait des histoires de bergers, de brebis, de transhumance... Je pouvais débarquer chez lui sans le prévenir à l’avance. J’ai donc décidé d’aller passer avec lui le long week-end de Pâques.

Le retour de bâton a été terrible. En rentrant de la gare de Lyon, j’ai trouvé Hughes chez moi, assis en train de lire.

— D’où viens-tu ? fit-il sans lever le nez de sa lecture.

J’avais posé ma valise et mon manteau dans l’entrée.

— De voyage. Un séjour en Lozère, c’était...

— Peu m’importent tes appréciations et tes affects ! Ta conduite doit être sanctionnée, et tu le sais.

J’avais peur. Hughes, quand je lui résistais ou lui déplaisais d’une manière ou d’une autre, avait des colères blanches. Sa voix prenait un timbre presque irréel ; son regard, dirigé vers moi, me traversait comme un trait de feu.

Il s'avança, me força à retirer mes vêtements. J'ai tenté de le griffer, de le mordre. Deux claques appliquées sur mes joues ont eu raison de ma résistance. C'était la deuxième fois qu'il me frappait. Les autres sévices qu'il exerçait contre moi étaient le plus souvent d'ordre moral, attentant à ma fierté.

Je me suis retrouvée nue, en larmes, mais loin de baisser la tête, j'ai soutenu son regard. Pesant sur mes épaules de ses larges mains, il m'a fait mettre à genoux.

— Je suis venu te chercher. Je comptais partir quelque part avec toi. Pourquoi t'es-tu enfuie ?

Me chercher ! Moi qui me croyais abandonnée ! Tous mes doutes disparaissaient, toute ma rancœur fondait ! J'étais prête à expier mon manque de confiance en lui.

— Mets-toi en levrette.

Il m'a écarté les cuisses, m'a pincé les lèvres du sexe, puis il m'a fouillée en me glissant des mots doux à l'oreille comme je n'en avais encore jamais entendu de sa bouche. Des mots qui m'ont fait mouiller.

Il a retiré son doigt, l'a introduit dans mon anus.

— Tu es serrée. Tu n'as encore jamais été prise par là.

Ce n'était par une question, alors je n'ai rien dit. C'était vrai, je n'avais jamais été sodomisée. Une fois de plus, avec Hughes tout me paraissait possible, tout était désirable.

— Ça va faire un peu mal, ce sera ta punition. Après, ce sera beaucoup mieux !

Il alla dans la salle de bains, fouilla dans le petit meuble fixé au mur, revint avec un drap de bain et un tube de vaseline. Il me fit me placer sur le drap qu'il avait étendu au sol, et dévissant le tube, en pressa une noisette sur son index qu'il fourra dans mon petit trou.

— Je vais agrandir ton orifice.

Il introduisit un deuxième doigt ; je fus forée comme par une vrille.

Il ôta son pantalon, le jeta sur le lit, me prit pas les hanches. Saisissant ma main, il la tira en arrière pour que je la referme sur sa queue.

— Branle-moi !

De le toucher, de sentir son membre frémir, puis gonfler entre mes doigts, j'en oubliais ma peur.

— Mets-la contre ton anus !

Je me suis exécutée. Écartant ma main, Hugues a saisi sa queue, et d'une poussée, a enfoncé son gland. Il a continué à me pénétrer, mais comme je me raidissais, j'avais de plus en plus mal.

— Détends-toi, souffla-t-il.

Il donna un brusque coup de reins en même temps qu'il me mordait la nuque ; j'ai poussé un cri de douleur. Le membre était complètement rentré à l'intérieur de moi, puisque je sentais les couilles velues contre mes fesses !

Hughes est resté quelques instants immobile en moi, puis a entamé un va-et-vient dans mon conduit ; peu à peu, la souffrance s'atténuait, le plaisir m'envahissait. Il s'intensifia quand Hughes effleura mon con, me pénétra l'orifice vaginal avec son doigt, pinça, tordit mon clitoris. J'ai joui en émettant un long gémissement, et en sentant le sperme inonder mon fourreau anal.

La date des examens de fin d'année était imminente. J'ai poursuivi avec méthode mes révisions ; Hughes m'aidait, il m'accompagnait au Luxembourg pour que j'oxygène mon cerveau, délasse mes membres. Il était pour moi plein de prévenances. L'écrit, l'oral, tout se passa au mieux : j'ai eu ma licence avec mention, et j'avais bien préparé mon mémoire pour l'année suivante.

Nous avons fêté l'événement, Hughes et moi, en partant quelques jours à Amsterdam. Je planais, j'avais l'impression que nous étions en voyage de noces.

L’été a passé sans que je revoie Hugues. Je ne savais toujours pas qui était cet homme, ce qu’il faisait dans la vie. Je pensais qu’il devait être un universitaire. Hugues n’étant pas un prénom courant, j’ai consulté les listes de quelques universités parisiennes. En vain. Mais cela ne voulait rien dire.

Et puis, un soir, je l’ai croisé dans une rue. Il était avec une fille de mon âge. Toujours le même, aussi distant, mais lui prenant le bras pour traverser, ou lui montrer quelque chose. Il n’a pas eu un regard pour moi. Il ne me connaissait plus.

Un an plus tôt, je vendais des livres dans une librairie, et la venue d’un client avait bouleversé mon existence... J’avais repris mes études, obtenu mon diplôme. Il me restait maintenant à faire le deuil de mon étrange passion.

# « LA MARIONNETTE »

## Gala Fur

*« Un jour, je t'attacherai »*, menaçait mon amant les après-midi où nous faisions l'amour.

Brûlant de me donner un avant-goût de ce qui m'attendait, Vincent me lia un jour les mains dans le dos et se jeta sur moi. Ses quatre-vingts kilos pesaient sur les nœuds qui me meurtrissaient les reins tandis qu'il me prenait, haletant au-dessus de ma bouche, les yeux fous de désir. Il était devenu jaloux de toutes les cochonneries qu'il me soupçonnait de faire avec d'autres pendant qu'il dînait chez lui avec sa femme et ses enfants. Peut-être rêvait-il de m'abandonner pieds et poings liés dans ma chambre le vendredi soir, et de me retrouver intacte le lundi suivant, affamée et désirante, ankylosée par quarante-huit heures d'immobilité.

Vincent m'apporta un livre sur les nœuds, qu'il venait d'acheter dans une librairie maritime de la rue Jacob, assorti de cordes d'alpiniste chamarrées en provenance du Vieux Campeur. Nous avons feuilleté ensemble ce guide de travaux pratiques du futur loup de mer, orné de photographies de nœuds présentés sur un fond bleu Méditerranée. Il réussit les plus simples de ses belles mains aux ongles ras, puis d'autres plus complexes, sur lesquels il tirait pour s'assurer de leur solidité, et qui m'étaient de toute évidence

destinés. Puis il me baisa en levrette, cul nu, vêtue de mon soutien-gorge, le nez sur l'écheveau de cordes abandonné sur le sol.

Après un bon moment passé à me limer, il murmura à mon oreille : *« Je voudrais que tu m'appartiennes. Tu seras mon jouet d'amour. »* Sa douce menace décupla mon plaisir, et en moi, s'insinua une appréhension liée à la peur de ce qui est inconnu. Sentiment qui persista après un orgasme dévastateur qui me fit tomber à plat ventre sur le sol. Humide et tremblante, je bavais au-dessus des cordes promises à devenir l'arme d'un jeu pervers.

Quelques jours plus tard, de retour d'une partie de baise chez un autre homme, je trouvai un courriel de Vincent :

*« Je sais comment t'attacher, et tu me serviras à dîner en dépit de tes liens. »*

J'échafaudai des hypothèses. Par exemple, sauter à petits bonds autour de la table basse du salon, chevilles liées. Jongler avec les assiettes les mains dans le dos, le temps de mettre la table, ou encore servir à reculons. Ma sourde appréhension continua de croître jusqu'au jour dit.

À son arrivée, Vincent tira les rideaux, puis me demanda de couper l'électricité. Je dus déballer moi-même le matériel qui allait servir à m'immobiliser, et placer les cordes triées par couleurs en ligne sur le parquet à la lueur d'une paire de bougies. Il m'aida ensuite à sortir l'escabeau d'un placard, y grimpa, atteignit l'abat-jour suspendu au-dessus de la table, ôta l'ampoule, dévissa le lustre. La douille tenait au moyen d'un piton rivé à une poutre. Les cordages remplacèrent mon luminaire désossé. Juché sur l'escabeau, Vincent arrima des cordes au plafond et les glissa dans un mousqueton avec la dextérité d'un rouleur de sushis. Un écheveau pendait maintenant au milieu de la pièce.

*« Déshabille-toi, ma douce. Tu dois être nue pour me servir. Je veux une marionnette en tenue d'Ève. »*

J'obéis, asticotée par le crissement des cordes qu'il tirait d'un côté à l'autre pour vérifier la fluidité de son système de suspension. Curieuse de

vivre une nouvelle expérience avec cet homme qui en avait vécu mille, puisqu'il avait l'âge d'être mon père, et dont la maturité me donnait confiance, j'étais surexcitée par l'imminence du bondage. Je me tenais debout près des cordes pendantes, nue devant lui. Il me passa aux poignets des bracelets de cuir qu'il attacha à deux cordes ballantes au moyen de petits mousquetons, puis il se baissa, et fit de même pour mes chevilles. Il banda les cordages qui m'entravaient en tirant sur leur extrémité avec des gestes de marin. Son système fonctionnait comme une poulie grâce au gros mousqueton en aplomb.

J'étais la figure de proue d'un navire, debout sur le pont. Quand il hissa l'un de mes bras en l'air, puis l'autre, descendant l'un et l'autre en alternance comme s'il jouait avec un pantin, je me sentis infiniment vulnérable. Il riait en manipulant son jouet articulé, guidant la vitesse et l'amplitude de ses mouvements.

Soudain, il tira d'un coup sec sur les cordes contrôlant mes chevilles. Je perdis l'équilibre et tombai en avant, grisée par une sensation de vertige, le visage à quelques centimètres du parquet. Sous sa gouverne, les cordes m'empêchèrent de mordre la poussière. Il me releva, tira sur mes liens de façon à me dresser sur la pointe des pieds, le corps tendu comme un arc entre ciel et terre. Ma tête tournait, mon cœur battait fort alors que je retrouvais mon centre de gravité.

La peur de me blesser dans ce valdingue provoqué avait fait son effet. Je haletais. La sueur ruisselait entre mes seins. Vincent lécha doucement le petit ruisseau d'eau salée le temps que je me calme, puis il se recula.

*« Écarte les jambes. »*

La peur de tomber de nouveau me pétrifia. Je restai immobile. Butée. Muette. Il reprit les commandes, tira mes chevilles vers l'extérieur cran par cran jusqu'à ce que mes cuisses présentent un écart impudique. Il m'enserra alors la taille à l'aide d'une troisième corde, et je me retrouvai encore plus solidaire du plafond au moyen de ce cinquième lien. Agenouillé devant

moi, il me lécha le nombril et le bas du ventre, au-dessus de la ligne noire de ma toison taillée en jonc... je me mis à me tortiller.

« Cesse de t'agiter, sinon tu vas tout gâcher. »

J'obéis en me mordant les lèvres. Il introduisit un doigt dans ma fente, et se mit à me masturber lentement, titillant la coquille de ma vulve pendant de longues minutes, jusqu'à ce qu'il constate que je pouvais mouiller abondamment dans cette position. Alors il servit un grand verre d'eau qu'il me donna à boire, les bras en traction vers le plafond, les jambes en écart, le sexe grand ouvert.

*« C'est l'heure de dîner. Tu vas faire le service. »*

Il donna du mou à mes liens. Je pus descendre mes bras l'un après l'autre, et rassembler les pieds. J'avais peur d'emmêler mes cordes en me déplaçant, mais je constatai vite qu'à moins de tourner sur moi-même, mes attaches conservaient une certaine souplesse. Mes liens étaient cependant trop courts pour que je puisse atteindre la console. Vincent donna du mou de nouveau, étendant mon champ d'action jusqu'aux assiettes de saumon fumé garni de brins d'aneth que j'avais préparées. Je déposai les plats sur la table, puis j'avançai à reculons jusqu'au grille-pain, levant mes bras au ralenti pour introduire les tranches dans la fente.

Je pus enfin m'asseoir à table face à lui. Je gardais les jambes parallèles et le dos droit comme si j'étais en représentation dans quelque guignol, avec une conscience nouvelle de mon apparence et de mes mouvements : j'étais une marionnette qui levait le coude à chaque bouchée avec la rigidité d'un automate. Les cordelettes montaient et descendaient suivant les mouvements de la fourchette.

*« Quelle jolie marionnette tu fais, exactement comme j'en rêvais. »*

Un sourire de satisfaction illuminait son visage pendant que nous mâchions le saumon. Je servis le fromage et les fruits en trébuchant sur mes cordes de pieds. Le montreur de marionnette donna de nouveau du mou en marmonnant, comme un parent qui s'occupe des premiers pas d'un enfant.

*« Tiens, ma petite, avance ton pied... là, comme ça, c'est bien. »*

Une fois la dînette terminée, il me prit en photo dans les différentes positions qu'autorisaient mes liens. Il activait la poulie d'une main pour me soulever un bras ou l'autre, un cran à la fois en vue d'un diaporama rapide, qui montrerait son pantin en mouvement. Cabotine, je cambrais le dos, allongeais les jambes, perchée sur mes orteils.

Il détendit ensuite les suspensions, m'assurant que les cordes étaient assez longues pour que j'atteigne le canapé de cuir. Je m'éloignai de lui ; l'agrès me suivit. J'attendais, excitée, les jambes écartelées par les cordes, assise du bout des fesses au bord du sofa pendant qu'il se déshabillait.

Il s'agenouilla devant moi, éloigna mes bras et mes cordes pour palper mon sexe à pleine main. Je fondis dans sa main. Mon corps attendait cet instant pour s'abandonner, expérimentant le fameux *« lâcher-prise »* dont parlent les personnes soumises. Vincent m'attira vers lui. Je me retrouvai nez à nez avec la turgescence de son membre. Il tapota mes lèvres du bout du gland ; j'ouvris la bouche pour le prendre, le sucer avec gourmandise. Comme je portais mes mains à ses testicules, les cordes suivirent, frottant ses bourses et la base de sa verge au rythme du va-et-vient de ma bouche.

Lorsqu'il fut sur le point de jouir, il tira sur les cordes qui guidaient mes mains et me repoussa contre le dossier du canapé de cuir. Un raz-de-marée me submergea quand sa bouche se colla à ma vulve. Mon désir déferla par vagues successives. Ma passivité avait l'excuse de mon statut de marionnette. Il ôta la cordelette qui me serrait la taille et m'accula au dossier pour pénétrer mon sexe en feu. Ma chair palpitait autour de son membre, libérant mes fluides, tandis que ses coups de boutoir m'emportaient au firmament à la vitesse d'un avion de voltige.

Nous étions emmêlés dans les cordes quand nous avons refait surface. Après qu'il m'eut détachée, je regardai Vincent affaler le gréement de mon supplice. Je l'aidai à enrouler les « bouts » comme un bon petit mousse.

# « POUR LES RONDEURS DE MATHILDE »

## Vincent Rieussec

Malgré mon mètre quatre-vingt-douze, mes quatre-vingt-dix kilos, mon crâne rasé, je suis faible avec les femmes.

L'autre jour, au Flunch de la galerie commerciale où je suis responsable de la sécurité, plus de place ! La nouvelle vendeuse de Sephora m'a fait les yeux doux et m'a invité à partager sa table. Depuis qu'elle est là, elle essaie de me draguer. Jusqu'à présent, je n'en faisais pas cas. Et là, allez savoir pourquoi, j'ai craqué.

Comme tout le monde dans la galerie, elle sait bien que j'en pince pour Mathilde, ma conseillère à l'agence bancaire de la troisième travée. Elle n'a pas cessé de déblatérer sur ma banquière. Une vraie langue de vipère ! Comme un lâche, j'ai acquiescé à toutes ses méchancetés ; j'en ai même rajouté pour lui plaire. Je n'avais pas remarqué que Mathilde déjeunait dans le box d'à côté. En partant, sans un mot, elle a pris mon verre de vin, et elle me l'a jeté à la figure.

Je suis fou d'elle ! Moi, qui n'aime que les femmes épanouies, j'ai tout cassé pour un haricot vert... Depuis des mois, je lui faisais une cour insistante. Enfin, mes efforts portaient leurs fruits. Elle commençait à me considérer avec un œil tendre, l'amour n'était plus loin... Je viens de recevoir un avis de ma banque : ils ont changé ma conseillère...

Mathilde est une belle grande femme d'une quarantaine d'années, pulpeuse, au port altier, Quand elle passe, la vision de ses cuisses rondes, de son postérieur somptueux, de sa lourde poitrine, le tout moulé dans son tailleur, m'envoie dans un autre monde, un monde de rondeurs luxurieuses...

Non, c'est pas possible, ça ne peut pas se terminer comme ça...

Je l'ai harcelée au téléphone pour m'excuser, me rouler à ses pieds. Chaque fois, elle a raccroché. Enfin, exaspérée, elle a fini par dire d'un ton glacial :

— Si vous tenez vraiment à vous faire pardonner, venez chez moi samedi soir à vingt heures. Je vous poserai mes conditions. Soyez à l'heure. Je n'aime pas les retardataires !

Elle m'a donné son adresse ; elle a raccroché.

À l'heure dite, je suis à la porte de son pavillon. Dès mon coup de sonnette, elle ouvre, enveloppée dans un peignoir. Froidement, elle déclare :

— Tu vas être mon esclave jusqu'à demain soir. C'est à prendre ou à laisser...

Elle attend ma réponse. Je déglutis, et finalement, je réponds :

— Je suis prêt à t'obéir en tout...

Elle éclate :

— Tu continues à me vouvoyer ! Et tu m'appelles Maîtresse ! Mets-toi nu ! Vite !

Fébrilement, je me déshabille, à la fois honteux et exalté de me montrer nu, la bite bandée à mort devant elle. Bon, de ce côté-là, je n'ai pas à rougir. Elle laisse glisser son peignoir. Je reste abasourdi. Elle porte une tenue

noire de dominante, un bustier contenant à grand-peine sa poitrine généreuse, un string cuir, des bottes mousquetaires à talon aiguille, des bas autofixants jusqu’au sommet de ses cuisses superbes ! Campée sur ses jambes puissantes, elle a décroché une cravache. Avec un ton méprisant, elle éructe :

— Ne te fais pas d’illusions, tu n’es pas ici pour batifoler !

Brutalement, elle cingle ma verge. Je crie de surprise et de douleur. Ma bite se rétracte. À mon cri, elle a sursauté. Manifestement, elle ne s’y attendait pas. Elle se recule, prête à toute éventualité. Craint-elle une réaction violente de ma part ? Je tombe à genoux. Les mains sur mon pénis endolori. Elle me jette des bracelets plus un collier garni d’anneaux.

— Tiens, mets ça à tes poignets, tes chevilles et ton cou.

Je m’exécute. Prudente, elle vérifie, puis accroche une chaîne aux anneaux de mes mains jointes. Elle pousse un soupir de soulagement. Je suis son prisonnier. Que redoute-t-elle ? Si elle savait jusqu’où je suis prêt à subir ses sévices ! Plus elle sera dure, plus ça prouvera à quel point elle m’appréciait, et combien est profonde sa déception.... Elle me tire jusqu’à sa véranda. Me voilà debout, les bras tendus, tirés par la chaîne passée dans un crochet qui descend du plafond.

— Tu vas vivre ici. Pour commencer, une petite séance de cravache ! J’en rêve depuis un certain midi !

Elle tourne autour de moi... Un coup de cravache sur les fesses, sans conviction. Je tressaille. Je ne dis rien. Un autre coup... un autre. Mon silence l’énerve. Les frappes se font plus sèches, plus fortes, plus rapprochées. Maintenant, je gémis à chaque coup. Je ne compte plus. Son désir est de frapper ? Eh bien, qu’elle frappe ! Chaque coup est une preuve d’amour, d’amour bafoué. Si tu veux que je pleure, je pleurerai ; je me traînerai à tes pieds.

Je n’en peux plus. Un instant d’arrêt. Je regarde derrière moi. Les yeux hallucinés, elle arme son bras pour un coup encore plus fort. En novice, elle

s'est laissé prendre au jeu. Elle ne se domine plus, ne sait plus s'arrêter ! La douleur sur mes fesses martyrisées va être terrible. D'un coup, j'ai peur, Je ne peux m'empêcher de pisser. Je plie les genoux, maintenu par la chaîne. Je supplie :

— Pitié, Maîtresse, arrêtez...

Son bras retombe. Elle me regarde, blanche comme une morte. Elle libère mes mains, puis se recule vivement. Je m'effondre dans la flaque d'urine. Je me sens misérable.

D'une voix altérée, elle commande :

— Dans le placard à balais de la cuisine, tu trouveras de quoi nettoyer...

Elle m'a laissé seul. Les fesses endolories, je m'active. Quand elle revient, tout est propre. D'un air rogue, elle me tend un tube de pommade.

— Tiens, ça calmera tes brûlures.

Elle attend que je m'enduise, puis elle me rattache les mains jointes avec un cadenas, et elle fixe la chaîne au collier. Elle me tire dans la cuisine où elle a préparé son repas sur la table. Pour moi, une gamelle par terre avec de la bouillie et un bol d'eau.

— Mange ! C'est pour toi !

J'essaie de manger comme un chien. La gamelle glisse. Finalement, en la poussant avec mon visage, j'arrive à la bloquer dans un angle... nourriture insipide : une soupe à base de débris de viande, de pain, mais j'ai faim. Pour boire, je lape, aspire.

Direction le salon. À quatre pattes, je suis son animal familier. Elle s'amuse à me promener autour de la table basse. Elle s'assied dans la banquette, m'ordonne de lui enlever ses bottes. Elle roule ses bas, les retire. Elle me laisse contempler son entrecuisse avec un sourire narquois. Le moment du pardon est-il arrivé ? Mes doigts s'égarent sur sa peau. Un coup de trique sur les mains me ramène à la réalité. Je suis allongé sur le tapis. Ses pieds se promènent sur mon corps comme sur une peluche, Je bande. Elle soliloque :

— Tu as cru qu'on allait baiser, tombeur minable de grande surface. Dis-moi dans combien de chattes de petites merdeuses tu as trempé ta bite ? Allez, je vais quand même te faire un petit plaisir.

Elle roule ma verge entre ses pieds, la décalotte, la dresse. Ah, comme c'est bon... Je vais éjaculer... J'éjacule ! Mon sperme gicle sur ses jambes. Je me vide en râlant de plaisir.

— Cochon ! Tu aurais pu faire attention ! Bon, maintenant, nettoie-moi ça avec ta bouche...

Je ne me fais pas prier pour lécher longuement ses jambes, ses cuisses, avec servilité. Au moins, j'aurai eu ça... Excédée, une nouvelle fois, elle tire sur ma chaîne.

— Suffit ! Maintenant, tu vas dormir...

Dans la véranda, elle m'indique un W.-C. chimique que je n'avais pas remarqué.

— Fais tes besoins. Après, je t'attacherai pour la nuit.

Elle reste là à me regarder. Je baisse la tête ; elle ne m'épargnera aucune humiliation. Une envie de chier se promène dans mon ventre depuis un moment. Je ne pourrai pas la garder toute la nuit. Je m'installe sur l'engin. Je pisse. Pour le caca, il y a d'abord un chapelet de pets, puis la chute des étrons dans le seau, toujours accompagnée de bruits abjects. Par à-coups, je la regarde. Elle finit par détourner les yeux, gênée. Encore des vents. Me voilà libéré – et totalement mortifié. J'ai toujours les mains liées. Il faudrait que je m'essuie, mais comment ? Elle commande :

— Tourne-toi... Penche-toi, encore... Écarte les jambes !

Je lui offre le spectacle de mon anus souillé. Elle éclate d'un rire forcé.

— Ah, il est reluisant, le tombeur de la galerie...

Un robinet avec un tuyau ! De l'eau glacée dans le sillon entre mes fesses. Elle m'étrille avec une grosse éponge de ménage. L'eau s'en va dans une goulotte. À l'autre bout de la véranda, par terre, un genre de tatami.

— Tu vas dormir là-dessus.

Je m’installe du mieux que je peux. Elle m’attache à un anneau au mur, et elle m’enfonce brutalement un plug dans l’anus. Et voilà deux pinces à linge, une pour chaque téton. À la première, je crie ; à la seconde, la douleur est insupportable ; les larmes aux yeux, je l’implore. Allongé sur le côté, elle me recouvre d’une couverture, éteint la lumière, s’en va.

Je reste seul. La douleur s’atténue, réveillée au moindre mouvement qui fait bouger une pince. Chaque fois, un coup de poignard dans le mamelon ! Faut-il qu’elle m’aime pour me faire subir tout ça ! Malgré mes douleurs, je me sens léger ; malgré mes fers, je me sens libre – heureux de me soumettre : ma preuve d’amour ! Mes souffrances, mes humiliations : le chemin de ma rédemption !

J’ai dû m’assoupir.

La lumière est allumée. Elle soulève la couverture, me retire les pinces. Douleur terrible, le sang à nouveau circule. Je crie. La douleur est pire qu’au moment de la pose. Elle roule mes mamelons entre ses doigts. Elle titille le plug dans mon cul, sensation délicieuse. Je murmure :

— Merci Maîtresse...

Sans un mot, elle me recouvre de la couverture. Nuit agitée, fiévreuse... Ai-je rêvé sa main sur mon front ? Les cachets de Doliprane ? Au matin, elle me tire d’un sommeil profond. Elle est déjà prête, harnachée comme la veille. Tout recommence : les besoins corporels, la bouillie dans la gamelle, le jet d’eau pour la toilette... Elle ne me craint plus. Les mains détachées, je dois faire son lit. Draps blancs, un molleton de protection, des sangles aux quatre pieds du lit : le prochain lieu des sévices... Fébrilement, je cherche son odeur, sa chaleur sous la couette.

Puis elle sort ses culottes sales. Je dois les laver. Elle est restée à la porte à me regarder. Devant l’évier, j’en prends une. Le fond est maculé, sec. Je le renifle, une odeur forte. Mais c’est son odeur ! Je bande. Elle a dû garder à mon intention les culottes de toute la semaine. Je n’y tiens plus. Je colle sur mon nez la plus odorante, enveloppe ma verge dans une autre... et je me

masturbe jusqu’à éjaculation. Je m’appuie au plan de travail pour récupérer. Elle m’a regardé jusqu’au bout jouir dans sa lingerie.

Maintenant, elle est partie. Qu’elle m’ait vu me branler comme un gamin dans sa dentelle m’excite à mort : je trique toujours. Je prends mon temps pour laver avec amour sa lingerie intime imprégnée de ses liqueurs.

Après le repas, elle m’attache sur le lit, bras et jambes en croix. Sous ma tête, elle a rajouté des serviettes-éponges. Elle me dit :

— J’ai envie de faire pipi. Tu vas être mon pot de chambre !

Elle retire son slip en cuir, s’installe à cheval au-dessus de moi. L’indécence avec laquelle elle écarte les cuisses me ravit. Sa vulve au milieu de son intimité parfaitement épilée s’approche de ma bouche. Les petites nymphes me narguent ; affolé, fasciné, je les observe. Spectacle bouleversant ! À deux mains, elle les ouvre. Elle commande :

— Ouvre la bouche, je ne me retiens plus !

Un jet m’éclabouss. J’ouvre la bouche encore plus grand. Elle vise mieux. La bouche pleine, j’étouffe. Paniqué, j’oublie mon dégoût, et j’avale. Satisfaite, avec un sourire méprisant, elle règle ses giclées pour me laisser le temps de déglutir. Plus de répugnance. Je me délecte à la boire. Le bonheur intégral ! Les dernières gouttes ! Elle est presque au contact de ma bouche. Je la supplie ! Lécher son minou, le sécher ! Je bande comme un âne. Elle hésite...

Un coup de sonnette ! Elle est allée ouvrir : c’est la coiffeuse de la galerie, une rousse pétulante à la peau de lait, et bavarde impénitente... Tout le quartier va savoir ! Elle rit en me voyant :

— C’est notre Rambo ! En esclave sexuel... ça, c’est un scoop ! Oh, la belle queue ! Je peux toucher ?

Mathilde acquiesce. La rousse me tripote, joue avec mes couilles. Malgré mon humiliation d’être surpris en pareille position, ma bite est aussi raide qu’un cierge. Je me cambre en arc de cercle : seuls mes pieds et mes

épaules touchent le drap. Je mendie mon assouvissement. Mathilde recommande :

— Surtout, ne le fais pas jouir ! Si tu veux, tu peux te faire sucer. Installe-toi sur son visage...

La coiffeuse rougit, gênée.

— C'est que... ce matin, je n'ai pas fait ma toilette intime. Et il doit rester des traces de ma grosse commission.

— Oh, la cochonne ! C'est encore mieux.

Elle se tourne vers moi.

— Tu vas nettoyer le cul de cette salope avec ta langue... Tu sais, j'aime le travail bien fait...

— Oui Maîtresse.

Son anus sur ma bouche, la rousse glousse nerveusement tout en branlant son clito. Je la lèche.

— Oh, il me chatouille... C'est rigolo...

L'odeur est sauvage, le goût affreux. Je m'active. J'essaie de glisser ma langue dans son petit trou. Mathilde est sortie. Je ne bande plus...

— Oh, le cochon ! Il va entrer dans mon cul !

Elle se pâme de jouissance. Elle quitte le lit. La cravache est là. Tout à coup, en colère, elle la saisit, me frappe un grand coup sur la verge. Je crie... un deuxième coup, un troisième. Mes testicules trinquent ! Je hurle de douleur. Enfin, Mathilde !

— Tu es folle. Arrête ! Qu'est-ce qu'il te prend ?

L'autre en larmes jette la cravache par terre. Hystérique, elle hurle :

— En me léchant le cul, il a débandé. Plus personne ne bande pour moi... même pas mon mari !

Tétanisé par la douleur, je ne vois plus, je n'entends plus. On me détache. Aussitôt, je porte mes mains à mon sexe, me roule en boule. Une poche de glace ! Enfin, la douleur s'atténue. Mathilde est à côté de moi, angoissée. Nous sommes seuls. Avec bien des efforts, j'arrive à me lever. Elle ne sait

quoi faire pour m’aider. Les larmes aux yeux, elle n’arrête pas de s’excuser :

— C’est fini. On ne joue plus. Je ne voulais pas ça...

Plié en deux, je peux partir. Désemparée, elle m’ouvre la porte. Je prends sa main, la porte à ma bouche. Je la baise encore et encore. Gênée, elle la retire, murmure :

— Pardon...

Deux jours de repos... ça va beaucoup mieux. À la galerie, pas de Mathilde ! Elle est en stage pour la semaine. Je me morfonds. Le samedi suivant, en manque, je passe devant sa maison. Elle est là, derrière une fenêtre. Alors, je me mets nu devant sa porte, je sonne, m’agenouille.

La porte s’ouvre. Elle est devant moi, avec le même peignoir que le samedi précédent. Elle me sourit.

— Sans y croire, j’espérais bien que tu viendrais. Ramasse tes vêtements, entre vite. Tu vas prendre froid ! Si mes voisins te voient, ils vont jaser... De toute façon, je m’en fous...

La porte refermée, elle laisse glisser son peignoir. Elle est nue, totalement ! Avec un petit sourire embarrassé, elle se laisse admirer, superbe dans l’offrande de son corps. La plénitude de sa chair généreuse me ravit. Elle murmure :

— Je te plais ? Je ne suis pas trop grosse ?

Ses bras sont ouverts ; je me précipite contre son corps, me colle à elle. Ses seins se pressent contre ma poitrine. Nos ventres, nos cuisses, heureux de faire connaissance, se câlinent. Mon visage au creux de son cou, je m’enivre de son odeur. Elle a refermé ses bras. Sa chaleur me pénètre. Je suis bien. Enfin, j’ai trouvé mon refuge, mon oasis, ma source... Comme un chevalier, j’ai surmonté toutes les épreuves. J’ai conquis ma dulcinée, mon idole callipyge. Surtout, ne plus la perdre ! Dans un vertige, je me jure de la servir en tout lieu, à toute heure...

Elle vient chercher ma bouche. Nos langues se trouvent, s’étreignent. Nos salives se mélangent... À bout de souffle, elle m’attrape par la verge, m’entraîne dans sa chambre. Là, elle me pousse sur le lit :

— Bouffe-moi le cul... comme tu sais si bien faire !

De nouveau, je contemple ses nymphes provocantes qui s’avancent vers ma bouche. Mais cette fois, elles viennent au contact. Longuement, Mathilde essuie son gros abricot nappé de sécrétions onctueuses sur mon visage. Tous les parfums de son intimité chaude emplissent mon nez, embrasent ma libido. Je la bloque, et religieusement, à deux mains, j’écarte ses lourdes fesses fermes pour aller débusquer les fruits de mon verger. Au fond du sillon, sa rosette, au milieu de sa couronne de fronces mauves, m’envoûte. Je glisse mon visage entre les globes de sa croupe admirable. Ma langue parcourt sa raie, s’active sur le petit trou. Je savoure les macérations âcres, sauvages, distillées depuis le matin entre ses rondeurs jumelles. Ma langue s’acharne sur son anus. L’orifice finit par accepter la visiteuse indiscrète. Mon amour râle, m’écrase, m’étouffe. Je ne laisserais pas ma place pour un empire. Elle jouit à grands cris...

Maintenant, elle s’empale sur mon mât. Je m’enfonce enfin au plus profond de son ventre si doux, si chaud. Extase ! Ses mamelles aux larges aréoles se balancent au-dessus de moi. Toujours pleine de ma verge, elle se couche sur moi. Sa peau chaude, tout le poids de son corps, je suis au paradis ! Nous ne bougeons plus. Elle murmure à mon oreille qu’elle mordille :

— Comme c’est bon d’avoir ta queue dans mon vagin. J’espère que tu y reviendras encore et encore... Mais si jamais tu la plonges dans un autre con que le mien, je te la coupe !

Dans la galerie, il y a des sourires narquois quand on nous voit ensemble. Je m’en fous. J’assume, fier d’être son chevalier-servant. Au Flunch, c’est toujours moi qui vais chercher les cafés. Et je ne laisse à personne, et

surtout pas à une machine, le soin de laver ses petites culottes – pas si petites – qu’elle souille en pensant à moi.

# « LA CULOTTE »

## Octavie Delvaux

Sur la piste, la fête faisait rage.

Des paillettes de lumière pleuvaient sur les vêtements, effleuraient les bras nus des jeunes gens sous la boule à facettes. La musique, tantôt enlevée, tantôt hypnotique, rythmait les mouvements des danseurs. Partout, l'agitation régnait. La transe s'emparait des corps, l'euphorie gagnait les esprits ; les visages, traversés d'expressions de joie fugaces, arboraient des sourires extatiques. Les notes de musique emportaient les participants dans des tourbillons, les suspendaient d'un silence, puis les secouaient dans une déferlante de doubles croches.

La piste était aussi la scène de complots en tout genre. Des filles et des garçons s'ignoraient, se cherchaient, se rapprochaient, dans des piaillements et des éclats de rire assourdis par le volume des basses. De moins exaltés essayaient de se frayer un chemin parmi les fêtards. Les solitaires erraient autour de la piste, tâchant de trouver leurs marques au cœur de la foule. D'autres rôdaient près du buffet où boissons et friandises passaient de main en main. Un parfum de sucre s'exhalait de toutes les conversations.

À l'instar des moins sociables, Mélanie se tenait en retrait. L'esprit bercé par les premières mesures d'une ballade bien connue, elle observait le

manège de tout ce petit monde. Ici, une troupe de filles se déchaînaient en gloussant bruyamment ; là-bas, dans le fond, des garçons louches semblaient échanger des substances illicites ; tout près d'elle, une lolita roucoulait devant un galant apparemment insensible à ses charmes. Contrairement à toutes ses amies qui se dandinaient sur la piste, Mélanie ne dansait pas.

Elle ne portait pas de culotte. Rien d'intentionnel : elle avait simplement oublié de la mettre dans l'agitation du départ.

Elle repassait la scène dans sa tête, comme on rembobine un film pour le visionner à nouveau. Des voix impatientes l'avaient appelée. Son nom, sans cesse répété, avait retenti de plus en plus fort dans le hall d'entrée. En toute hâte, elle avait enfilé la robe étendue sur son lit, sauté dans ses chaussures, dévalé les escaliers sans prêter attention à la petite pièce d'étoffe blanche qui gisait sur l'édredon. Dans un premier temps, elle ne s'était pas aperçue de son omission. Mais en prenant place à l'arrière de la voiture, quand ses fesses nues étaient entrées en contact avec le skaï froid de la banquette, elle avait réalisé son étourderie. Honteuse à l'idée de devoir l'annoncer devant les autres, elle avait tenu sa langue tout le long du trajet.

Depuis qu'elles étaient arrivées, Mélanie gardait son secret pour elle, toujours sur le qui-vive. Prétextant une migraine, elle n'avait pas osé suivre ses amies lorsque celles-ci s'étaient précipitées sur la piste. En vérité, elle était gênée par sa robe, ample et trop courte, qu'un mouvement énergique aurait eu tôt fait de soulever. Elle se contentait donc de rester sur le bord, adossée contre un mur, à siroter un soda.

À mesure qu'elle observait l'enthousiasme de la salle, qu'elle s'imprégnait de son exaltation, sa gêne laissait place à un autre émoi. Plus la chaleur des corps en mouvement lui parvenait, effleurant ses jambes et ses bras nus, plus son absence de culotte l'inspirait. Au début, elle maintenait ses jambes farouchement serrées l'une contre l'autre, mais à présent, elle les écartait légèrement, grisée par les courants d'air tiède qui

s’immisçaient dans son intimité. Son imagination, portée par la fièvre ambiante, l’emmenait vers des terrains étranges, des paysages orientaux, comme on en voit sur les gravures des *Mille et Une Nuits*. Les portes mystérieuses de la fantasmagorie s’ouvraient à sa conscience...

Dans sa rêverie, elle se voyait maintenue – sans culotte – par des liens qui la contraignaient à garder les cuisses ouvertes. Un bourreau invisible l’avait plaquée contre un mur pour lui attacher les jambes et les bras en croix. Elle devait demeurer ainsi offerte, ignorant tout du sort qui lui serait réservé. Le soleil était de plomb. À cette évocation, son sang se mit à battre fort dans son bas-ventre. Un vertige lui vrillait les entrailles.

Bientôt, quelqu’un vint la ramener à la réalité. C’était un blondinet nommé Julien qui lui avait été présenté quelques semaines plus tôt. Il était avec son copain Grégoire, un ami commun. Tous les deux dansaient sur la piste à quelques centimètres d’elle. Sa préférence allait à Julien. Ce soir, sa physionomie frêle et son allure éthérée suscitaient chez elle un intérêt nouveau. Il était vêtu de blanc. Sous les gouttelettes de lumière, ses membres délicats évoluaient avec grâce. Son visage rayonnait, communiquant son sourire à quiconque croisait le sien. Mélanie ne fit pas exception. Lorsqu’il s’aperçut qu’elle le regardait, il lui adressa un sourire à pleines dents, qu’elle lui retourna. Le garçon continuait à danser, modifiant sa gestuelle maintenant qu’il se savait observé. Il attendait sûrement que Mélanie le rejoigne, mais elle n’en fit rien. Aussi prit-il le parti d’aller à sa rencontre :

— Salut ! Tu ne danses pas ?

Sa voix, quoique altérée par l’effort, était douce et amicale.

— Non, j’ai pas très envie.

— Tu ne t’ennuies pas ?

— Je regarde, ça m’occupe.

— Tu veux qu’on fasse quelque chose ensemble ?

— Comme quoi ?

— Boire... manger... s’amuser...

— Pourquoi pas.

Mélanie affectait une certaine indifférence, en totale opposition avec le tourbillon d’émotions qui l’emportait quand il lui adressait la parole.

— Allons chercher des boissons !

De retour près de la piste de danse, les deux jeunes gens restaient côte à côte, leur verre glacé en main. Dans le vacarme assourdissant, leur silence les étourdissait. Mélanie sentit la main de Julien saisir la sienne. Son contact était frais et humide. Sous l’effet de la surprise, elle eut un mouvement de recul.

— Tu ne veux pas ? s’enquit Julien, inquiet à l’idée d’avoir été trop entreprenant.

— Non... enfin si... peut-être, mais pas comme ça, s’entendit répondre Mélanie.

Sans perdre de sa gentillesse, Julien enquêta :

— Alors comment ?

Mélanie se retourna pour lui faire face. Il était nonchalamment adossé au mur. Elle lui saisit les avant-bras, les plaqua contre le mur sans brutalité. Ses yeux fondaient dans le regard noisette du garçon. Il avait de grands yeux curieux, qui ne cillaient pas lorsqu’il était intrigué.

— On pourrait dire par exemple que tu es mon prisonnier.

— Comment ça ?

— Eh bien, je t’attache ici, et tu ne peux pas t’échapper.

— Mais comment comptes-tu m’attacher ? interrogea Julien.

— Ce sont des liens invisibles. Nous pouvons les voir, nous savons qu’ils sont là, mais pas les autres. Donc, si je t’attache contre le mur, tu dois y rester jusqu’à ce que je vienne te détacher. Quoi qu’il arrive, tu ne peux pas bouger.

D’un caractère conciliant, Julien se laissa amadouer. Mélanie prit du recul pour le regarder. Quelque chose clochait :

— Écarte les jambes comme ça !

Mélanie fit elle-même le geste d'écarter les jambes. Julien était très beau dans cette position, qui semblait avoir été pensée pour lui. Son minois de blondinet avait quelque chose du martyr : résigné et mélancolique. Alors qu'elle contemplait sa victime, Mélanie sentit son sexe s'ouvrir, s'alourdir. Une démangeaison insoutenable submergeait son ventre ; il lui fallait remuer, exulter. Sans plus se soucier des conséquences, elle se précipita sur la piste, possédée par un besoin sauvage de gigoter. Retrouvant ses amies, elle se livra à une danse folle, presque enragée. Ses camarades la regardaient sans comprendre son radical changement d'humeur. Emportée dans ses rondes, sa petite robe tournait avec elle, sautillait avec elle, dévoilant quelques centimètres de fesses nues sans que Mélanie parût s'en soucier. Rien ne semblait plus pouvoir l'arrêter dans sa course au plaisir.

Toutefois, même dans sa transe, elle ne manquait jamais d'avoir un regard pour Julien, qui, à son propre étonnement, se tenait toujours contre le mur, comme elle le lui avait demandé. Depuis sa geôle, il ne la quittait pas des yeux, premier spectateur de son indécence. Mélanie en avait conscience. Le regard du garçon redoublait même ses ardeurs. Elle se délectait de leur secret : pour tous les autres danseurs, il n'était qu'un fêtard fatigué qui se reposait dans une drôle de position, mais pour elle qui pouvait voir distinctement ses liens, il était l'esclave entravé, opprimé, tourmenté. Il n'en fallait pas plus pour la précipiter dans de nouvelles folies.

Quittant un instant la piste, elle alla rejoindre son prisonnier. Son souffle était court, et ses joues rouges d'effort. Ses cheveux en bataille collaient à son front luisant de sueur.

— C'est bien, tu es obéissant, tu n'as pas bougé. Mais j'ai vu que tu me regardais fixement. Je vais devoir te fouetter pour ça !

À ces mots, le regard du garçon se mit à pétiller. La fille brandit son fouet invisible et lui asséna des coups vigoureux en travers du torse. Pour bien

faire, elle aurait voulu qu'il enlève sa chemise. Mais déjà, une main l'avait saisie à l'avant-bras. C'était une de ses copines qui l'attirait sur la piste :

— Viens ! Ce morceau est super. Laisse-le, il est trop bizarre !

Mélanie se remit à danser avec une impudeur redoublée. À présent, elle voyait Julien à moitié nu, sa poitrine dorée striée de marques rouges. *« Les morsures du fouet. »* Ces mots, entendus quelque part, à la télévision probablement, ne cessaient de résonner dans son crâne. Elle n'entendait plus la musique, seulement ces quelques mots qui se répétaient. Elle imaginait aussi des larmes coulant le long des joues du martyr. C'en était trop ; son sang bouillonnait jusque dans ses jambes. Le plaisir non assouvi se changeait presque en douleur. Elle aurait voulu mettre la main à son sexe pour se soulager. Il lui fallait trouver un endroit isolé. N'écoutant que son désir, elle parcourut la salle, sondant tous les recoins possibles ; il n'y avait rien. *« Les toilettes »*, pensa-t-elle, avant de se précipiter dans le couloir.

Passant devant la porte d'entrée, Mélanie se trouva nez à nez avec sa maman qui, la saisissant gentiment par l'épaule, l'arrêta dans sa course :

— Allons-y, ma chérie, c'est l'heure, tu as rendez-vous à six heures chez l'orthophoniste. Tu t'es suffisamment amusée. Va dire merci à la maman de Julien pour son invitation.

Justement, Mme Gautier arrivait de la cuisine :

— Tout s'est très bien passé, les enfants s'amusent bien, Mélanie a été très sage. Julien ! Julien ! Viens dire au revoir à ta copine qui s'en va. Allons, viens ici ! Pourquoi restes-tu planté là-bas comme un piquet ?

Le petit garçon arriva du salon au pas de course. Il déposa un baiser sur la joue de Mélanie, qui brûlait comme du chocolat chaud.

— Comme ils sont mignons, à cet âge ! s'exclama la maman de Julien.

Puis chacun prit congé. Sur le petit chemin qui menait à la voiture, Mélanie demeurait silencieuse, presque boudeuse. Sa maman fouilla dans son sac à main, lui glissa un morceau de tissu chiffonné dans la main :

— Au fait, tu avais oublié de mettre ta culotte. Je l’ai trouvée sur ton lit, heureusement que je pense à tout !

À ces mots, la petite fille se mit à hurler. De grosses larmes inondèrent ses yeux, avant de noyer son visage tout rouge de colère. Elle serra longtemps la culotte entre ses doigts – inconsolable.

# « VOULEZ-VOUS M’OBÉIR ? »

## David Anderton

J’adore enseigner.

J’ai un don pour ça. Après quinze années de carrière, j’ai la réputation d’être une prof efficace, humaine, passionnée, passionnante. Tout ce qu’on dit de moi est vrai. Je n’ai pas à en rougir. Pour certains, l’enseignement est une vocation. Pour moi, c’est un défi, un jeu. Chaque cours est une représentation dont je suis l’héroïne. Mais je n’oublie pas mes élèves, loin de là. Au contraire, c’est pour eux que je me donne tant de mal. Ils me le rendent bien : des années après leur passage dans ma classe, ils viennent me voir, me racontent leurs succès. Je les écoute avec patience, mais je ne m’attendris pas. Je n’aime pas la nostalgie. Une classe en chasse une autre ; il n’y a que le présent qui compte.

Mon physique n’est pas étranger à la bonne opinion qu’on se fait de moi. Je suis grande et mince, j’ai de longues jambes élégantes, un visage agréable, et toute une variété de sourires irrésistibles à ma disposition. Quand je suis en classe, je suis une séductrice. Résultat : les filles veulent

me ressembler, et les garçons rêvent de coucher avec moi. Je le vois dans leurs yeux, tous les jours. Cette reconnaissance me fait du bien.

L'année dernière, la classe de première littéraire était ma préférée. Il m'est difficile d'expliquer pour quelle raison. Entre eux et moi, tout était naturel. Dans ce groupe, il n'y avait pas de très bons élèves, ni de cancres. Le niveau général était assez moyen, mais chacun souhaitait apprendre.

À la fin du premier trimestre, j'avais rendez-vous avec M. Boyer, notre professeur d'éducation physique. Il devait me prêter un livre qui m'intéressait. Nous devions nous retrouver dans son bureau un vendredi matin, à l'heure de la récréation. En arrivant devant le gymnase, j'ai croisé les élèves de première littéraire. Puisque ce sont mes chouchous, je suis restée à bavarder avec eux quelques minutes. Puis je suis allée voir M. Boyer. La récréation était presque finie, il était certainement en train de m'attendre. J'ai longé le couloir à la recherche de son bureau. J'ignorais son emplacement exact. J'ai avancé, ouvert des portes au hasard. Je suis tombée sur une réserve de matériel sportif, un bureau vide, des toilettes. Je portais, comme chaque jour de la semaine, un tailleur sombre et des chaussures à talons. Le bruit de mes talons sur le carrelage du couloir avait quelque chose de provocant, et ma présence même dans ces lieux me semblait incongrue. Il y avait des années que je n'avais pas pratiqué de sport. Devant tous ces ballons qui traînaient par terre, ces chasubles pleines de sueur, ces bouteilles d'eau vides, je comprenais que je n'étais pas à ma place.

Je suis arrivée au bout du couloir. C'était forcément là que se trouvait le bureau de M. Boyer. J'ai poussé la porte en disant *« Bonjour ! »* et en arborant un grand sourire. Mais ce n'était pas le bureau de M. Boyer... En entrant dans la grande pièce froide et éclairée au néon, qui s'avérait être le vestiaire des garçons, je me suis retrouvée en face d'un élève que je connaissais bien. Hugo Ratier... Il faisait partie de cette classe de première avec laquelle je m'entendais si bien. Hugo était un garçon sérieux, discret, presque taciturne. Je savais qu'il était très sportif. Le français n'était pas

vraiment sa discipline favorite, mais il faisait des efforts et obtenait des résultats prometteurs.

Quoi qu'il en soit, Hugo était nu. Il était en train d'enfiler son pantalon. Quand il m'a vue, il a suspendu son geste. Il s'est immobilisé dans une position où tous les muscles de son corps se tendaient, où la cambrure de son dos était divine. Mon regard s'est porté sur son sexe. J'ignore pourquoi Hugo revêtait son caleçon et son jean d'un seul geste, mais toujours est-il que son sexe nu s'offrait à ma vue, que je ne pouvais en détacher le regard. C'était une queue superbe... Une queue assez longue et surtout très large, dont le gland décalotté semblait me narguer. Une queue légèrement tendue, si je me souviens bien... Au bout de quelques secondes, j'ai regardé le haut de son corps. Hugo était très musclé. Son ventre, son torse, ses épaules, ses bras... Il avait le corps d'un dieu grec. Et comme son visage était assez banal, le contraste accentuait en moi l'intuition qu'il était une bête de sexe. Je me suis sentie rougir terriblement. Mon désir était si violent qu'il ne pouvait pas ne pas être démasqué. J'ai regardé son visage. Hugo était calme. Un début de sourire confiant naissait sur ses lèvres. Il avait compris que je mouillais ma culotte. J'avais honte comme jamais...

Il n'y avait plus qu'une chose à faire : partir. Mais j'étais comme paralysée par l'image de son corps. Et lui-même, en ne cachant pas sa nudité, en restant là devant moi, ne m'invitait-il pas à le reluquer ? Je me suis fait violence et, dans un mouvement vif, je me suis retournée. Je n'avais plus qu'à refermer la porte, traverser vite le couloir dans l'autre sens. Au dernier moment, je n'ai pu m'empêcher de guider mon regard une dernière fois vers la queue somptueuse...

Cet ultime coup d'œil, j'en suis sûre, a signé le début de l'ascendant que Hugo exerça sur moi quelques semaines plus tard. Il avait compris que je venais de lui confesser mon désir, donc ma faiblesse. Le visage rouge, la gorge sèche, le sexe humide, je suis sortie du gymnase, et j'ai tenté de poursuivre ma journée.

*

*   *

Quelques semaines plus tard, j’ai donné à mes élèves de première littéraire un sujet de devoir qui sortait de l’ordinaire. Je voulais les récompenser d’avoir fourni un bon travail au cours du premier trimestre. Je leur ai donc proposé de me rendre un texte dans lequel ils me raconteraient un de leurs rêves. Rien à voir avec l’habituelle dissertation argumentative. Ce petit travail d’imagination devait leur permettre de se frotter à l’écriture de fiction. Je ne les jugerais pas sur leur éventuel talent d’écrivain, et ma notation ne serait pas sévère. Je voulais qu’ils se fassent plaisir. Ils devaient me rendre leur copie avant les vacances et nous en parlerions ensemble début janvier.

Entre les deux réveillons, j’ai passé quelques jours chez mes parents en Vendée. J’ai investi avec joie ma chambre de petite fille, au premier étage, face à la mer. La journée, je me reposais, je lisais, je me promenais sur la plage avec ma mère. Le soir après le dîner, je montais dans ma chambre, m’asseyais à mon bureau. Je laissais la fenêtre entrouverte pour entendre la rumeur de l’Océan. En chemise de nuit, je m’emmitouflais dans une grosse couverture de laine, et je lisais les copies de mes élèves. Parfois, je montais une bouteille de vin et buvais un verre ou deux en corrigeant. Dans l’ensemble, je fus assez déçue par le travail de mes petits favoris. Je ne comprenais pas pourquoi ils avaient tant de difficultés à se laisser aller, à rêver... Aucun d’entre eux n’était capable de me raconter une histoire un tant soit peu originale. Eux qui étaient toujours si désireux de *« s’exprimer »*, selon leur propre expression, eux qui déploraient la supposée étroitesse d’esprit des professeurs et la rigidité du cadre scolaire... Maintenant que je leur donnais la parole en toute liberté, ils n’avaient plus rien à dire !

Une seule copie m’a surprise. Inutile de vous préciser qui en était l’auteur. Lorsque je corrige un devoir, je m’efforce de ne pas lire le nom de l’élève avant de commencer : je ne veux pas être influencée dans mon jugement par l’image que j’ai de lui ou d’elle. En général, ce principe d’anonymat fonctionne bien : il me permet de garder la tête froide, et d’améliorer mes propres qualités de correctrice. Mais cette précaution a ses limites. Au fur et à mesure que l’année s’écoule, je finis par reconnaître à coup sûr mes élèves au bout de quelques mots. Dans le cas présent, dès les premières lignes, j’ai su à qui j’avais affaire. Le contenu ne laissait aucun doute :

*« Chère Madame Guillaume,*

*Vous avez apprécié votre visite au gymnase, n’est-ce pas ? Ne dites pas le contraire. Vous avez vu quelque chose qui vous a plu, c’est évident. Ne rougissez pas, Madame Guillaume. Vous devriez venir plus souvent dans les vestiaires des garçons. Vous y êtes la bienvenue, vous savez...*

Hugo Ratier... Nous étions loin du travail demandé. Où était l’imagination dans ces phrases ? Elle allait venir plus loin, mais je ne le savais pas. Au lieu de taire un incident que je jugeais troublant pour tous les deux, il mettait volontairement les pieds dans le plat. Et ce ton supérieur... Bien sûr, il ne me manquait pas vraiment de respect. Il ne m’appelait pas par mon prénom, il continuait à me vouvoyer, ne cédait pas à la vulgarité, du moins pas encore. Mais il y avait dans ces phrases un mépris désinvolte qui me laissait un goût amer. J’ai poursuivi ma lecture :

*« J’irai droit au but, Madame Guillaume. J’ai envie de vous. Pardonnez ma franchise mais voyez-vous, je ne suis pas comme mes camarades. Faire le fier en public et bander en secret, ce n’est pas mon genre. Je n’ai pas honte de mon désir. Quand je veux quelque chose, je cherche à l’obtenir. C’est aussi simple que ça. Et ce que je veux plus que tout, c’est vous baiser. Mais pas n’importe comment. Vous vouliez qu’on vous raconte un rêve, un fantasme ? Voici le mien...*

Je n’en revenais pas. D’une part, j’étais obligée d’admettre que ce jeune homme avait du style. C’était la copie la mieux écrite de tout le paquet. D’autre part, la tonalité du texte et la franchise de la proposition me laissaient ahurie. J’étais curieuse de lire la suite. Je me suis resservi un verre de vin et j’ai continué :

*« Le samedi 16 janvier, mes parents seront absents. Je serai seul chez moi. C’est ce jour-là que vous viendrez. La porte de l’entrée sera ouverte, et je vous attendrai dans ma chambre au premier. Vous porterez un tailleur sombre, comme les jours où vous venez en classe. C’est comme ça que je vous veux. En dessous, vous porterez un string de soie blanche, mais pas de soutien-gorge. Je vous parie que lorsque vous monterez les escaliers, vos tétons seront déjà durs sous votre chemisier blanc. Vous entrerez dans ma chambre. Je serai allongé sur le lit. Et pendant tout l’après-midi, vous n’aurez pas le droit de parler. Je serai le maître de cérémonie, et vous serez ma salope dévouée. Vous commencerez par me faire un strip-tease soigné. Quelque chose de très simple : vous vous trémoussez, vous vous mettez à poil, et moi, je vous regarde faire. J’oubliais ! Pendant l’effeuillage, vous me chanterez une chanson. Je pensais à* Je ne veux pas travailler. *Je suis certain que vous la connaissez. Croustillant, non ? Ce n’est pas un caprice de ma part, vous savez. Je veux détruire votre image de prof parfaite, c’est tout. Vous vouliez nous séduire ? C’est fait. Maintenant il faut payer. Tous les garçons du lycée rêvent de vous sauter, Madame Guillaume. Mais je vous le répète : je ne suis pas comme eux. Je ne rêve pas, j’agis...*

Le vin commençait à me tourner la tête. J’étais stupéfaite par l’audace de cet élève qui m’avait habituée à plus de discrétion. Mais je n’étais pas au bout de mes surprises :

*« Aimez-vous être prise par le cul, Madame Guillaume ? Je suis sûr que oui. Ça tombe bien : il y a longtemps que je nourris le projet de vous enculer. Dire que ma chambre sera bientôt le théâtre de ce fantasme... Après ça, bien sûr, vous aurez le droit de me sucer. Car c’est bien ça que*

*vous désirez plus que tout, n’est-ce pas ? Je l’ai lu dans vos yeux, l’autre jour. N’ayez pas honte de vos envies : c’est vrai que j’ai une très belle queue. J’accepte de la mettre à votre disposition, si vous acceptez de vous soumettre à mon petit scénario.*

*Voulez-vous m’obéir, Madame Guillaume ?*

*Si c’est non, n’hésitez pas à me dénoncer au proviseur. Je ne vous en voudrai pas. Je serai renvoyé une fois de plus, c’est tout. Quelle importance ? Mais si c’est oui, rendez-moi ma copie sans faire d’histoire. Mettez-moi une note, n’importe laquelle : cela signifiera que nous partageons le même désir.*

*Dans l’impatience de vous voir nue, je vous souhaite d’excellentes vacances de Noël. Reposez-vous bien, Madame Guillaume. Vous le méritez. J’attends votre réponse, même si je la connais déjà.*

*Hugo. »*

J’ai enfilé un pantalon à la hâte, et je suis sortie. J’avais besoin de prendre l’air. Ma grosse couverture sur le dos, j’ai fait quelques pas sur la plage. L’air était froid, la mer calme. Je respirais. Bien sûr, je repensais à la lettre. De quel droit Hugo m’adressait-il la parole ainsi ? J’étais outrée. Jamais un élève ne m’avait parlé sur ce ton ! Je veux bien croire que j’attise le désir des adolescents. En un sens, je joue moi-même de ce pouvoir de séduction. Mais de là à passer à l’acte... Voilà où mon charme m’avait menée : on me traitait de salope, on voulait me sodomiser... Fallait-il montrer cette lettre au proviseur, ou même à la police ? Peut-être. Pourtant, l’assurance tranquille qui émanait de ce texte m’intriguait. Comment un jeune homme de dix-sept ans avait-il pu écrire de telles choses ? Décidément, il n’était pas comme les autres. Il savait ce qu’il voulait, et il était capable de l’exprimer.

Et moi, est-ce que je savais ce que je voulais ? Dénoncer Hugo ne m’apporterait rien. Je mettrais en difficulté un élève intéressant, doté d’une marge de progression considérable. Quant à mon désir physique... Je ne savais plus où j’en étais. Évidemment, je n’avais aucune envie de danser et

de chanter devant un de mes élèves. De m'exhiber sans pudeur dans sa chambre... Mais ce corps... Cette verge monstrueuse... Comment ne pas s'en souvenir ?

Je suis rentrée à la maison. Sans faire de bruit, j'ai regagné ma chambre. J'ai fermé la fenêtre, j'ai éteint la lumière, me suis glissée sous les couvertures. Allongée sur le ventre dans l'obscurité, j'ai glissé deux doigts dans ma fente en songeant à la grosse queue d'Hugo Ratier.

*

*     *

Nous sommes le samedi 16 janvier. Les parents d'Hugo ne sont pas là. La maison est calme. Je monte les escaliers sans me presser. Mes tétons sont-ils durs, comme le jeune homme l'avait prédit ? Je ne sais pas, je n'y prête pas attention. Ce que je sais, c'est que mon string de soie blanche est légèrement humide, ce qui me confirme que j'ai eu raison de venir.

Une seule porte est fermée. C'est celle de la chambre d'Hugo. Ai-je raison de faire ce que je m'apprête à faire ? J'ai pesé le pour et le contre pendant deux semaines. Bien sûr, je pourrais dénoncer Hugo pour une audace que d'autres auraient jugée impardonnable. Bien sûr, je n'ai pas l'habitude d'obéir sur-le-champ aux fantasmes des hommes qui me plaisent. Et bien sûr, j'ai presque l'âge d'être la mère d'Hugo... Mais comment résister ? Le jour de la rentrée, je n'ai pas tremblé au moment de rendre sa copie à Hugo. Ce n'est pas maintenant que je vais me dégonfler, si ?

J'ouvre la porte, j'entre. Hugo est allongé sur le lit, les bras croisés derrière la tête. Comme d'habitude, il semble parfaitement calme. Je me place au milieu de la pièce, j'attends. Comme prévu, je ne dis rien. Je suis les instructions du jeune homme à la lettre.

Hugo me regarde sans rien dire. Il me reluque avec un désir mêlé de condescendance. Pour le moment, je suis tout à fait à l'aise. Tant que je

porte mon tailleur, tout va bien. C’est mon uniforme... Hugo appuie sur le bouton d’une télécommande, et aussitôt, la musique se déclenche sur la chaîne hi-fi. Je reconnais les premières mesures de la chanson que je suis censée chanter.

— Allez-y, je vous regarde et je vous écoute. Je vous ai déniché une version karaoké. J’espère que vous avez bien révisé vos paroles.

La chanson se déroule, et je suis incapable d’ouvrir la bouche. Pourtant, je sais parfaitement ce que j’ai à faire, et je connais les paroles sur le bout des doigts. Mais comment oser me soumettre aux caprices absurdes d’un adolescent ? Je suis pétrifiée... Hugo coupe la musique, répète calmement :

— Allez-y, c’est à vous. Je vous regarde. Vous êtes venue parce que vous avez envie de moi, Madame Guillaume. Vous voulez me sucer ? Alors, il faut m’obéir. Vous n’êtes pas en classe, ici. Vous êtes chez moi, et c’est moi qui fixe les règles. Détendez-vous, Madame Guillaume, et faites ce que je vous demande. Vous serez récompensée. Allez, à poil !

Là-dessus, la chanson reprend au début. Je pense à sa longue bite irrésistible. Il n’y a plus à hésiter...

Je commence à me tortiller. Il y a des années que je n’ai pas dansé, mais je crois que je m’en sors pas trop mal. Je suis plutôt à l’aise... Je déboutonne ma veste et me mets à chanter. *« Ma chambre a la forme d’une cage... Le soleil passe son bras par la fenêtre... »* Hugo me regarde sans prononcer un mot. Un petit sourire naît sur son visage. J’ôte ma veste ; je défais les boutons de mon chemisier, sous lequel pointent mes tétons. Tout en me dénudant, je continue à remuer la tête, les hanches, les fesses, et à fredonner... *« Déjà, j’ai connu le parfum de l’amour... Un million de roses n’embaumeraient pas autant... »*

Au milieu de la chanson, je ne porte plus qu’une jupe courte et un string. J’ai la poitrine à l’air, mais je ne suis pas gênée pour un sou. Je commence à me prendre au jeu. Hugo déboutonne lentement sa braguette... Je finis de chanter en retirant ma jupe. J’ai le visage rouge, mais c’est davantage

l’excitation que la honte qui provoque la montée de chaleur. *« Je ne veux pas travailler... Je ne veux pas déjeuner... Je veux seulement oublier... Et puis je fume... »*

— Approchez-vous du lit, Madame Guillaume. Vous portez encore un string, je crois.

Je fais un pas en avant. Dans un mouvement qui achève de m’exciter la moule, je fais glisser mon string le long de mes jambes. Quelle ivresse de se livrer ainsi au regard d’un élève de 17 ans qui me mène à la baguette...

— Vous avez une très belle chatte, Madame Guillaume. Je vous félicite. Et votre strip-tease était très réussi. Pas parfait, mais très réussi. Je vous donne 16 sur 20. Maintenant, il ne vous reste plus qu’une chose à faire. Mettez-vous à quatre pattes et ne bougez plus.

J’obtempère. Je m’installe à quatre pattes sur la moquette. L’excitation me tord le bas-ventre quand je pense que je suis à poil dans la chambre d’un de mes élèves favoris, le cul en l’air, en train d’attendre ma récompense...

Hugo se lève. Derrière moi, j’entends qu’il déchire l’emballage d’une capote. Avec son membre incroyable, il me chatouille l’anus. Va-t-il au moins me mettre un doigt pour me détendre ? Non, il entre directement sans hésiter. J’ai mal, mais je veux que ça continue. Puis je réalise que je n’ai pas encore vu sa bite, pour l’instant. J’ai vu Hugo se débraguetter, et maintenant, il m’encule, mais il a oublié de me montrer sa bite. Or, c’est pour elle que je fais tout ça... C’est elle que je veux... Je n’en peux plus. Je jouis de rage et d’envie à la fois... et j’attends d’être délivrée...

Hugo me demande de répéter des phrases après lui :

— Ma vie n’est qu’un mensonge... Un gros mensonge odieux... Je joue un rôle écrit à l’avance, et je ne mérite pas les compliments qu’on me fait. Oui, je joue à la bourgeoise, mais je ne suis qu’une cochonne, une vilaine cochonne qui aime se faire bourrer...

Bien sûr, je m’exécute :

— Ma vie n’est qu’un mensonge...

Là-dessus, il se retire de mon cul. Il retire la capote, se poste devant moi, à genoux sur la moquette. Je vois sa bite. Enfin... Je ne me suis pas trompée : c'est bien la plus belle queue qu'on puisse imaginer. Magnifiquement dressée sous mon nez, elle me semble dure comme le fer, et assez large pour satisfaire mes jolies lèvres de suceuse... J'ouvre ma bouche pour la gober, mais Hugo l'empoigne, et il se branle. Je suis frustrée comme jamais... Hugo me fait répéter d'autres phrases...

— Maintenant, je n'ai plus honte de moi. Fini la comédie. Mon beau visage de prof parfaite, je veux qu'on l'asperge... J'aime le foutre plus que tout... je veux qu'on me gicle dessus. C'est tout ce que je mérite...

Puis il jouit sur mon visage. Je ferme les yeux, offre ma langue. Le sperme chaud dégouline sur ma bouche. Je me régale. Enfin...

# «GOD SAVE THE QUEEN»

## Frédéric Chaix

L'homme suait d'abondance... mélange de plaisir et de terreur.

Dix longues minutes venaient de passer. La reine était contente : elle souriait en suçant le membre turgescent. La Cour appréciait la performance à sa juste valeur.

Pourtant, la reine s'escrimait... Sa bouche pulpeuse virevoltait le long du vit, avant de l'engloutir profond dans sa gorge. Sa langue, petite, agile, lapait, titillait, gigotait autour du gland, agaçait le frein. Ses mains caressaient les bourses, branlaient la verge. Ses doigts s'introduisaient dans l'anus, sortaient, puis s'enfonçaient brutalement. Elle y mettait toute sa technique issue d'années de pratique intensive et d'une expérience qui se transmettait de mère en fille depuis des générations.

L'homme ne jouissait pas. Calme, apparemment détendu, il restait là, couché sur le dos, pendant que la reine lui prodiguait la plus magnifique fellation de sa vie. Probablement, la dernière...

Il y était prêt.

Le petit royaume de Musard était connu dans toute la Terre du Milieu pour la cruauté de ses suzeraines – qui se succédaient de mère en fille depuis des siècles. La réputation de leur grand appétit sexuel n’était plus à faire, ni celle de leur dépravation sans limite. Depuis le fond des âges, toute l’économie du pays était basée sur l’afflux permanent de « pèlerins » de toutes contrées et de toutes races.

Une enclave de paix dédiée au plaisir sous toutes ses formes.

La reine attirait toutes les convoitises. Gloire, fortune, célébrité attendaient ceux qui se montreraient capables de subvenir aux besoins pervers de la grande dame.

Des poèmes épiques célébraient ceux qui y étaient parvenus au péril de leur vie. Ces récits, les « Musardins », du nom des habitants du royaume, se racontaient au coin du feu, tard le soir, quand les enfants étaient couchés, ou lors des mariages, pour l’instruction des jeunes époux. C’étaient des histoires d’hommes, d’elfes, d’orques, de nains... Il se disait que Sauron lui-même aimait entendre les récits les plus pervers.

Venu des lointaines terres du Gondor, l’homme voulait tenter sa chance – comme tant d’autres avant lui. Il s’entraîna longtemps. Il avait entendu la majorité des textes, même les plus anciens, glanés lors de ses voyages. Il connaissait les attentes de la reine, la variété des techniques, le niveau de performance indispensable pour la combler. Une endurance hors norme était nécessaire, une perversion au-delà de l’imaginable, ainsi qu’une imagination sans faille.

L’homme de Gondor parcourut les royaumes, séduisit les plus grandes courtisanes, fréquenta les bordels – des plus glauques aux plus luxueux. Il se ruina pour les prostituées les plus expertes ; certaines esclaves elfes du royaume de Mordor coûtaient une fortune pour quelques minutes d’un plaisir indicible. Faire l’amour à des orques femelles ne fut pas agréable pour lui, loin de là. Il y perdit un doigt, y gagna des cicatrices, mais ce fut formateur.

Quand il se sentit enfin prêt, il se rendit au royaume de Musard, s’inscrivit comme des milliers d’autres, puis dut attendre plusieurs mois que son tour vienne. Il en profita pour s’améliorer encore : les femmes de royaume étaient expertes en sexe.

Il se sentait apte à combler la reine. S’il lui donnait un intense plaisir, si elle atteignait un orgasme mémorable, elle le prendrait pour époux. Elle en avait déjà huit ; il ferait alors partie de ceux qu’elle avait jugés dignes de lui faire un enfant. Pour l’instant, aucun n’était parvenu à lui donner la fille apte à lui succéder – les garçons, eux, étaient noyés comme le voulait la tradition.

Si l’homme de Gondor devenait le père de la future reine, il serait récompensé : on lui donnerait un anneau de pouvoir gravé de runes, puis on l’anoblirait. Sa famille serait couverte d’or et de bijoux. Son histoire, ses exploits sexuels seraient recueillis par le scribe royal pour donner matière à un nouveau Musardin. Son nom serait connu par tous et partout pour des millénaires.

À sa mort, son sexe serait prélevé, puis confié au taxidermiste le plus réputé du royaume, et enfin exposé à côté de celui des autres géniteurs royaux.

Le royaume attendait cette naissance depuis que la reine avait succédé à sa mère, douze ans auparavant déjà. En vain.

Mais avant tout, l’homme de Gondor devait donner un orgasme à la reine.

Il était bien aidé dans sa tâche : tout était fait pour le plaisir de Sa Majesté. Un eunuque, que l’on avait longuement formé, lui faisait minette, pendant que deux gamines, à peine pubères, s’occupaient des énormes seins enduits d’une mixture de miel et d’aphrodisiaques hallucinogènes. Mixture que le plus grand sorcier connu, Saroumane, concoctait spécifiquement pour Son Altesse.

La reine souriait : ce membre-là ne giclait pas ; il demeurait dur et tendu. Oui, cet étalon était fort résistant – ce n’était pas si fréquent. La majorité d’entre eux ne tenaient que quelques minutes. Certains, trop terrorisés, n’avaient pas la moindre érection. La reine devait les remplacer tout de suite. Moins ils bandaient, plus ils souffraient longtemps : Sa Majesté ne supportait pas l’échec.

Mais celui-ci était performant ; sa grosse queue lui remplissait bien la bouche, et son gland violacé ressemblait à une grosse cerise, fruit qu’elle adorait.

— Que l’on nous amène des cerises ! Et, voyons, que désirons-nous ? Oui... la corne d’oliphant, cet objet divin va nous amuser.

L’homme tressaillit : l’affaire allait être douloureuse. L’objet, rarement utilisé, était d’une taille légendaire. Cela montrait, cependant, le contentement de la reine. L’homme de Gondor ne dit donc rien ; comment aurait-il pu, d’ailleurs ? Ses lèvres étaient closes par une sangle de cuir. La reine n’aimait pas les gémissements de plaisir, sauf les siens, bien évidemment – ni ceux de douleur.

Elle repoussa une des gamines d’une gifle violente : cette gourde léchait le mamelon trop délicatement. Et la reine ne sentait rien, pas la moindre agacerie. Une nouvelle enfant remplaça l’incapable. La gamine entreprit aussitôt, comme on le lui avait appris, de pétrir rudement le sein de sa suzeraine tout en mordillant le téton érigé.

La reine avalait des cerises tout en branlant frénétiquement l’homme. Elle jeta un œil dédaigneux à l’eunuque qui lui faisait un cunnilingus. L’esclave était bariolé de sang : la reine avait ses menstrues. Un honneur pour lui. Il ne mettait malheureusement pas assez d’enthousiasme.

— Que l’on nous change cet eunuque ! Il se fatigue ; sa langue n’est plus suffisamment agile pour nous apporter grande jouissance.

On remplaça l’esclave.

La reine prit alors la corne d'oliphant, la caressa : un objet de gros calibre serti de diamants, taillé en forme de sexe mâle. Le membre viril d'un troll avait servi de modèle, par le plus grand sculpteur du continent. Elle l'enfonça brutalement dans l'anus entrouvert. L'homme absorba l'engin au plus profond de sa chair sans que le moindre signe ne trahisse sa douleur.

Il avait dû s'entraîner ; la reine apprécia l'attention.

Satisfaite, elle se pencha sur le sexe bandé, l'avala en ronronnant de plaisir. Elle s'échina encore pendant plusieurs minutes, jouant avec la belle bite écarlate tout en barattant du terrible phallus le cul sanguinolent.

— Majesté, vous allez l'abîmer !

Difficile de savoir s'il parlait de l'homme ou du précieux objet. La reine ne répondit pas. Elle considéra l'importun de son glacial regard bleu d'azur. Elle fit un petit signe du doigt à un lieutenant orque de sa garde personnelle. Le courtisan qui venait d'interrompre la reine recula, affolé. Sur l'ordre discret du gradé, les gardes l'empoignèrent, l'emmenèrent... On apprit plus tard qu'il avait mis plus d'une semaine à mourir : la reine aimait prendre son temps.

L'homme de Gondor se tortillait maintenant sous les assauts de sa reine. Quand, enfin, elle eut un orgasme – violent – il se permit de jouir. D'un long spasme il éjacula ; cela lui parut durer une éternité. Elle accueillit le nectar dans sa bouche, comblée. La Cour, soulagée, applaudit à tout rompre. La reine resplendissait, seins fièrement dressés.

La langue agile de l'eunuque continuait à virevolter sur le clitoris gonflé. En ayant fini avec son plaisir, la souveraine se permit de lui planter une dague dans la gorge. Elle se cambra alors, fit saillir ses seins maculés du sang vermeil qui giclait de la carotide de l'impudent.

Rayonnante, la reine faisait aller et venir le sperme dans sa bouche, comme pour un nouveau vin qu'elle aurait découvert pendant une cérémonie dédiée à Bacchus.

Elle se figea. La Cour se tut.

La reine cracha le sperme sur le sol.

— Quelle ignominie ! Cette semence a un arrière-goût d'amande moisie. Nous n'apprécions pas !

Elle tourna son visage – désolée – vers l'homme.

— Certes, mon ami, vous avez de l'endurance, et vous m'avez donné grand plaisir. Cependant, vous avez mauvais goût.

Elle se tourna vers les gardes.

— Nous n'aimons pas ce millésime. Pour le plaisir qu'il nous a procuré, nous allons être magnanime. Qu'on l'emmène, qu'on lui coupe le sexe... Nous le garderons précieusement dans notre collection privée en souvenir de la jouissance qu'il nous aura apportée. Puis qu'on l'écartèle vite, afin qu'il ne souffre point trop longtemps. Et qu'on jette ses restes à mes tigres !

Ce qui fut fait promptement.

La suzeraine léchait pensivement sa main couverte de sang, visiblement fort contrariée. Elle réfléchissait. C'était le septième postulant du jour qui ne lui donnait pas entière satisfaction, et on n'était qu'au début de l'après-midi.

Elle pouvait encore décider de partir à la chasse. Des esclaves somptueusement musclés, ainsi que quelques nains et même un ridicule hobbit étaient parqués à l'extérieur du palais à cette seule fin. S'ils couraient vite et étaient suffisamment malins, et les nains l'étaient, cela pourrait les occuper, elle et ses tigres, tout l'après-midi.

Cependant, elle n'avait pas trouvé de nouvel époux depuis cinq mois, en avait tué sept lors de la même période. Son stock de géniteurs potentiels diminuait de façon alarmante ; ça ne pouvait durer.

La Cour attendait la décision de sa dame.

Enjouée, elle tapa dans ses mains, heureuse comme quand, gamine de onze ans, pas encore reine, elle perdait son pucelage sous un elfe divinement membré. Membre qu'elle avait poliment coupé avec le sabre de feu de sa dépravée mère, pour garder souvenir du tendre moment. À moins

qu’elle n’ait demandé au cuisinier royal de le braiser avec du gingembre frais et de la mandragore...

Tout ça était maintenant confus dans sa mémoire ; elle y songerait plus tard. Le temps était venu de prendre une agréable décision...

— Nous désirons que notre royal postérieur soit empli d’un membre viril. Que l’on nous amène un nouveau jouet !

# « UN JOUJOU TRÈS DOCILE »

## Mélanie Muller

Mon joujou est très docile ; ça vaut mieux pour lui.

Il sait à quel point je suis impitoyable s'il n'obéit pas à mes ordres, tous, même les plus vils, les plus tordus. L'autre jour, je lui ai demandé de me servir de pouf à pieds, à quatre pattes et bien cambré, pendant que je sirotais une coupe en regardant la télé. Ce n'est pas une consigne bien méchante, mais il s'est tant et si bien appliqué que je n'ai eu d'autre choix que celui de le récompenser. Je lui ai rempli le cul de glaçons, en précisant que c'était un cadeau.

À la base, j'avais prévu bien plus corsé.

Et j'ai regardé les infos, tandis que l'eau glacée s'échappait de ses fesses pour couler le long des couilles et du sexe bandé. Oui, même le froid l'émoustille et lui fait de l'effet, à mon jouet vivant. C'est un sacré spécimen, un bouledogue enragé.

— Lève donc ton cul plus haut, tu vas mouiller le parquet !

Il s'est cambré davantage, mais ses gémissements étouffés m'ont agacée.

— Chut ! Ne m'oblige pas à te mettre le harnais !

Comme s'il fallait l'obliger... Mon toutou adore qu'on lui cloue le bec ; ça le fait suer d'ivresse, ça lui donne des montées de fièvre, ça le rend totalement cinglé. Sortir le harnais, c'est comme sortir un os à ronger : il grogne, il gigote, il frétille de la queue. Ne tient plus en place. Il faut alors beaucoup de tempérament pour dompter l'excentrique animal. Heureusement, j'en ai.

Mais mon joujou, quoique nerveux et agité, est aussi très serviable. Lorsque j'arrive, il y a toujours du champagne frais sur la table. Le meilleur. Car mon jouet a bon goût, en témoignent sa voiture, sa villa, ses costumes coupés sur mesure qu'il ne porte jamais devant moi. Durant les quelques heures que je passe régulièrement avec lui, il doit être nu et accroupi. Je ne tolère aucun autre vêtement que son collier de cuir et sa laisse. Je n'admets pas la position debout : une Maîtresse doit toujours regarder son chien de haut. C'est ainsi. Je n'invente rien. C'est moi, la chienne dominante. La dresseuse de mâles.

— Baisse les yeux, j'ordonne, ou tu auras affaire à moi !

Parfois, nos regards se croisent... j'entre alors dans une rage violente ; je sévis. Je dispose d'un tas d'accessoires pour le remettre dans les rails d'une parfaite soumission, d'une obédience exemplaire, mon joujou. Fouets, cravaches, martinets, godes, aiguilles. Ces dernières sont mes favorites. Quand je lui en plante dans la poitrine, mon excitation atteint son comble. Je sais qu'il est ma possession, ma chose ; je pourrais jouir rien qu'à le torturer.

— Il n'y a que toi que je fais tant souffrir, lui dis-je avec tendresse, tu es mon joujou préféré.

S'il avait droit à la parole, je sais qu'il me remercierait d'un tel aveu. Mais je prends garde à ne jamais trop dévoiler mes sentiments, aussi légers soient-ils. Ça pourrait tout gâcher. Mes émotions divulguées seraient le talon d'Achille de telles relations. Car il y en a d'autres sous mon joug : des hommes-objets, des hommes-chiens, des hommes-jouets... Je suis une

femme très demandée ; on apprécie ma rigueur, ma force de caractère, mon expérience. J'exerce depuis des années.

De plus, mes petits sont fidèles : pour rien au monde, ils ne se plieraient aux exigences d'une autre – à moins, bien sûr, que je le leur impose.

J'ai ainsi une complice qui m'accompagne de temps à autre dans mes tribulations libertines, et m'aide à malmener mes « bestiaux ».

Mais être Maîtresse ne se résume pas à distiller quelques coups de laisse et des insanités. Il faut savoir doser, troubler, choquer, soulager... C'est un véritable métier. Une passion.

Il faut savoir appuyer sur l'accélérateur, puis freiner brutalement. Il faut savoir allier le cruel au sensuel. Respecter les limitations de vitesse tacitement imposées par le soumis.

Soumettre n'est pas un jeu, c'est un art.

Quand j'enfonce délicatement mon talon dans les couilles de mon joujou, il est aux abois, mais toujours confiant, une confiance inébranlable : il a foi en moi.

Je sais qu'il est au bord de l'éjaculation, que souffrir l'excite, mais la douleur ne suffit pas : il faut une caresse pour atteindre l'extase. De la douceur, du partage.

Entre nous, bien sûr, il n'est pas question de pénétration. Le coït est prohibé. Mon corps est sacré ; il ne doit pas le souiller. Mes mains, c'est tout ce à quoi il a droit, c'est ce que j'offre de plus intime, gantées de cuir – le contact de nos peaux serait un crime de lèse-majesté.

Alors, je le branle avec une lenteur agaçante, et je sens le sperme affluer dans sa queue, raide à la limite du supportable. Le gland prêt à exploser, les couilles gonflées à souhait.

Je m'arrête juste à temps.

C'est moi qui gouverne ses jouissances, pas question qu'il jute sans mon consentement. Parfois, il en pleure, et je le quitte sans qu'il ait lancé sa

semence. Une frustration intense vaut parfois mieux qu'un orgasme : elle dure plus longtemps.

Parfois, il n'en fait qu'à sa tête, et salit le parquet.

— Quel goret ! Lèche ! je lui ordonne. Lèche tout, jusqu'à la dernière goutte !

Il obtempère, ne se laisse jamais démonter ; c'est un brave toutou dévoué. Ce n'est pas toujours amusant, une telle obéissance. Pas facile de trouver un prétexte pour le punir, le frapper. Alors parfois, je le cingle juste pour mon plaisir. Le plaisir de donner une correction, le plaisir de donner. Qui aime bien châtie bien. Il reçoit tout avec une infinie gratitude. Il m'a écrit un jour ceci :

*« J'adore la façon dont Vous me traitez, j'adore Vos coups, Vos soins, Vos caresses, Vos insultes ; avec Vous, j'ai le sentiment d'être roi, tant je suis Votre centre d'intérêt. Les heures que nous passons ensemble me revigorent, Vous m'allégez d'innombrables tourments. Vous êtes ma Panacée. »*

Mon soumis n'est pas un idiot, loin s'en faut. On ne lui a pas fait un lavage de cerveau. Au contraire. C'est un personnage d'envergure, un redoutable homme d'affaires, mais que voulez-vous, tant de responsabilités lui incombent qu'il a besoin de se changer les idées, de s'amuser, de décharger dans tous les sens du terme. D'être un objet, juste comme ça de temps en temps. Ces jeux de perdition, cet art de vivre le mettent en transe. Il entre dans un état second ; se donner sans retenue à sa Maîtresse est un délice extatique réservé à quelques âmes. Parfois, je l'envie d'être ainsi chouchouté, choyé, mis sur un piédestal. Car un soumis, même méprisé, n'est jamais négligé. Tout est parfaitement calculé, rien n'est laissé au hasard. La Maîtresse a des devoirs, celui de molester à la perfection son jouet, celui de l'amener de l'aliénation à la liberté. Car se soumettre à l'Autre, c'est s'affranchir de ses propres chaînes.

Mon joujou m'envoie des mails, car je ne l'autorise pas à m'appeler. Il veut que je vienne m'occuper de lui, il est insatiable, presque exigeant

quand il n’est pas tenu en laisse à mes côtés.

*« Venez, Venez s’il vous plaît, j’ai besoin de Vous, de nos jeux pervers, personne ne sait mieux que Vous me faire du bien. »*

Je réponds que je ne suis pas à sa disposition, je dis : *« Non, j’ai d’autres chiens à fouetter. »*

*« Je Vous paierai en conséquence »*, insiste-t-il, *« je Vous paierai une fortune, mais Venez, je Vous en supplie. »*

Je ne cède pas. Je le laisse espérer. L’attente aussi est souffrance, et j’aime supplicier. C’est dans ma nature d’être garce, je suis une sadique-née. Faire du mal me procure une jouissance infinie. Une jouissance cérébrale. C’est l’attrait du pouvoir qui me grise. Cet homme-là le possède au travail – cent cinquante employés sous son aile – mais il ne prend son pied qu’en baisant les miens. Enfin, mes chaussures, plutôt.

Alors, il paye et dépense sans compter, pour être ainsi traité ; son seul pouvoir avec moi, c’est de pouvoir s’offrir ça. Son fric, c’est son pedigree. C’est un chien de race.

Je lui fais toutefois remarquer qu’il paiera extrêmement cher son obstination inconvenante, son entêtement indécent, et pas qu’à coups de billets...

*« Je viendrai quand bon me semble. À moi, on ne donne pas d’ordres ! »*

D’autant que cet homme n’a rien d’aimable, d’attirant, si ce n’est sa façon d’être à moi. À quoi ressemble-t-il quand il dirige sa société dans ses costumes bien coupés ? Est-il élégant, classe, intimidant ?

Difficile de l’imaginer autrement qu’à quatre pattes, servant de table à mon repas...

*« Je vous veux à moi tout le temps »*, insiste lourdement l’importun.

Que lui arrive-t-il, pourquoi devient-il si grossier ? C’est injurieux, ce harcèlement, et cette façon de ne plus se soumettre à mon bon vouloir.

Deux ans que nous nous entendons si bien, et voilà qu’il se rebelle.

En quel honneur ?

*« Je vous aime »*, déclare-t-il enfin.

Quel toupet !

Il perd le fil de notre relation, on dirait ; je le rabroue, le castre de mails incendiaires : *« Comment un être aussi méprisable que toi peut-il se permettre de m'aimer ? »*

Faire souffrir son orgueil, peut-être même son cœur, va-t-il de pair avec l'affliction physique ? J'adore. Je jubile. Je mouille ma culotte.

*« Tu me veux ? Tu attendras. »*

Cette maîtrise force son respect. Il m'adule, me vénère chaque jour davantage, et abuse de ses droits pour que je le fustige sans répit. Il est fou de mes sévices.

Mais jusqu'où devrons-nous aller si c'est lui qui fixe sans cesse les limites, qu'attend-il au juste, de quoi est-il capable plus que moi ?

Il m'exaspère. Je ne sais plus quoi faire. Je devrais le faire chanter, mais ce n'est pas dans mes manières.

Mon esclave n'est pas fou ; il sait que jamais, je ne dévoilerai sa sexualité au grand jour, que jamais, je ne lui ferai du chantage, que jamais, je ne sortirai une caméra en pleine séance de bondage, quand pieds et mains liés, il se fait enculer d'un magistral gode.

Je suis une professionnelle, une vraie, qui aime son métier, respecte ses clients-jouets. Jamais, je ne lui ferai du tort. Seulement du mal, encore et encore.

Oui, j'aime soumettre les hommes ; j'en éprouve le désir impérieux, debout devant eux dans ma position phallique.

Je reçois un énième mail de mon joujou dissipé. Et toujours le même leitmotiv :

*« Je vous veux à moi tout le temps. »*

Cette fois, c'en est trop, j'explose !

*« Cinquante coups de badine !* lui dis-je en arrivant chez lui, sans même prendre le temps d'ôter mon manteau. *Cinquante ! Et je percerai ta queue*

*répugnante avec des aiguilles jusqu'à la saigner à blanc ! Je ne te permets pas d'avoir des exigences envers moi. Je ne te permets pas de m'envoyer tes doléances à longueur de journée. Je ne veux pas d'un chien plaintif, d'un geignard, d'une loque amoindrie ! Je veux un chien aimant et tranquille, tu comprends ? »*

Je frappe, je cogne, je zèbre ses fesses de striures rouges, violacées. Je me déchaîne ; je lui en fais voir de toutes les couleurs. Je hurle :

*« Toute cette énergie que tu me prends, crois-tu la mériter ? Tu es tellement égoïste, tu ne penses qu'à ta petite personne, ce n'est pourtant pas comme ça que je t'ai éduqué ! »*

Effrayé, balafré par ma colère, joujou s'enfuit, traverse son salon sur les genoux, parcourt ainsi sa grande maison, va se terrer dans sa cave. Je le rejoins, déterminée à finir ma besogne ; il ne s'en tirera pas comme ça.

Je descends l'escalier abrupt qui mène au sous-sol. Il fait sombre, j'attends que mes yeux s'habituent à l'obscurité.

Et là : stupeur.

Au beau milieu de la pièce, s'érige une cage aux dimensions humaines.

Je panique. Joujou serait-il à ce point dépassé par les événements ? Souhaite-t-il vraiment que je le pousse à l'extrême, que je l'avilisse, le traite comme une bête ? Pouvons-nous nous permettre d'aller au plus noir de nos vices ; le jeu en vaut-il la chandelle ?

*« Je l'ai achetée spécialement pour toi. »*

Il a dit ça avec une douceur infinie ; c'est la première fois que j'entends le son de sa voix. Il est là, debout derrière moi. De son corps nu et blessé émane une chaleur palpable ; j'en frissonne. Je n'ose pas me retourner ; je sais trop ce qu'il adviendra quand je croiserai son regard, quand il plantera ses yeux dans les miens, quand son odeur mâle prendra le dessus du jeu, m'enveloppera d'un contrôle absolu.

*« Je te veux à moi tout le temps,* murmure-t-il entre ses dents. *Je sais que c'est impossible... à moins d'inverser les rôles. »*

Inverser les rôles ?

Ce moment est fou ; je n'ai jamais rien vécu de si intense. Je suffoque.

J'ai peur. Cet homme a été un esclave si avenant ; je ne doute pas un instant qu'il sera un Maître effrayant, un véritable tyran. Et pourtant... Je lui appartiens déjà. Le fil ténu entre nos personnages est rompu. Je passe de l'autre côté du miroir.

J'accepte.

Jamais je n'ai été esclave, mais c'est avec une profonde émotion que je m'offre à Lui. Mon nouveau Maître.

J'entre dans la cage sans même l'avoir regardé. Je tombe à genoux ; j'entends le verrou derrière moi se refermer.

Mon cœur est à l'agonie.

Je suis à Lui.

Je ne donnerai plus d'ordres, mais serai toujours reine ; entre Lui et moi n'existent ni force ni faiblesse, qu'un amour démesuré, sans bornes.

Quand parfois, dans ma cage, je m'ennuie, je pense à ces milliers de couples qui vivent une histoire d'amour dérisoire, une histoire bête à mourir, un amour sans vagues.

Je me dis que celle de mon Maître et moi – à tout le moins – ne manque pas de chien !

# « AUCUNE PÉNÉTRATION POSSIBLE »

## Frédéric Richet

Je ne sais plus très bien comment ça s'est noué entre Alice et moi...

Comment j'ai pu me laisser aller jusqu'à l'avoir dans la peau... Elle me tenait, c'est sûr. Elle dictait les règles du jeu, et moi, j'étais incapable de partir.

Alice est la fille d'un de mes meilleurs amis, qui ne le serait sans doute plus s'il savait...

On a vécu notre relation clandestine avec d'autant plus de facilité qu'il avait loué à sa fille, pour qu'elle poursuive ses études, un grand appartement près d'une fac, et que cet appartement était à des kilomètres de la maison familiale. Maison familiale, où je les retrouvais souvent, et où nous jouions la comédie, Alice et moi. Je ne suis d'ailleurs pas sûr que sa mère n'ait pas soupçonné quelque chose... À moins qu'Alice ne lui en ait parlé. Elle avait souvent une manière de me regarder, la mère, même si elle ne disait rien...

Alice et moi prenions des risques. La dernière fois, un samedi soir, quelqu'un est venu sonner chez ses parents. Ceux-ci sont passés dans l'entrée pour parler au visiteur. Alice, alors, s'est glissée sous la table. Elle m'a fait une fellation pendant qu'ils discutaient. Je voyais leurs silhouettes de trois quarts pendant qu'elle me suçait. J'étais partagé entre crainte et montée d'orgasme. Alice était très habile, et j'avais très envie. J'ai joui très vite. Les parents sont revenus au moment où elle se réinstallait sur sa chaise. Elle avait la bouche encore pleine de sperme ; elle a bu un trait de vin blanc avant de répondre à son père. Une marque blanchâtre était visible sur sa joue, que personne n'a remarquée.

Je me suis contenté de vivre cette relation obsédante au jour le jour, sachant qu'elle prendrait forcément fin.

Alice avait dix-neuf ans, j'en avais quarante-deux... c'est une de ces histoires improbables qui se jouent sur des envies, des manques, des fascinations... Sans doute que tout a, d'emblée, été dit quand elle m'a déclaré, après que j'ai accepté de boire un café avec elle : *« J'aime les vieux ! »*

Moi, je lui avais déclaré, un soir : *« Vous êtes magnifique ! »* Après un séjour de dix ans en Afrique, alors que j'avais quitté une enfant de huit ans, je retrouvais une femme au corps épanoui, incroyablement sensuelle, à l'aise dans sa féminité, et qui en était consciente.

Dès la première soirée, j'ai dû lui plaire. Elle ne m'a pas quitté du regard un instant, ce qui m'a mis mal à l'aise. À la fin de la soirée en question, elle a eu la première de ses réactions auxquelles je n'arrivais pas à m'habituer, à cause de leur imprévisibilité. Alors que nous étions seuls quelques instants, elle m'a offert son corps. Elle portait une robe qui lui arrivait à mi-cuisses, très moulante, avec un collant et des cuissardes. Elle s'est campée devant moi, a saisi le bord de sa robe pour la remonter d'un seul mouvement. J'ai été surpris, le mot est faible, et en même temps, capturé. Dessous, elle

n’avait qu’un collant. Oui, parfois, il suffit d’un corps charnu, d’un regard qui s’accroche au vôtre, qui vous promet que tout est possible...

On s’est revus à une terrasse de café. J’avais envie d’avoir au bout de mes mains son corps appétissant. Quand on est rentrés ensemble dans le café, elle près de moi, les clients ont levé les yeux sur nous. Ils m’ont jalousé, sans savoir que rien encore ne s’était noué entre nous.

Alice m’a clairement mis le marché en main.

— On se verra à mes conditions. Tu feras ce que je te dirai.

J’ai acquiescé, sachant que je ferais tout pour l’avoir. Quelque chose en elle me rendait prêt à toutes les renonciations. Quelque chose de sauvage, de libre, qui me plaisait plus que tout...

Sous la table, elle m’a attrapé la main, l’a guidée jusqu’à son pubis. Une multitude de sensations m’assaillaient alors que ma main avançait, enveloppée dans la sienne. Le nylon de ses bas, la nudité de sa chair, la chaleur de l’ensemble. Sous sa jupe, elle n’avait rien. La pulpe de mes doigts a effleuré le relief des lèvres intimes, que l’excitation faisait sortir. Elle tenait ma main doucement, mais fermement en même temps. Elle m’a lancé :

— Il y a une chose que tu dois bien comprendre, c’est que je te donnerai ce que je voudrai. Rien d’autre. Si tu veux une relation entre nous, tu dois accepter. Tu t’en sens capable ?

Elle ne m’a pas laissé le temps de répondre, elle a ajouté :

— Autre chose... Aucun garçon ne m’a pénétrée jusqu’à présent – et tu ne seras pas le premier, même si tu l’espères. À mes yeux, en tout cas, tu ne le mérites pas !

A commencé entre nous une relation des plus étranges.

Quelques jours plus tard, elle m’a invité dans son duplex. Ça m’a permis de juger qu’elle appartenait à un milieu aisé. Même dans ce quartier populaire, ça devait coûter le paquet de louer un tel appart.

Elle m’a accueilli dans une tenue troublante, et cependant simple : robe noire chinoise, décorée aux manches de roses rouges brodées, et qui lui arrivait aux genoux, mais haut fendue. Elle m’a souri. J’ai pensé « le sourire de l’araignée ». Mais j’aurais été incapable d’échapper à son étreinte. Elle m’attirait trop. Je ne voulais pas penser à ce qu’elle ne me donnerait pas, mais, au contraire, au peu que je pourrais avoir...

J’ai eu un réflexe stupide, celui de tendre ma bouche vers la sienne. Elle a reculé son visage avec un rien de répulsion.

— Hors de question que je t’embrasse.

Je me suis demandé pourquoi. Je pense que c’était un acte intime – plus que tout ce que nous avons fait par la suite.

J’ai pris ce jour-là la mesure de ce que pourrait être notre relation. Elle m’a entraîné dans sa chambre, m’a installé sur le lit, près d’elle. Et là, elle a sorti mon sexe. Je bandais à moitié. Elle observait mon sexe avec une fascination qui m’a donné envie de rire. Elle a eu cette phrase :

— C’est beau, une queue !

Elle l’a prise dans sa main, l’a contemplée, avant de l’effleurer doucement, comme un animal qui aurait pu la mordre. Enfin, elle a commencé à me masturber doucement.

Masturber... Ça a sans doute été le maître mot de notre relation, puisqu’il n’y en a jamais vraiment eu, de relation, justement. Elle m’a frotté un long moment. Je doutais qu’elle songe à ce que je ressentais, moi. Je commençais à soupçonner qu’elle me considérait comme un jouet géant, avec lequel elle pouvait s’amuser à volonté.

— Maintenant, tu regardes. Tu ne fais rien d’autre !

Le lit est devenu son théâtre d’opérations. Elle a fait remonter centimètre par centimètre sa petite robe. Elle avait un corps parfait, et en même temps, unique.

Avec sa poitrine lourde, orgueilleusement dressée vers le plafond, son ventre soulevé par sa respiration, elle s’est mise à se caresser. Elle faisait

comme si elle était seule, même si je sentais qu'elle percevait ma présence, ce qui donnait une autre dimension à ses actes. Elle a commencé par tourner sur son ventre, autour du nombril. Je suivais la transformation de son corps, la manière dont ses seins se gonflaient, son sexe s'ouvrait, se dilatait, coulait... Elle a mis sa main sur sa poitrine en susurrant :

— Tu sais que je peux jouir rien qu'en me touchant les seins ?

Je n'ai rien répondu. Je n'en doutais pas. Je me suis demandé ce que je fichais là. Si j'avais été avec une autre fille...

Elle continuait à se tripoter ; ses doigts manipulaient ses tétons, les allongeaient, puis descendaient sur ses lèvres, qui ressortaient, se dilataient de manière impressionnante. On avait du mal à imaginer qu'elle puisse avoir tout ça enfermé dans son ventre. D'elle, coulait un liquide sirupeux qui faisait briller ses chairs. Elle a poussé mes sens à incandescence quand elle s'est pénétrée d'un doigt, puis de deux, et d'un troisième, et qu'elle les a agités.

Je pensais qu'elle était au bord de la jouissance... pourtant, elle était étonnamment lucide quand elle m'a soufflé :

— Je veux que tu te branles. Maintenant. Devant moi.

Ce qu'elle me demandait était très personnel. Je me branlais souvent, sous le coup d'une envie, après avoir mémorisé la silhouette d'une fille dans la rue, la manière dont son pantalon pouvait la mouler... Mais le faire devant quelqu'un... C'était vraiment intime. Une manière de s'ouvrir, mais aussi pour moi, si je disais oui, d'accepter sa domination.

Je n'ai pourtant pas hésité. Je la désirais trop pour ne pas me soumettre. J'ai fait aller et venir ma main sur mon sexe, en la regardant faire aller et venir ses doigts dans le sien. Jamais une fille n'avait fait ça devant moi auparavant ; je pouvais bien lui faire le cadeau de me branler devant elle, même si je me sentais exposé.

J'aurais pu jouir sur-le-champ tellement j'étais excité, mais je suis parvenu à me maîtriser, tout en la dévorant du regard, guettant les signes de

sa jouissance. Ça me troublait toujours intensément de sentir une femme lâcher prise, basculer dans la perte de contrôle.

Je ne saurai jamais lequel a fait jouir l'autre. Sans doute que sa jouissance a déclenché la mienne. J'ai arrosé son corps nu de sperme, pendant qu'elle se cambrait, bouche ouverte comme si elle manquait d'air... Et elle a juté : un liquide gras a fusé entre ses doigts plantés en elle, immobiles tout le temps qu'elle a joui.

C'était un beau début, et ce qui a suivi l'a été tout autant. Si j'ai retenu une leçon de cette période, c'est que la frustration peut être une source extraordinaire de jouissance – et en faire partie.

Nous étions comme un couple, sauf qu'il était impossible pour moi de la pénétrer. Mon gland n'est jamais entré – sauf peut-être de quelques millimètres entre les lèvres de son sexe – pas plus que dans son anus, ni même dans sa bouche. C'était une relation étrange, faite uniquement de caresses et de frottements.

La deuxième fois que nous nous sommes vus, elle s'est mise à quatre pattes sur le lit. Ce jour-là, elle était désirable en diable : short en jean galbant ses fesses, s'enfonçant entre ses lèvres, collant noir, cuissardes, débardeur rouge dont ses seins semblaient jaillir. Je suis venu sur elle. Elle m'a laissé faire pour tout ce qui rentrait dans son schéma : sortir ses seins, les caresser, coller ma bouche dessus, relever sa minijupe, contempler son cul qui, dans cette position, m'était donné ouvert, anus visible, sexe nu sous le collant. J'ai baissé le collant ; j'y suis allé du bout des doigts, de la langue ; je me suis rempli de ses saveurs, avant qu'elle tende la main en arrière, me dégrafe...

— Frotte-moi avec ta queue.

L'espace d'un instant, j'ai pensé que peut-être nos relations allaient être normales, que j'allais pouvoir me glisser en elle comme j'en avais envie, mais j'ai déchanté.

— Tu peux venir sur mes muqueuses, les frotter tant que tu veux, j'adore ça... par contre, il est hors de question que tu rentres.

Il y a eu un point de rupture. J'avais envie de partir. Mais elle me tenait, et j'ai fait comme elle voulait. J'avais beau me dire que c'était une expérience excitante, et ça l'était, je ressentais de la frustration.

Pour elle, c'était parfait. Le contact de mon gland sur sa chair la mettait en transes. Elle se caressait sur les seins, le ventre, le sexe. Elle a eu plusieurs orgasmes, avant que je finisse par jouir, moi aussi, crachant de multiples traits blanchâtres sur ses fesses.

Il y a eu tant de fois... identiques et toujours différentes. On n'a jamais vraiment fait l'amour ; je me soumettais toujours à ses lois.

Je sentais bien qu'elle avait une emprise sur moi, que je n'étais pas satisfait, mais je me contentais de ce que j'avais.

Enfin, comme je le prévoyais, est arrivée notre dernière fois. Je sentais bien qu'elle était capricieuse, qu'elle se lasserait vite de moi.

Ce jour-là, elle était plus belle que jamais – et j'ai compris ! Elle était moulée dans un pantalon de vinyle collant, qui la redessinait, et avec des cuissardes, un corsage en dentelle, des cheveux en bataille. Maquillée, parfumée, elle était au summum de sa beauté. Ce jour-là, notre relation a atteint son extrême... et la caricature de ce qu'elle avait toujours été : Alice n'a pas mis à nu un seul bout de chair ; je l'ai caressée de ma bouche, de mes doigts, de ma queue à travers la dentelle et le vinyle, la faisant jouir, et finissant par souiller les deux matières.

Un simple regard – pas de paroles – a suffi pour me faire comprendre que tout était fini. Elle est partie. Au moment où elle franchissait la porte, j'ai été frappé par ce paradoxe que, finalement, dans sa particularité, en l'absence de pénétration, notre relation avait été plus intense qu'aucune autre.

Quand je suis revenu par la suite à des relations normales, je n'ai plus jamais retrouvé la force de celle-là. Ce qui, sur le moment, avait été si

frustrant a fini par devenir au fil du temps un temps de perfection que je ne peux que pleurer.

# « LE REMÈDE »

## Anne de Bonbecque

Il ne jouissait pas.

Il ne pouvait pas jouir parce qu'il ne le voulait pas. L'éjaculation était impossible : en se contrôlant, il me maîtrisait aussi. C'était pour moi tout à fait inadmissible. Je suis la grande prêtresse du plaisir. Il s'agissait des termes de notre contrat érotique. J'ordonne, il jouit. Premier commandement simple et efficace.

Mais il réussit à renverser les rôles. Un jour, j'avais décidé de le chevaucher en amazone, pour mon bon plaisir : alors qu'il me laissait le gifler et l'humilier en enfonçant mes doigts dans sa bouche, la lui ouvrir bien grande, soudain, il refusa de se soumettre. Il attrapa mes poignets, me retourna sans y être autorisé. Il me fessa violemment et amoureusement, en me traitant de « *petite chienne déchaînée* ».

Déchaîné, il l'était : et ce n'était pas très dur pour lui de prendre possession de moi, petite, légère, la taille gainée dans un corset noir. En levrette, j'eus un orgasme tout de suite. Mais il refusa de jouir, me laissant sur ma faim, et brisant notre contrat. Autant dire que j'avais du souci à me faire pour assurer ma position de dominatrice. Quel affront !

— Oui, je ne peux pas jouir ! me lança-t-il.

J’étais liquide, mon autorité mise en péril. Notre relation peut-être aussi. Le contrat fait loi, même en amour. Je me sentais... baisée.

Pour reprendre le pouvoir, je stipulai officiellement et contractuellement qu’*« il ne devait pas ne pas jouir »*. Deuxième commandement, conséquence du tout premier.

— Il t’est désormais interdit de ne pas jouir. Pour obtenir mon pardon, tu dois jouir devant moi maintenant.

Nous étions sur internet. Il s’est exécuté en branchant sa web caméra, et en sortant son sexe en érection de son pantalon. J’avais envie qu’il soit en position humiliante : debout, cul nu, bite en main, à ma gloire. Mais je ne le sentais pas prêt. Il me faisait l’effet d’un patient réfractaire. Je le laissai se branler et éjaculer devant son ordinateur. Je me satisfis de cette petite victoire.

Au rendez-vous suivant, j’étais plus confiante. J’avais les yeux très maquillés, un body en cuir noir, des cuissardes à talons aiguilles, mes cheveux platine crêpés pour l’occasion. J’avais prévu de m’asseoir sur son visage, l’étouffer, pour tester ce qu’il pouvait endurer. Son visage était plein de cyprine. J’avais très envie de l’embrasser, mais non. Il ne le méritait pas.

Les gifles l’émoustillant énormément, je décidai de le faire attendre, attaché à une chaise. J’avais pris tout mon temps pour le ligoter serré. Je lui assénais des petits soufflets infantilisants. Il était excité et énervé, bandant très fort. Je détachai ses mains pour qu’il se branle devant moi et jouisse. Impossible.

— Je ne veux pas jouir.

Il transgressait ouvertement toutes les règles et tous les commandements. Il méritait donc de subir tous les outrages.

Désemparée, j’exposai la situation à un ami dominateur, qui, quelques années auparavant, avait fait de moi la soumise la plus docile et la plus volontaire qu’un sadique puisse rêver.

— Tu devrais le traiter comme un impuissant. Comme s'il ne bandait pas. Ce sera la plus terrible humiliation, et ainsi, il t'aimera et te respectera. Inspire-toi des rituels antiques, comme ceux du *Satyricon*. Inflige-lui le traitement contre l'impuissance. Et il sera à toi.

Pour remercier mon cher ami, je lui offris de m'enculer, pour le plaisir.

Le traitement antique contre l'impuissance est en effet des plus parlants. Je regardai à nouveau *Satyricon*, film culte du panthéon d'une apprentie domina. Je tenais le remède. Il serait humilié, souillé, et transcendé. Ne pas jouir étant une forme d'impuissance, il guérirait.

J'établis le programme, par le menu :

Étape 1 : Flagellation. Allongé cul nu sur le ventre, je le fouette avec une badine. Cent coups.

Étape 2 : Fessée classique, à la main.

Pour ces deux étapes, il aurait les yeux bandés et une amie se joindrait à moi pour activer sa circulation sanguine.

Étape 3 : Se faisant une haute idée de sa virilité, il tente d'ignorer qu'il est une femme comme les autres. Il ne veut pas jouir en homme, il jouira donc comme une femme. Je me réserve la découverte de son anus avec mon petit doigt. Éventuellement un orteil, s'il bronche.

Étape 4 : Le rituel indique que pour soigner l'impuissance, il faut enfoncer un piment dans l'anus. Idée amusante. Ma complice lui enlèvera son bandeau et lui présentera une assiette de gros piments verts et rouges. Il choisira celui qu'il préfère.

Étape 5 : L'essentiel, c'est qu'il redoute que je le fasse vraiment. Il le mérite, après tout. Le moment venu, j'aurai le choix entre le piment à l'ancienne et un petit godemichet enduit de gel lubrifiant pimenté, chauffant.

Étape 6 : Les orties sur les couilles et la verge. Le piment appliqué de l'autre côté. Cruel peut-être, mais c'est le prix de la guérison.

Étape 7 : Il sera fisté de ma main blanche.

Étape 9 : Il pourra se lever. Ma camarade le sucera et je lui ferai une feuille de rose. Comme le héros du *Satyricon* de Fellini, il devra crier : *« Je veux jouir ! »* Et là, on verra ce qui arrive.

Je doutais, malgré mon élan de génie, de la réception de ce programme. La clinique du piment m’excitait. Je devais reprendre le pouvoir et le tester. Il peinait à jouir et voulait guérir. Je m’en remettais aux anciens.

En découvrant son traitement, il fut fâché et excité. Je lui accordai une semaine de réflexion.

Il accepta, en essayant de discuter l’étape 7, argumentant que je prenais trop de liberté par rapport aux sages antiques. Je rétorquai que j’étais libre d’interpréter les rites comme bon me semblait, et étais la seule à pouvoir décider ce qui était propice à la guérison. Il signa. J’avais donc vu juste.

Je décidai d’une mise en scène d’inspiration orientale. L’occasion d’improviser une danse du ventre qu’il regarderait passivement, sans pouvoir me toucher. Il fallait bien qu’il se détende. Je voulais que ce soit joyeux. Il semblait anxieux, mais bandait fort en me regardant. Après ma petite danse, mon amie passa un foulard autour de ses yeux, avant qu’il ait pu la voir. La présence d’une autre femme l’excitait. J’étais agacée qu’il partage ce fantasme si commun qu’est le triolisme.

La première étape se déroula comme prévu. Il était déjà habitué et amateur de cette pratique. Elle et moi riions et parlions en le flagellant. L’ambiance était des plus conviviales. Il gémissait voluptueusement. On le fouettait en rythme. On le laissa se remettre avant l’étape suivante – la fessée –, en faisant l’amour, elle et moi. J’avais envie d’elle. Il nous entendait sans pouvoir nous regarder. La deuxième étape nous excita énormément, tous les trois. On faisait beaucoup de bruit. La fessée est musicale.

La troisième étape était plus délicate. Il était partagé entre abandon et crispation. J’humectai mon petit doigt gauche de sa propre salive et l’introduis lentement dans son cul. C’était nouveau pour lui : il se rendait

compte que ça ne faisait pas mal, et finalement, se retrouver dans cette situation l’excitait. La douleur était morale, bien plus que physique. Mon remède était donc efficace.

— Dis-moi que ça t’excite de sentir mon doigt élargir ton cul.

— Je suis excité.

— Combien de femmes as-tu enculé dans ta vie ?

— Une dizaine.

— Eh bien, maintenant, tu te retrouves dans la même situation.

Je prenais du plaisir à le sentir s’ouvrir progressivement, mon doigt entre ses fesses rougies.

— Es-tu différent d’une femme soumise ?

— Non.

— Alors, tu jouiras comme une femme.

Je remuais en lui un tabou, un vieux questionnement sur son hétérosexualité. Au fond, cette séance SM allait peut-être le libérer.

La quatrième étape devait être parfaitement ritualisée et solennelle. On lui enlevait le bandeau. Il découvrit mon assistante. Ils ne se connaissaient pas. Elle lui présenta l’assiette de piments. À dire vrai, j’avais omis de lui parler de cette étape clef de la guérison. Il frémit. Je mouillais de le voir aussi apeuré.

— Choisis celui que tu souhaites qu’on t’introduise.

— Mais tu...

— Tu n’es pas autorisé à me tutoyer. Choisis. Ou alors, je choisis.

Allait-il me faire confiance ?

Il désigna le plus gros, le plus long piment rouge, pour montrer qu’il n’avait pas peur.

— Maintenant, tu vas pouvoir regretter ce petit doigt qui pourtant t’effrayait tant, dis-je en le retirant.

Je glissais le piment sur la peau de ses fesses. Il avait la chair de poule. Je jubilais. Il était à moi, je le tenais. Il pouvait interrompre le rituel à tout

moment, mais n’y songeait même plus, comme si cette possibilité n’existait pas. J’effleurai son anus avec le piment, le picotai avec l’extrémité pointue : il se dilatait à vue d’œil. Je le titillai. Il cria de plaisir. J’avais très envie qu’il me fasse la même chose. Je m’emparai du gode que mon assistante avait enduit de gel lubrifiant. Je le pénétrai. Il était en transe. Je sentais mon amant soumis palpiter, lui qui affirmait quelques mois auparavant que jamais, personne ne toucherait à ses fesses, que c’était tabou. Je rêvais qu’un pénis me pousse entre les jambes pour pouvoir le sodomiser.

— Tu aimes que je t’encule ?

— Oui...

— Tu as envie de jouir ?

— Oui...

— Pas maintenant. Demande à mon assistante de t’appliquer les orties.

Je connaissais cette douleur. Mon propre maître m’y avait initiée. Mon patient se laissa faire avec plus de délice encore. J’approchai de nouveau le piment de son cul, l’infirmière le chatouillait avec les orties.

Je profitai de sa surprise et de son extase pour entamer la septième étape, qui glissa bien plus facilement qu’il n’aurait pu l’imaginer. On y passa un peu de temps.

— Lève-toi. On va s’occuper de toi.

Mon acolyte commença à le sucer. Je le léchai. Ma langue me brûlait un peu.

— Je veux jouir !

— Non, je t’interdis de jouir. Tu ne jouiras pas.

La séance s’acheva sur cette déclaration étonnante : *« Oh non, non, non... je jouis ! »*

# « AUX ENCHÈRES »

## Dolorès Gerko

— Juste à l'heure, vite, déshabille-toi ! Veux-tu un café ? me lança-t-elle.

J'étais cueilli... L'accueil de ma Maîtresse était plutôt inhabituel ! En général, le protocole est strict lors de nos rencontres, et j'exécute les consignes d'usage sans moufter. Ce jour-là, la complicité régnait. Pourtant, j'eus à peine le temps d'admirer le magnifique ensemble en latex de Mademoiselle, qui soulignait sa gracieuse silhouette élancée.

— Tu le prends sans sucre, je crois ? Dépêche-toi s'il te plaît, pose tes affaires et suis-moi ! Il ne va plus tarder à arriver !

Elle me tendit un expresso ultraserré, que je bus d'un trait en me pressant vers le salon. Comme prévu, la croix Saint-André m'attendait au fond de la pièce : je pris position sans un mot, bras tendus, jambes écartées. Comme chaque fois, je sentis mon sexe pendre, étrange sensation de vertige. Exposé ainsi, je m'offrais totalement.

J'aime le moment où Mademoiselle fixe mes poignets et mes chevilles aux lourdes poutres croisées. Elle se colle à moi, se dresse sur la pointe des pieds, allonge ses bras le long des miens pour atteindre les lanières de cuir à hauteur de mes mains. Je plonge mon visage dans son cou, m'enivre de son

parfum, tandis que sa folle crinière rousse me caresse la joue. Je ferme les yeux, immobile. Je rêve, je m'envole.

Ce jour-là, Mademoiselle s'exécuta vite fait, jouant peu avec moi, serrant fort les liens. Elle était pressée, peut-être inquiète. D'un geste brusque, elle plaqua mes épaules contre la croix, puis prit du recul afin de constater le résultat. Son sourire confiant me rassura. Nous étions prêts à accueillir le journaliste.

— Vous êtes beaux tous les trois. C'est bien, vous me faites honneur ! s'écria-t-elle en battant des mains.

De fait, je n'étais pas le seul homme dans la pièce à jouer les ornements décoratifs. Mademoiselle souhaitait recevoir dignement son invité et, aux pieds de la croix, deux autres soumis s'inclinaient face au mur. Disposées sur leurs reins, de larges bougies laissaient couler leur cire brûlante, qui embaumait l'air en rougissant leur dos. Je ne voyais pas leurs visages collés au sol. Presque nus, ils tendaient leur cul de façon obscène. L'un d'eux – ça m'étonna – portait un chapeau de feutre noir. Le second, désolant de vulgarité, exhibait des bas résille craqués par endroits. Petite fantaisie, pensais-je, pour ces esclaves sexuels offerts à la vue des visiteurs. Quant à moi, j'étais le plus chanceux, n'ayant à subir ni les pinces ni les cordes habituelles. De plus, je ne manquerais rien de l'interview qui suivrait.

— Nous y sommes ! Vous deux, à terre, cambrez-vous mieux et balancez au rythme de la musique ! Toi, me dit-elle en me fixant de ses yeux noirs, pense à te tenir droit, et pointe bien tes seins ! Attends, je vais t'aider...

Tout en parlant, elle m'agrippa les tétons puis, du tranchant effilé de ses longs ongles rouges, les cisailla avec lenteur et insistance. Résultat : je bandais comme un fou quand on sonna à la porte...

Le journaliste était arrivé ; Mademoiselle alla l'accueillir en sautillant.

*

*   *

Tout avait commencé deux semaines plus tôt : un magazine avait sollicité de ma Maîtresse qu'elle participe à un dossier sur les nouvelles mœurs et activités libertines en France. Sa réputation de dominatrice sulfureuse avait piqué la curiosité d'un journaliste. Mademoiselle n'était guère enthousiaste. Pourquoi s'étendre sur son activité, qu'elle considérait comme privée ? Devant l'insistance du journaliste, elle avait accepté, non sans défiance, de le recevoir pour répondre à ses questions.

Je l'avoue, ma Maîtresse m'a toujours ébloui. Par sa beauté naturelle, évidemment, mais aussi par sa qualité d'âme, qui gagne le respect et force l'admiration. Une façon de se placer au-dessus de la mêlée, d'en survoler l'écume... Fière, libre, elle entraîne son petit monde dans son sillage.

En témoigne cette incroyable histoire, en tout point véridique, qui allait révéler les facettes de la personnalité de Mademoiselle, et me faire vivre une aventure inoubliable.

*

*    *

L'interview se terminait ; elle avait duré deux heures, le double de ce qui était prévu. Les questions n'avaient pas été trop inquisitrices, et ma Maîtresse avait su, je crois, distiller le message qui lui tenait à cœur. Le journaliste, impressionné par l'atmosphère gothique du donjon, était tombé sous le charme de Mademoiselle. J'étais convaincu qu'elle avait réussi l'épreuve haut la main.

Quand le magazine parut – quelques mois plus tard –, nous ne l'attendions plus. Personne n'avait prévenu Mademoiselle. Surprise, elle le découvrit en ma compagnie. J'étais avide d'en savoir plus.

Le résultat défiait toute réalité : l'interview avait été détournée, transformée, caricaturée. Des ajouts racoleurs, des mensonges, des erreurs

s'étalaient à chaque page ! Méthode écœurante, pensais-je, pour vendre du papier... mais il y avait pire : sans scrupule, l'article révélait des informations privées sur ma Maîtresse : son vrai nom figurait en toutes lettres ! C'en était trop, nous étions atterrés.

Affichant un sourire las qui semblait dire *« Qu'avais-je donc à espérer de tout cela ? »*, Mademoiselle me fit sortir. Elle était blessée, mais restait stoïque. Dans ces cas-là, je la connais, elle se mure dans un silence glacé puis, une fois seule, explose d'une rage sans pitié...

Trois jours passèrent sans que j'obtienne de réponse à mes sollicitations. J'étais inquiet, quand, enfin, je reçus le courrier suivant, sur beau papier vélin rose à en-tête :

*« Avis à ma population de soumis !*

*Suite au malheureux coup du sort et à l'injustice criante dont j'ai été victime récemment, j'ai décidé, en réponse à vos nombreuses demandes, d'engager tous mes sujets dans un combat pour mes droits ! Vous serez donc ravis de l'apprendre : vous pouvez m'être utiles !*

*Comment ?*

*J'ai l'intention de lancer dès aujourd'hui une compétition sous la forme d'une impitoyable chasse aux magazines. Vous n'ignorez pas que circulent dans la nature des centaines d'exemplaires de cette revue portant mon nom patronymique.*

*Votre mission : les faire disparaître !*

*En les achetant quand vous mettrez la main dessus, en arrachant et détruisant les pages incriminées, puis en jetant les exemplaires.*

*J'ai décidé, pour motiver mes troupes, d'organiser un concours : celui qui rapportera un maximum d'exemplaires sera déclaré Meilleur soumis de l'année.*

*Pour le gagnant, au choix :*

*— Autant de coups de fouet qu'il aura obtenu de points. Le châtiment, public, sera administré dans le contexte d'une vente aux esclaves. L'esclave*

*sera donc fouetté et maltraité par de multiples personnes.*

*— Une soirée en ma compagnie assortie d'une nuit complète dans mon lit, ligoté à mes pieds de façon à me servir de bouillotte, masseur ou lécheur de pieds... Service petit déjeuner au réveil.*

*— Une enculade publique en club (bourrage par mes soins au gode-ceinture) assortie d'une exhibition en salope dans un lieu public.*

*Et pour les perdants, quelques lots de consolation...*

*Surtout, n'oubliez pas : plus encore que pour une récompense, c'est pour ma tranquillité d'esprit que vous vous battez ! Et cela doit valoir de l'or à vos yeux !*

*La compétition commence aujourd'hui, journée d'ouverture officielle des ventes !*

*Que le meilleur gagne ! »*

J'étais fier de Mademoiselle. Cette façon de détourner le pénible événement, de l'utiliser pour qu'il devienne un jeu pervers, était tout à son image. Devant l'adversité, elle avait réagi de cette manière ironique dont elle avait le secret.

Comme tous ses soumis sans doute, j'étais galvanisé : j'allais pouvoir me rendre utile. Oui, ce concours me permettrait de me conduire en serviteur zélé. Sur-le-champ, je me ruai dans Paris !

J'y dénichai un précieux exemplaire du magazine. Il s'agissait d'un trimestriel de qualité, coûteux et chic, finalement assez rare, quoique très recherché des amateurs.

Sachez que je mis tout mon cœur, utilisant internet, sillonnant Paris et sa banlieue, profitant du moindre déplacement pour visiter des librairies en Régions. La chasse au trésor fut exaltante, elle occupa mon esprit pendant plus de deux mois.

Enfin, le moment des résultats arriva. J'avais récupéré environ 300 numéros, loin des 5 200 exemplaires disponibles sur le marché. Je ne

connaissais pas le score de mes concurrents, et n’avais reçu aucune nouvelle de Mademoiselle.

J’appris par la suite, cela ne m’étonna guère, qu’elle s’était pleinement consacrée à sa vengeance. Éperdu semblait-il depuis qu’il l’avait rencontrée, le journaliste s’était porté candidat pour une séance. Elle avait accepté de bon cœur et l’avait amené dans un club de Soho, à Londres. Elle l’avait fait ligoter à un cheval d’arçons, puis avait lâché sur lui un troupeau d’étalons, c’est-à-dire de farouches enculeurs, une dizaine au total, triés sur le volet, hypermembrés et ultramotivés, qui s’étaient relayés pour lui déchirer le cul jusqu’à l’aube... Le lendemain, elle avait envoyé la photo en gros plan du journaliste, exposé/explosé, à tous les salariés du magazine. On n’entendit plus parler de lui.

Mademoiselle, quant à elle, ne revint jamais sur cette aventure. Quand je lui en parlais, un éclair traversait son regard, et le coin de ses lèvres se fendait d’une petite moue amusée...

Mais revenons au concours : à ma grande surprise, j’arrivai premier ! Ce n’est pas sans fierté que je l’écris d’ailleurs ici... Je choisis mon prix, non sans difficulté : la vente aux esclaves. Le maso en moi avait finalement pris le dessus et j’étais impatient de vivre cette nouvelle expérience.

Je ne savais pas alors que j’allais traverser l’une des épreuves les plus rudes de ma carrière de soumis. Toute honte bue, j’y pense encore, la larme à l’œil et la bite à la main.

*

*   *

Le célèbre club parisien, ce soir-là, était bondé. Mademoiselle y avait ses entrées, elle fut accueillie avec chaleur. Je la suivis, intimidé, parmi la foule bruyante des habitués.

Une table nous attendait, dressée avec deux coupes de champagne. Je tirai la chaise afin que ma Maîtresse s'installe à son aise, et j'allais prendre place, quand elle me tança d'une voix irritée :

*« Tu n'y penses pas, j'espère ? À mes pieds, le chien, dépêche ! Et à poil, s'il te plaît ! Tu me tendras aussi ton cou que je te passe ta laisse... Exécution ! »*

Tandis que, confus, je me mettais à genoux, Mademoiselle, guillerette, saluait quelques connaissances. Quand je me fus déshabillé (une soumise du club vint silencieusement prendre mes affaires), elle me passa ma laisse, puis m'oublia bien vite sous la table.

J'en profitai pour reprendre mon souffle, me pénétrer de l'atmosphère du lieu. Beaucoup de couples, de groupes d'amis, s'amusaient follement au son d'un flamenco. Parfois, l'un d'eux se levait, prenait le micro et, un livre à la main, déclamait quelques vers. Le Maître de cérémonie, enflammé, passait de table en table, saluant les uns, encourageant les autres à de nouvelles lectures érotiques. Lui-même s'élança, obtenant un tonnerre d'applaudissements pour l'un de ses poèmes sadiens...

La soirée s'intensifiait, les verres tintaient, l'alcool montait à la tête dans une ambiance effrénée. Quant à moi, je me sentais enthousiaste dans le brouhaha. J'étais fasciné. Je voulus témoigner ma gratitude à Mademoiselle. Elle était alors en train d'envoyer un baiser à l'un de ses admirateurs, au loin. Je la dérangeai sans doute, car elle me renversa aussitôt ma coupe de champagne sur la tête ! Je retournai à ma place, trempé et dépité...

Et puis on annonça le début de la vente aux esclaves. Un large hourra retentit dans la salle, les lumières s'éteignirent, le silence se fit. Un spot, braqué vers notre table, illumina le visage rayonnant de ma Maîtresse. Le Maître de cérémonie lui tendit un micro, puis s'assit à ses côtés.

Je n'essayerai pas de transcrire ici ce que Mademoiselle déclara ce soir-là. Elle conquit l'assistance, tandis que moi, le cœur battant, j'étais aux anges,

fier comme un paon de lui appartenir.

Quand elle eut fini, elle tira sur la laisse, je me levai. On m’entraîna vers une estrade ; ma propre vente commençait ! J’étais nu sous les projecteurs qui m’éblouissaient, entendant tout, mais ne distinguant rien ni personne dans le club...

La fête battait son plein, des enchères jaillissaient de partout ! Je compris pourtant que Mademoiselle n’y participerait pas : elle me cédait, bien sûr, je le savais, mais en secret, j’avais espéré qu’elle tenterait de surenchérir pour me récupérer. Je fus pris d’un léger serrement au cœur.

Les prix s’élevaient dans une valse folle. Le Maître de cérémonie encourageait les dominatrices présentes. Il me flattait comme un bonimenteur de métier, sa main parcourant mon corps sans retenue. Il en vint même à soupeser mon sexe et à le branler en direction de la salle...

Alors, une voix dans le fond hurla un nouveau montant record ! Il y eut un silence. *« Une fois ! Deux fois... »* annonça le Maître, puis il s’interrompit... et reprit la parole :

*« Je sais que ça ne se fait pas, mais je ne peux pas hésiter plus longtemps : moi aussi, je participe ! »* s’exclama-t-il, dans un formidable délire de cris et de rires.

Je remarquai qu’il lança alors un coup d’œil à Mademoiselle, cherchant sans doute son accord. Je ne la vis pas répondre, mais je l’entendis applaudir. Elle approuvait ! J’imagine aisément le sourire cruel qui éclaira son visage à cet instant...

Alors, le Maître poursuivit de plus belle :

*« Oui, j’augmente l’enchère ! Elle est à mon goût, cette chienne ! Je veux me la payer ! Tu entends, petite pute, je bande pour toi ! Dis-moi, tu as déjà sucé un vrai mec ? Tu aimes te faire fourrer par une trique bien vivante, pas par un os en plastique ? Je suis bien monté, tu verras, je saurais m’occuper de toi ! Je vais te l’exploser, ton cul de lopette, une cigogne pourra y faire son nid, et tu me remercieras !*

Et se retournant vers la salle, hilare :

*« Laissez-le-moi ! Il est à moi ! »*

Après cette déclaration, personne n’osa renchérir. Il m’entraîna dans une cave voûtée, où il me suspendit au plafond, attaché à une chaîne. Mes pieds touchaient à peine le sol ; j’étais écartelé. Autour de nous, des fouets, des cannes, des menottes, des godes, d’autres instruments hétéroclites s’étalaient dans la pièce, lui donnant des allures de salle des tortures médiévale.

Je ne vis pas le Maître empoigner la fine baguette de bambou, mais j’entendis son sifflement aigu dans mon dos, tandis qu’elle fendait l’air, s’abattait d’un coup sec sur mes reins. La strie brûlante qu’elle y imprima m’arracha un cri de surprise, hurlement de douleur et de plaisir mêlés, pure énergie libérée de mon corps en extase.

J’entrais en transe, j’étais prêt pour le supplice. Je priais silencieusement, mais avec quelle intensité, pour que ça recommence vite. Il faut croire qu’il entendit mes sourdes supplications : longtemps, il me fouetta.

Plus tard, alors qu’il entreprenait de m’enculer, j’observai, tout à côté de nous, Mademoiselle qui s’occupait d’un noble pur-sang au corps svelte et musclé. Italien, peut-être. Séduisant... Elle avait oublié son Soumis de l’année et n’avait d’yeux que pour l’apollon d’un soir...

*

*   *

Le Maître m’ayant cédé à ses nombreux amis, je terminai la soirée brisé et en sang, les cheveux englués de crachats, d’urine et de foutre. Je ne sais combien de bites j’ai englouti cette nuit-là, quelques dizaines sans doute. C’était une première ; je connus un franc succès, et ma réputation de suceuse n’est plus à faire dans le milieu.

Pourtant, je ne revis plus le Maître. On dit qu’il parle parfois de moi les soirs de fête, qu’il rigole grassement en se remémorant ma mine de puceau effarouché.

C’est Mademoiselle qui me le raconte, et un fou rire nous emporte tous deux...

# «INITIÉ PAR MA COUSINE»

## Patrick Ducasse

Je venais d'avoir seize ans quand je suis allé, en juillet, chez un oncle sur la Côte d'Azur.

En fait, il n'était pas là, parti plusieurs semaines à l'étranger pour son travail. C'est ma cousine Charlotte qui est venue me chercher à la gare de Toulon, avec une amie, Julie. Je n'avais pas vu Charlotte depuis plusieurs années. À dix-huit ans maintenant, c'était une jeune femme splendide. Tout comme son amie, aussi blonde et fine que Charlotte, était brune et bien « en formes ».

Arrivés à la villa, nous avons déjeuné en parlant de choses et d'autres. J'étais déjà troublé par la sensualité des deux filles. Puis Charlotte m'a montré ma chambre.

— Je te laisse ranger tes affaires... rejoins-nous à la piscine.

Quand j'ai retrouvé les filles, quelle a été ma surprise de les voir nues, allongées sur des matelas de bain !

— Je vais me baigner, ai-je annoncé afin de prendre mes distances.

— Retire ton short... ici, c'est inutile ! m'a lancé Charlotte.

J’ai obéi, très gêné. Et je le fus plus encore en sortant de l’eau avec mon sexe à demi tendu.

— Installe-toi entre nous, m’a dit Julie.

J’ai frissonné quand elle a posé ses doigts fins sur mon sexe qui a aussitôt grossi. Elle n’y allait pas par quatre chemins ! Et Charlotte non plus, qui a commencé à me caresser les cuisses, en faisant glisser ses doigts vers le haut.

— Tu as déjà fait l’amour ? m’a-t-elle demandé sans détour.

— Euh... non.

— Au moins, tu as peut-être été branlé ou sucé par une fille ?

— Non.

— Avec nous, tu vas rattraper le temps perdu ! Mais à une condition : nous laisser faire et nous obéir, pour satisfaire tous nos désirs. Ça te va ?

— Oui.

J’étais aux anges ; mon séjour s’annonçait des plus délicieux. Julie me masturbait avec des gestes lents, tandis que Charlotte me massait les couilles. Puis ma cousine a épilé mes bourses et le bas de mon pubis, autour de ma verge tendue à son maximum.

— Elles sont plus belles comme ça ! a affirmé Julie en faisant rouler mes testicules entre ses doigts. Mets-toi à quatre pattes !

J’ai vite compris combien, dans cette posture, on était offert sans défense... Julie m’a montré un godemiché d’une dizaine de centimètres.

— Pour cette première fois, je vais t’en mettre un petit.

Je tremblais, incrédule face à ce qui allait m’arriver. L’amie de Charlotte a enfoncé un doigt enduit de crème, puis deux, dans mon anus palpitant.

— Détends-toi... tu vas aimer !

J’ai dû, en effet, me rendre à l’évidence : mon étroit orifice s’ouvrait sous la pression des doigts. Je me suis cambré quand elle a remplacé ses doigts par le gode. J’avais un peu mal, mais, en même temps, c’était agréable.

Quand le pénis postiche a été entièrement enfoncé en moi, Julie a noué sur mes couilles un long cordon. Elle s'en est servie comme d'une laisse pour m'emmener vers un arbre au tronc épais.

— Adosse-toi à l'arbre, et passe tes bras derrière.

Malgré ses airs ingénus, Julie se montrait peut-être plus perverse encore que Charlotte. Pendant que Julie refermait des menottes sur mes poignets, Charlotte ligotait mes chevilles au bas du tronc. Julie a attaché le cordon autour de l'arbre.

Puis ma cousine Charlotte s'est accroupie pour me sucer, pendant que Julie me caressait les seins. Soufflant le froid après le chaud, elle les a ensuite pincés, provoquant aussitôt en moi des douleurs lancinantes. Jusqu'à oublier le plaisir que me donnait ma cousine, mon sexe presque entièrement fiché dans sa bouche.

Dans mes fantasmes les plus forts, je n'aurais jamais imaginé connaître un tel plaisir. J'étais sidéré d'avoir déjà vécu tout ça, alors que je n'étais arrivé que depuis quelques heures.

Devinant que j'allais bientôt jouir, Charlotte a interrompu sa fellation, alors que Julie malmenait durement mes seins. Je soupirais et gémissais chaque fois qu'elle étirait mes tétons enflés.

— Tu as envie de jouir dans ma bouche ? a demandé Charlotte.

— Oh oui !

— Alors, tu suceras d'abord un de mes copains. D'accord ?

— Oui.

J'avais bien sûr fait cette réponse sans réfléchir.

Puis, chacune armée d'un fouet à fines lanières, elles m'ont fustigé des jambes à la poitrine, sans s'occuper de mes gémissements.

— Tu vas rester comme ça un moment, m'a ordonné Julie. Tout à l'heure, on te fera jouir.

Seul, j'ai oublié la douleur qui brûlait mes seins, pour ne plus penser qu'à mon sexe.

Les deux filles étaient retournées à la piscine. Je ne pouvais les voir, mais j’entendais leurs cris de plaisir – et des voix d’hommes. Ce qui m’a surexcité.

Un peu plus tard, Charlotte m’a rejoint en compagnie d’un garçon nu comme elle. Je me sentais terriblement honteux de m’exhiber devant l’inconnu. Ma cousine m’a dit de m’agenouiller. Son complice a aussitôt avancé sa queue vers ma bouche. Sachant ce que j’avais à faire, j’ai ouvert les lèvres pour accueillir le gland, qui était épais. Je l’ai sucé maladroitement. Mais l’ami de Charlotte semblait ne pas y prêter attention : il se masturbait avec des gestes vifs. J’ai dû m’avouer que j’éprouvais un réel plaisir à sentir sa queue battre sur ma langue.

Agitant vivement les hanches, le garçon a éjaculé dans ma bouche. J’ai bu son sperme sans dégoût.

Charlotte m’a enjoint de me relever. À genoux devant moi, elle a commencé à me sucer en me caressant les couilles. Mon sexe frémissait de picotements délicieux. J’avais la sensation qu’elle allait aspirer ma verge au plus profond de sa gorge.

Mon excitation était telle que j’ai très très vite éjaculé.

Je suis à nouveau resté seul un long moment. Puis Charlotte et Julie sont revenues – sans leurs amis.

— Tu as aimé ? m’a demandé Charlotte en me détachant.

— Oui, c’était très fort.

— Alors, on va continuer ! a renchéri Julie.

Ayant saisi la cordelette serrée sur mes couilles, elle m’a fait avancer à quatre pattes dans l’herbe jusqu’à la piscine. C’était d’autant plus difficile pour moi que j’avais toujours le gode entre les fesses.

Là, Charlotte m’a ordonné de me placer – à quatre pattes toujours – sur un matelas de bain. Julie m’a retiré le gode, puis elle m’en a montré un autre, nettement plus long. L’engin en question devait mesurer une vingtaine de centimètres.

— Tu vas le sentir passer !

— Non... je ne pourrai pas.

— Tu n’as pas le choix !

J’ai émis un râle quand elle a enfoncé le postiche dans mon étroit orifice, heureusement dilaté par le précédent sexe factice.

Une fois encore, j’avais mal, et pourtant, j’éprouvais du plaisir à être ainsi pénétré. Charlotte s’est allongée sur le tapis de bain, jambes repliées.

— Baise-moi ! Ne te retiens pas !

Appuyé sur mes avant-bras, j’ai approché mon sexe du sien. D’instinct, j’ai trouvé l’ouverture chaude, moelleuse, de son vagin. Exactement comme quand elle m’avait sucé, je me suis très vite répandu en elle, après quelques va-et-vient.

Je suis resté un bon moment allongé sur elle, savourant la chaleur, le parfum de son corps. Puis elle m’a dit de replier mes jambes, de passer mes bras dans le dos. J’ai connu un plaisir incroyable quand elle a ligoté mes chevilles et mes poignets avec la cordelette nouée sur mes testicules. D’autant plus que Julie les caressait délicatement, ainsi que ma verge.

Alors que je léchais la vulve de Charlotte, Julie m’a branlé, mais elle s’est arrêtée avant que j’éjacule. Charlotte a plaqué un bandeau sur mes yeux en m’annonçant :

— Nous attendons des amis. Je te promets encore du plaisir !

Bientôt, j’ai entendu des voix masculines. Tout de suite, les trois nouveaux venus se sont moqués de moi ; je me suis senti humilié. J’évitais de les regarder, je tâchais de me faire oublier. Ensuite, les intrus ont bu un verre, puis ils ont fait l’amour avec mes deux amies. Je n’ai rien vu : je détournais la tête.

Mais j’ai frémi quand Julie a lancé :

— Régis, que dirais-tu de son cul ?

— Volontiers !

Julie a défait la cordelette nouée sur mes chevilles et mes poignets, puis elle a retiré le gode enfoncé dans mon anus, qu’elle a lubrifié avec de la crème grasse.

Je me suis placé à quatre pattes. Je tremblais de tout mon corps quand l’homme a saisi mes hanches. Il a ajusté son gland à mon orifice entrouvert. Je n’arrivais pas à y croire... J’allais être sodomisé par un inconnu ! Sous les yeux de quatre personnes !

Heureusement, si j’ose dire, le postiche avait dilaté mon sphincter, et j’ai pu recevoir sans trop de mal la queue de l’homme. Pendant qu’il s’enfonçait lentement en moi, Charlotte me branlait. Malgré toute ma honte, j’éprouvais du plaisir à sentir le pénis me pénétrer. Bientôt, l’homme a pressé son ventre contre mes fesses. J’arrivais à peine à le croire, et pourtant... sa bite était maintenant entièrement introduite en moi !

Sans se presser, pour me faire sentir qu’il me possédait totalement, il fouillait mon intime fourreau. Puis il a effectué des va-et-vient de plus en plus rapides jusqu’à l’instant où il s’est vidé en moi, alors que, de mon côté, je lâchais de longues salves.

Comme si je n’en avais pas assez subi, j’ai dû lécher son membre trempé, puis recueillir avec ma langue mon sperme étalé sur le matelas de bain.

Me tenant en laisse avec la cordelette nouée sur mes couilles, Charlotte m’a emmené à la villa. Nous sommes entrés dans sa chambre. Elle a ouvert un placard pour en sortir des bas blancs et un porte-jarretelles qu’elle a serré sur ma taille. Elle m’a fait enfiler les bas qu’elle a agrafés aux jarretelles.

— Tu les mettras chaque matin, après avoir pris une douche. Pour l’instant, va dîner dans la cuisine. Ensuite, attends-nous dans ta chambre !

J’ai dîné légèrement, puis regardé la télévision, avant de rejoindre la chambre. Je me suis allongé sur mon lit.

Ce que j’avais vécu depuis mon arrivée était inimaginable. Je n’arrêtais pas d’y repenser : je revoyais chaque instant de mes épreuves et de mes plaisirs comme dans un film au ralenti.

J’étais totalement heureux de ma journée. Un long moment avait passé quand Julie est entrée dans la chambre. Accroupie entre mes jambes, elle m’a caressé, d’abord les cuisses et les seins, avant de s’attarder sur mon sexe qui a vite gonflé. Et là, accroupie sur moi comme une bête, elle s’est empalée par le vagin sur ma verge.

— Retiens-toi si tu ne veux pas être puni ! a-t-elle averti tout en titillant son clitoris.

Sa vulve était incroyablement serrée autour de mon pénis, aspiré au plus intime de son corps. Hélas, elle s’est arrêtée, me laissant sur ma faim. Elle a placé sur mon cou un collier en cuir, auquel étaient attachées des menottes qu’elle a fait claquer sur mes poignets.

— Ça t’évitera de faire des cochonneries !

Pour finir, elle a ligoté mes chevilles avec la cordelette nouée sur mes couilles. Me provoquant encore davantage, elle a caressé mon sexe en me glissant :

— Bon, je rejoins nos amis... passe une bonne nuit !

J’étais envoûté par mes deux maîtresses. J’ai eu bien du mal à m’endormir, obsédé par tout que j’avais connu en si peu de temps.

*

* *

Dès le lendemain, mon dressage reprit – plus sévère.

J’ai passé une bonne partie de la journée attaché dans la cave, puis dans le jardin. J’étais fouetté, sodomisé avec un gode, ou par un des amants de Charlotte, pendant que j’en suçais un autre. Mes seuls vrais plaisirs étaient d’être masturbé par l’une ou l’autre de mes amies, et de les lécher après qu’elles avaient fait l’amour. Mais je ne me plaignais pas.

J’ai vécu deux semaines exceptionnelles, comme jamais cela ne m’était arrivé. Et tous ces moments ont influencé de manière indélébile ma vie

sexuelle ultérieure.

Après diverses expériences plus ou moins heureuses, je suis désormais l’esclave d’une Maîtresse, et je rencontre encore de temps en temps ma cousine Charlotte et son amie Julie, quand ma Maîtresse me prête à elles, par exemple, le temps d’un week-end.

# « L'OFFRANDE SUBLIME »

## Isabelle Lorédan

Laure et Jean étaient mariés depuis huit ans.

Ils s'aimaient passionnément, mais la routine avait envahi leur couple. Elle, tempérament de feu, rêvait de relations épicées, tandis que lui, caractère plus renfermé, semblait se satisfaire de leur quotidien. De nombreuses fois, Laure avait essayé d'attirer l'attention de son mari, en pure perte. S'il comprenait ses désirs, il semblait peu enclin à les réaliser avec elle. Pas par désintérêt, plutôt par méconnaissance. Répondre à ses fantasmes serait ne pas la respecter, pensait-il. Mais que savait-il vraiment des envies profondes de Laure ?

Il les découvrit par hasard, en procédant à la maintenance de l'ordinateur. Un fichier ouvert par mégarde, contenant des mails sauvegardés, lui donna à réfléchir. Un mystérieux correspondant, C., échangeait avec Laure depuis des semaines ; il lui avait fait avouer ses fantasmes les plus secrets. Surpris, Jean prit le temps de la réflexion, puis sans rien dire, contacta cet homme. Il ne pouvait plus ignorer les attentes de sa femme, et si quelqu'un pouvait

l'aider à comprendre, c'était bien le correspondant qui connaissait Laure plus intimement que personne...

Laure, elle, poursuivait ses intermèdes virtuels. Après tout, elle ne faisait rien de mal, puisqu'il ne se passait rien ! Aussi, quelle fut sa surprise quand C. lui proposa une rencontre ! Elle n'était pas prête du tout, mais d'un autre côté, en y pensant, elle avait les jambes en coton, le cœur battant, le ventre en feu !

Mon Dieu, qu'avait-il fait d'elle en l'espace de quelques semaines ? Elle avait bien cherché secours auprès de Jean, mais une fois de plus, son mari n'avait pas eu les mots qui auraient pu la retenir ! Désespérée mais décidée, elle envoya le mail que C. attendait avec impatience : *« J'attends tes instructions, je serai à toi quand tu le décideras. »*

Ce vendredi matin, c'est avec fébrilité qu'elle déchira l'enveloppe. Au premier coup d'œil, elle reconnut le cachet. Ses doigts tremblaient à la relecture de la lettre, qui ne comportait que quelques lignes : *« Je suis en ville, retrouve-moi vendredi à 20 heures : Hôtel du Donjon, chambre 15. Tu y trouveras mes instructions ! »*

Laure sentit une vague de chaleur monter de son ventre, gagner ses seins, dont les pointes saillaient. Une douce moiteur baignait son entrejambe. Ce soir, elle serait à lui, enfin ! Que lui réservait son mystérieux correspondant ? Il connaissait ses moindres envies, ses fantasmes les plus inavouables. Que lui réserverait-il ? Il lui avait promis de l'exceptionnel... La séance promettait d'être torride.

Elle n'était pas fière d'elle : la soirée entre copines qu'elle avait prise comme alibi n'avait pas eu l'air de convaincre Jean. Il l'avait regardée partir avec un regard étrange, après l'avoir embrassée comme si c'était la dernière fois !

Il était 19 heures 55 quand elle se gara devant l'hôtel. Un regard à son rétroviseur pour vérifier son maquillage, sa coiffure... Nerveusement, elle gagna la réception, où elle récupéra la clé qui allait lui ouvrir la porte du

paradis. Enfin, elle pénétra dans une chambre confortable, qu'un chandelier éclairait. Une enveloppe était posée sur la table.

*« Déshabille-toi. Garde uniquement ta lingerie, tes bas et tes chaussures ! Tu te placeras face au mur, à côté du lit, jambes écartées. Je veux que tu t'offres à mon regard en toute impudeur ! »*

La lecture de ces mots provoqua une décharge électrique le long de sa colonne vertébrale. Elle retira son tailleur-jupe, laissant apparaître un corset noir brodé, lacé très serré, et des jarretelles. Une fine culotte noire voilait son sexe. Ses longues jambes gainées de soie noire étaient mises en valeur par des chaussures aux talons vertigineux, dont les brides enserraient ses chevilles comme des liens de cuir. Le cœur battant, elle s'installa face au mur... Son sexe ruisselait !

Un claquement de porte, des pas lourds, puis le silence ! Elle sentait un regard la détailler ; ça la rendait folle. Un souffle se rapprochait. Elle entendit la voix de C. lui intimer l'ordre de se caresser.

Du bout de l'index, elle effleura sa bouche, pour descendre sur son menton, puis son cou. La situation inhabituelle la troublait. Sa main descendait maintenant sur son sein, en contournait l'aréole, au centre de laquelle s'érigeait le téton durci. Son corps était parcouru de frissons. Elle ne savait si c'étaient ses caresses ou l'immobilité de son amant qui provoquait en elle tant de sensations.

D'une voix calme, autoritaire, il lui demanda de se tourner face à lui. Elle allait enfin savoir à quoi il ressemblait. Elle l'avait si souvent imaginé ! Aussi, quelle fut sa déception en se retrouvant face à un homme masqué d'un loup qui empêchait toute identification ! Pourquoi Jean n'était-il pas capable d'imaginer des scénarios pareils ? Laure aurait tout donné à ce moment précis pour que ce soit lui qui soit dissimulé sous le masque.

Ses mains couraient sur sa poitrine, jouaient avec ses pointes. Elle était là, adossée au mur de la chambre, en train d'effectuer un numéro d'exhibition dont elle ne se serait pas crue capable. Et tout cela, sous les yeux d'un

parfait inconnu ! Ses longs doigts fins arrivaient sur son sexe partiellement épilé. Elle frôlait ses lèvres voilées, prenait soin d'éviter le clitoris... le corps tout parcouru de frissons de plaisir.

Mais c'était de ses mains à lui dont elle avait besoin. Son regard devenait suppliant tant son envie était forte ; c'est d'un œil amusé qu'il la contemplait ! Sans la quitter des yeux, il ouvrit un sac à ses pieds, en sortit un vibromasseur.

Il s'approcha de la jeune femme, caressa son visage avec le gode, jusqu'à l'amener à sa bouche. Elle comprit ce qu'il attendait d'elle, aussi lécha-t-elle l'engin avec gourmandise. Elle sentait la chaleur de l'homme sur sa peau nue, ce qui augmentait encore son excitation. La langue sur sa poitrine lui arracha des gémissements de plaisir. C. délaissa le jouet, empoigna les mains de Laure, la plaqua violemment au mur, sa bouche mordillant, aspirant les tétons, lui arrachant des cris ininterrompus. Le corps de la jeune femme n'était plus que spasmes. Il descendit vers le sexe ruisselant, qui réclamait. Le souffle chaud de C. sur son clitoris, au travers de la mince culotte, lui déclencha un orgasme qui la laissa morte.

Il la releva, l'aida à s'asseoir sur le lit. De sa voix chaude, il lui demanda de s'allonger, jambes écartées, pieds au sol. L'indécence de cette posture leur était chère à tous deux. Comme il aimait pouvoir la contempler ainsi ! Ses mains trop longues remontaient des chevilles vers l'intérieur des cuisses, ne se lassaient pas de la douceur de la chair et de la soie. Les lèvres, extraordinairement mobiles, suivaient de près, provoquant un déferlement de sensations en arrivant enfin à leur destination finale : la magnifique chatte en attente.

La langue s'infiltra en elle, la fouillant, la buvant, alors qu'un doigt inquisiteur forçait son œillet. Le plaisir l'envahissait ; tout en elle devenait jouissance. Ses mains agrippaient la chevelure de son amant. Dans un râle, elle le supplia d'abréger son attente. Elle le voulait en elle, maintenant !

C'est à sa bouche que se présenta la longue verge épaisse.

La langue gourmande s’enroula telle une liane à un arbre. Puisqu’il voulait jouer, ils seraient deux... elle jubilait à l’idée de lui faire frôler des sommets qu’elle rendrait inaccessibles ! Elle aspirait avec gourmandise le pieu palpitant, l’enduisait de salive. Entre deux caresses, son doigt s’arrêta, massa, puis pénétra la cavité secrète qui s’offrait à sa curiosité.

À ce rythme-là, il ne tiendrait pas longtemps ; il le savait. S’arrachant aux caresses de sa maîtresse, il l’installa confortablement ; son sexe prit possession d’elle rageusement.

Il avait tellement désiré l’entendre hurler son plaisir sous ses assauts que ça décuplait sa puissance ! C’est avec un bonheur aigu qu’il venait buter au fond d’elle, lui arrachait des gémissements rauques. Mon Dieu, qu’il aimait l’entendre exprimer son plaisir de cette manière, sans retenue ni pudeur ! Il ne s’en lassait pas. Il se retira du fourreau de braise qui l’enserrait ; le gland ruisselant caressa les globes blancs que séparait la raie sombre. Elle cambra les reins, offrant son cul à la queue tant espérée.

Tout en se frottant à la croupe accueillante, il reprit le vibreur délaissé pour investir le sexe détrempé. Son gland força l’anneau souple, qui l’aspira goulûment jusqu’à la racine. C’est elle qui imprimait son mouvement au gode qui la fouissait, tout en s’empalant sur le pénis vivant. Des ondes de plaisir déferlaient dans tout son corps ; les va-et-vient devenaient plus puissants. À ce moment seulement, l’homme enclencha les vibrations. Tout le corps de Laure fut secoué de spasmes ; en hurlant, elle se tendit pour recevoir au plus profond le plaisir du mâle. Ils retombèrent enlacés, fourbus de tant d’émotions, heureux d’avoir partagé un tel moment.

La dernière chose qu’elle entendit fut un claquement de porte. En reprenant conscience, quelle fut sa surprise de constater qu’elle était en croix sur le lit, poignets et chevilles entravés. Une panique indescriptible s’empara d’elle. Mon Dieu, qu’avait-elle fait ! Non seulement, elle avait trahi le seul homme qu’elle ait jamais aimé, mais en plus, elle était tombée sur un malade qui allait sûrement lui faire subir les pires horreurs ! Ses yeux

affolés fouillèrent la pièce sombre, pour trouver, installé dans un fauteuil... Jean. Il la contemplait, le regard sombre.

— Laure, tu me déçois beaucoup. Passe encore pour les relations virtuelles, après tout, ce n'était que du virtuel, mais là, tu as trompé ton mari sans le moindre remords ! Pire, tu y as pris plaisir.

Laure blêmit ; son cœur allait éclater tellement il s'emballait. Qu'avait-elle fait ? Mais non, c'était impossible ! Son esprit lui jouait des tours : Jean était à la maison ! Elle avait l'impression de faire un mauvais rêve. Elle le regarda avec terreur... les mots lui manquaient... la honte l'envahissait.

— Tu es d'accord ? On ne peut pas dire que ta conduite ait été exemplaire. Tu n'as pas la parole. Je vais devoir te punir, tu en es consciente, je pense ?

Si la voix était sévère, le regard, lui, était tendre.

Laure était toute tourneboulée. Jean, qu'elle croyait sans imagination, avait conçu le scénario dans le seul but de lui permettre de satisfaire ses fantasmes ! Jamais elle ne l'aurait cru capable de ça. Fallait-il qu'il l'aime par-dessus tout pour passer outre à ses réticences. Elle se sentait débordante d'amour pour cet homme qui partageait sa vie depuis huit années déjà. Elle le découvrait dans toute sa générosité.

À ses côtés, il s'assit sur le lit, lui murmura à l'oreille :

— Je vais te détacher : c'est en femme libre que tu dois me réclamer ce que tu mérites.

Il entreprit de défaire les liens qui la maintenaient. Il sentait la peau de son épouse frémir au contact de ses doigts. Il l'aida à s'asseoir, et s'installant face à elle, lui exposa ce qu'il avait prévu pour le reste de la soirée :

— Nous allons descendre ; j'ai réservé une table pour dîner. Je souhaite que tu t'y rendes sans remettre ton chemisier sous ta veste de tailleur ! Tu la fermeras d'un seul bouton, afin de laisser visible ta plantureuse poitrine.

La respiration de Laure s’affolait. Jusque-là, rien d’insurmontable, mais elle sentait qu’il n’en avait pas fini :

— Tu descendras la première ; tu m’attendras quelles que soient les circonstances. Je t’interdis de serrer les cuisses ou de croiser les jambes. Tu ne devras baisser les yeux devant personne, sauf moi ! Quoi qu’on te dise, tu devras faire face. Autre chose : quand le serveur viendra te proposer un apéritif, tu devras lui remettre quelque chose pour moi. Tu lui donneras ta culotte – discrètement. Ne m’interromps pas ! T’en sens-tu capable ?

Il n’en revenait pas lui-même : il était arrivé au bout de sa tirade ! Après tout, il était maître du jeu. Avec toutes les confidences qu’elle avait faites, il savait ce qu’il pouvait exiger d’elle. D’ailleurs, la lueur qui venait de s’allumer dans les yeux de sa femme ne trompait pas.

Laure, de son côté, était abasourdie par ce qu’elle venait d’entendre, même si globalement, tout ça l’excitait plus qu’elle ne voulait le laisser paraître. Elle était de plus en plus troublée. L’évocation de la soirée embrasait le creux de son ventre. Après tout, elle l’avait voulu. Elle leva les yeux vers Jean, et d’une voix claire, se déclara d’accord.

Elle sortit de la salle de bains quelque temps après, fardée, coiffée, vêtue selon les ordres reçus. Le souffle coupé, il s’approcha d’elle, l’examina, lui susurra à l’oreille :

— Ça t’excite, je le sais ! Ça te plaît de m’obéir. Je veux que tu me le dises. Tu vas être à moi toute la soirée, comme je le désirerai. Réponds !

Sa voix était devenue cassante. Laure sursauta, et, yeux baissés, répondit :

— Oui, je serai tienne, et t’obéirai aveuglément toute la soirée. Je me nourrirai du plaisir que je t’offrirai.

D’un pas décidé, elle quitta la chambre. En pénétrant dans la salle de restaurant, elle sentit les clients la détailler. Sa silhouette, sa démarche n’y étaient pas étrangères. Le serveur l’accompagna à la table que Jean avait réservée. Laure eut un mouvement de recul en constatant que, loin de se trouver dans une partie tranquille de la salle, la table en question occupait le

point central. Elle avait l'impression que sa veste ne dissimulait rien de son anatomie. Elle se sentait épiée, détaillée, déshabillée ; elle en concevait une honte intense. Comment allait-elle faire pour obéir à Jean devant tout ce monde ? La culotte, au fond de sa poche, lui rappelait qu'elle était censée l'offrir au serveur tout à l'heure. *« Discrètement »*, avait dit Jean. Ça lui semblait impossible ! Un homme, deux tables plus loin, lui faisait face en la dévisageant, sans prendre la peine de se montrer discret. Les paroles de Jean lui revenaient en mémoire : *« Tu ne devras pas baisser les yeux. »* De plus en plus mal à l'aise, elle s'efforçait de regarder calmement l'inconnu, quand le portable dans son sac sonna. Laure répondit, et à sa grande surprise, entendit la voix de son mari :

— Cet homme qui te détaille, devant toi, je veux que tu t'exhibes discrètement à lui. Il n'attend que ça ! Es-tu obéissante ?

Laure répondit par l'affirmative. Son mari enfonça le clou :

— Bien, très bien... tu vas continuer à le fixer, passer la pointe de ta langue sur tes lèvres, écarter les cuisses autant que le permettra ta jupe. Est-ce bien compris, ma chérie ? Ce sera tout pour le moment.

Abasourdie, Laure rangea le téléphone. Dans un état quasi hypnotique, elle se mit en devoir d'obéir, sous les yeux médusés de son voyeur. L'homme toussait, cherchant une contenance ! C'est son regard à lui qui devenait fuyant, alors qu'elle trouvait dans le jeu une assurance qu'elle n'avait jamais eue ! Elle savait que Jean n'était pas loin, qu'il la surveillait. Elle voulait qu'il soit fier d'elle. Aussi, outrepassant l'ordre reçu, les yeux plantés dans ceux de son voisin, elle passa son index sur sa bouche, le lécha, pour finir par le sucer le plus discrètement que la situation pouvait le permettre !

C'en était trop pour le type ! À l'étroit d'un seul coup, il se leva maladroitement, s'empressa de quitter la salle. Laure se plaisait à l'imaginer se ruant dans les toilettes pour se soulager ! Sortir son membre tuméfié, se branler comme un fou en pensant à elle ! Cette pensée l'excita au plus haut

point : une abondante moiteur baignait son intimité nue. Déjà, le serveur s'approchait ; après avoir fait halte à la table voisine, il lui demanda si elle voulait prendre un apéritif. Il posa son plateau devant elle dans l'attente du don attendu ! Le moment fatidique était arrivé. Elle prit une grande bouffée d'air, posa le minuscule morceau de satin sur le plateau, en articulant :

— Une Suze, s'il vous plaît...

Ouf, elle l'avait fait ! Le serveur repartit aussitôt, sans faire aucune remarque, comme si tout ça était naturel ! Un clin d'œil complice fut sa seule remarque. Laure, faisant abstraction des personnes qui l'entouraient, concentra son attention sur ce qu'elle ressentait. Une certaine humiliation, oui... mais ô combien jouissive ! Elle sentait son sexe pleurer de désir. Jamais elle n'aurait supposé qu'une telle épreuve lui apporterait autant de plaisir. Elle n'était même plus pressée que Jean arrive ; il lui semblait qu'elle pourrait rester comme ça toute la nuit !

Le serveur reparut avec le verre commandé. Il posa en même temps un billet plié. *« Avec les compliments de la maison. C. »* Elle le dévisagea, rougit.

— Je te souhaite une très bonne soirée, Laure, mais je ne doute pas qu'elle sera bonne.

Il retourna au bar.

À ce moment, Jean vint la rejoindre. Passant à côté d'elle, il marqua un temps d'arrêt.

— Tu vas bien, ma chérie, tu me sembles songeuse. Cette soirée te plaît-elle ?

Tous deux se trouvaient dans un état de tension extraordinaire. Ils dînèrent vite, chacun sachant que la soirée n'était pas encore finie. Quoi qu'il lui demande, elle déposerait les armes sans combattre, avec une docilité qu'elle ne se connaissait pas jusque-là. Le désir qui faisait briller les yeux de son mari n'était-il pas la plus belle preuve de son amour ? Elle était

prête à tout pour que cette flamme ne s'éteigne pas. Déjà, Jean l'aidait à sortir de table, prévenant.

De retour chez eux :

— Bien, nous voici à nouveau seuls, fit Jean en refermant la porte de leur appartement. Approche-toi, que je constate par moi-même dans quel état tu te trouves.

Yeux baissés, elle s'approcha, écarta les jambes pour lui faciliter la tâche.

— Non, pas comme ça. Tourne-toi, remonte ta jupe, écarte les jambes au maximum, pose tes mains sur le lit. Là, comme ça ! Ça te plaît d'être exhibée, non ? T'ai-je autorisée à prendre autant de plaisir ? Il ne me semble pas. Que vais-je faire de toi, à ton avis ? Que mérite une épouse qui n'a aucune tenue, pour qui une punition devient un plaisir ? J'attends ta suggestion ?

Les mots qu'il venait de prononcer agissaient sur elle comme des gifles. La honte l'envahissait en même temps que sa mouille inondait ses cuisses écartées.

— Tu as raison, Jean, j'ai pris du plaisir sans autorisation, j'ai été désobéissante. Punis-moi, je le mérite.

— Bien ! dit-il, je vois que tu apprends vite. C'est la première fois, je serai donc clément, ajouta-t-il, lui assénant une claque magistrale sur la fesse. Écarte tes jambes mieux que ça, je te veux en équilibre pour recevoir ta fessée. Bien, c'est mieux !

Une deuxième claque retentit, puis une troisième. À la dixième, des marques rouges marbraient le postérieur de Laure, qui gémissait de plus en plus fort. Son sexe impudiquement offert était débordant de désir. Elle ne savait plus désormais si c'était la douleur ou le plaisir qui la faisait le plus crier ! Une seule chose était sûre, elle le voulait, là, maintenant ! Dans un sanglot, elle le supplia de la baiser !

Il suspendit la fessée, et sans se presser, entreprit de libérer son sexe de son pantalon. De ses mains puissantes, il caressa, pétrit le cul offert,

cherchant à adoucir le feu qui le rougissait, puis plongea avec rage dans le vagin en fusion. Il aspirait, mordait la tendre nuque courbée. Il laboura puissamment le sexe de sa femme, lui arracha des cris. Ils étaient des animaux en rut, plus rien n'existait en dehors de leur danse ! C'est dans le fourreau humide mais brûlant de son con qu'il céda au plaisir furieux. Doucement, il déposa un baiser sur sa nuque, à la base des cheveux, là où il savait qu'elle aimait. Ses mains devinrent plus tendres qu'elles ne l'avaient jamais été. Comme si la sauvagerie de leurs ébats avait fait naître une tendresse qu'ils n'avaient jamais connue auparavant ! Ils se découvraient tels qu'ils ne s'étaient jamais connus.

Enlacés, ils sombrèrent dans un sommeil profond. La dernière pensée de Laure, en cette soirée très particulière, fut un sentiment de reconnaissance. Elle avait toute la vie pour rendre au centuple le merveilleux cadeau que Jean lui avait fait. Son offrande sublime.

# « LA MANIFESTATION »

## Miss Kat

Il est plus de onze heures quand Fabien sort de la chambre ce matin-là.

Noémie, déjà attablée devant un chocolat, lui a préparé du café. Elle jette un coup d'œil par la fenêtre : grasse matinée un lundi matin, quel luxe ! Pendant que Fabien s'installe en face d'elle, elle se connecte via son smartphone, commence la lecture de ses blogs préférés.

*« Et si on allait manifester ? »*

Noémie lève les yeux par-dessus son écran. Fabien a l'air sérieux devant son café. Elle en oublierait presque l'article de *sexactu* qu'elle dévorait en même temps que sa tartine. Certes, son amant ne peut ignorer qu'aujourd'hui est un jour de « rentrée sociale », puisque le moindre bulletin d'information a fait sa une sur le mouvement de grève qui paralysera la France toute la journée. Mais elle ignorait qu'il avait la fibre militante...

Noémie et Fabien ne se connaissent que depuis quelques semaines, et leur histoire se décline plus en nuits torrides qu'en journées passées ensemble. Ils se sont rencontrés à l'occasion d'une soirée échangiste, à laquelle tous les deux étaient invités séparément. Ils auraient dû venir accompagnés, mais

se sont retrouvés seuls dans l’ascenseur. Ils ont donc passé la porte ensemble, puis sont repartis en couple.

Libertine, libérée, très joueuse, Noémie avait toujours considéré le sexe comme un jeu fondamental en couple. Très vite, elle avait refusé toute sorte d’engagement qui l’aurait empêchée de s’amuser, car elle estimait que même à 30 ans, on est trop jeune pour ne se dédier qu’à un seul homme. Sa vision des choses avait dérouté, voire déçu plusieurs prétendants, mais lui avait ouvert les portes du monde libertin. Elle fréquentait assidûment les saunas, connaissait la plupart des clubs parisiens, en avait même testé plusieurs en Belgique. En quelques années, la jeune femme avait développé une véritable passion pour le cul et ses jeux, quelles que soient leurs formes. Elle n’avait pas de tabous et avouait avoir *« presque tout testé, sauf le SM »*. Et si elle n’était jamais entrée dans cet univers, ce n’était pas par choix, mais par manque d’opportunité.

À 41 ans, Fabien avait également plusieurs années de libertinage derrière lui, mais contrairement à Noémie, il avait vécu plusieurs relations sérieuses. La première, celle qui l’avait sans doute le plus marqué avait duré quatre ans. Sa maîtresse, Marie, à 45 ans, avait alors le double de son âge. Une couguar, comme on dit maintenant. Et une vraie Maîtresse SM, qui lui avait fait découvrir les arcanes d’un monde très fermé. Il avait connu l’humiliation, l’abandon total à l’autre, testé le bout du bout de ses limites, tout en sachant que jamais son amante ne la quittait des yeux. Avait-il rompu, ou l’avait-elle laissé partir ? Il n’avait jamais tranché la question.

Aujourd’hui, il testait le potentiel érotique de ses conquêtes en posant des questions anodines qui commençaient toujours par : *« Que penses-tu de... »* S’il lisait le dégoût dans le regard de la jeune femme à qui il parlait bondage par exemple, il savait qu’il mettrait rapidement fin à leur relation. Avec les autres, les plus curieuses, il avait vécu des moments très forts.

Leur découverte sensuelle l’un de l’autre n’avait fait que progresser. Ils avaient déjà fréquenté plusieurs clubs ensemble, et Noémie avait remarqué

avec une pointe d'amusement qu'ils y étaient aussi connus l'un que l'autre, mais qu'ils n'assistaient pas aux mêmes soirées. Récemment, Fabien lui avait posé des questions plus précises sur ses goûts : soumission, domination, bondage, fessées... Il avait pu constater avec plaisir que les images qu'il évoquait ne laissaient pas Noémie insensible, mais qu'elle était totalement novice dans ce domaine.

*« Mais on manifeste selon mes règles. »*

Le regard de Fabien s'accroche à celui de la jeune femme. Il la prend dans ses bras, se glisse derrière elle, lui explique :

*« Accepterais-tu de m'obéir et d'être totalement à moi tout l'après-midi ? Tu ne poserais aucune question. Tu ne me refuserais rien. Tu supporterais la douleur, car en échange, je te promets des orgasmes d'une intensité que tu ne connais pas. J'aimerais t'exhiber. T'humilier même. Je veux que tu t'oublies. »*

Noémie a fermé les yeux. L'espace d'un instant, elle a tout oublié. Seuls persistent les mots de Fabien et les images encore floues qu'ils éveillent chez elle. Elle n'envisage, ni n'imagine aucun scénario. D'un hochement de tête, elle donne son accord. La seule chose dont elle est consciente à ce moment-là, c'est de lui laisser les rênes.

Fabien la regarde un moment, puis disparaît dans la chambre. Il en ressort avec un sac noir qu'elle n'a jamais vu, dont il extrait un long imperméable, une paire de bas, des talons aiguilles. Il s'agit d'un manteau et de chaussures de marque. Noémie s'en rend compte avant même de les avoir eus en main. Sans être neufs, ils sont impeccables. Noémie se demande combien de femmes les ont portés avant elle.

*« Je veux que tu te déshabilles entièrement. Tu enfiles les bas, les chaussures, le manteau. On part dans vingt minutes. À poil, chérie. »*

Les derniers mots de Fabien agissent comme une clé qui ferait sauter un dernier verrou : elle sait déjà que, quoi qu'il arrive, elle ne lui refusera rien.

Il fait encore un temps magnifique en ce troisième jour de septembre. Il flotte dans l'air un parfum de vacances volées ; les manifestants ont le sourire. Celui de Noémie est peut-être un brin plus crispé que les autres. Fabien dit bonjour, serre des mains, lui présente des amis dont elle ne retient pas les noms. Le vent est la seule chose qui la préoccupe vraiment : elle a peur qu'il ne soulève un peu trop haut un pan de tissu.

Le cortège démarre. Noémie ne lâche pas la main de Fabien. Autour d'elle, la foule est dense et hétéroclite : hommes et femmes de tous âges marchent côte à côte, chacun scandant un slogan repris par son voisin. Noémie se laisse peu à peu griser par l'ambiance festive qui l'entoure. Si elle ne glissait pas régulièrement sur les pavés avec ses talons, elle en oublierait presque la raison première de sa venue... Alors que la marche subit un ralentissement, Noémie sent une main lui empoigner les fesses. Fabien l'embrasse dans le cou, remonte l'imperméable sur le haut des hanches de Noémie, et lui glisse à l'oreille :

*« Tu es à moi, chérie ? »*

Noémie tremble, mais acquiesce, tandis que Fabien dévoile son cul sans vergogne. Elle entend des rires, des sifflets, des murmures approbateurs derrière elle. Très vite, elle sent des corps se rapprocher, des mains s'emparer d'elle. On la doigte, on la palpe, on claque son cul. La situation ne serait pas inédite si elle ne se déroulait en pleine rue. En soirée, Noémie s'est déjà offerte plus d'une fois à des hommes et des femmes qu'elle ne reconnaîtrait pas dans la rue. Ce qui la blesse et la choque, c'est l'attitude de Fabien : il est toujours à ses côtés, mais ne lui accorde plus la moindre attention. Atterrée, Noémie assiste à une conversation entre son amant et une femme à sa droite :

— Est-ce la jeune femme dont tu m'as parlé au téléphone l'autre soir ?

— Oui. C'est une sortie d'initiation.

— Ah ? Tu n'inities plus tes soumises en club ?

— Pas quand j'ai la possibilité d'avoir un aussi beau public, et d'en faire profiter tant de monde.

Fabien est goguenard. Noémie, elle, ne se sent pas bien. Elle commence à comprendre qu'elle participe à un jeu prévu de longue date, dont elle ne maîtrise pas les règles.

— Quand même ! Tu avoueras que ça manque de matériel, de mise en scène !

— Tu crois vraiment ? Attends un peu, tu seras surprise... Mais il est temps que je vous la présente.

Fabien lui retire l'imperméable. Noémie se sent de plus en plus perdue. Elle voudrait se cacher, couvrir au moins son sexe, mais Fabien lui enserre les mains. Elle constate que le groupe auquel ils appartiennent s'est resserré, mais continue à avancer. Elle entend toujours distinctement le reste des manifestants, tout proche. Autour d'eux, on ne peut sans doute pas imaginer qu'une femme nue manifeste, à moins de se retourner vers elle. Ce qui n'est pas à exclure...

Fabien lui murmure ses instructions :

— Agenouille-toi. Plusieurs hommes vont s'approcher et te présenter leur sexe. Je veux que tu les embouches et que tu les suces.

Noémie secoue la tête. Non, elle ne peut pas, il faut partir. Dans un club ou une chambre d'hôtel, pourquoi pas, mais pas ici !. N'importe qui pourrait la voir, elle pourrait même se faire arrêter, n'en a-t-il pas conscience ?

— Agenouille-toi. Je ne le répéterai pas.

Cette voix... Si seulement elle pouvait se laisser hypnotiser... Mais non. Elle n'a jamais été autant maîtresse de ses actes. Elle n'a jamais eu aussi peur, ne s'est jamais sentie autant excitée. Ses jambes plient. Elle éprouve le contact froid des pierres sur ses genoux. Elle lève les yeux vers Fabien, ouvre la bouche.

Un premier homme s’approche, défait sa braguette sous son nez. Il lui enfonce sa bite dans la gorge ; il se branle sur ses lèvres. Il jouit très vite, lui provoquant un haut-le-cœur. Elle sent du sperme couler à la commissure de ses lèvres, alors que déjà un second le remplace. Par réflexe, elle essaie de fermer la bouche, mais on ne lui en laisse pas le temps. Il est gros et dur. Elle pense qu’elle va s’étouffer, mais non. Elle retrouve des mimiques de club : elle pompe goulûment. Elle éprouve une certaine fierté à la pensée que la jouissance du quatrième ou cinquième homme est exclusivement due à ses talents de suceuse.

Fabien, du moins elle pense qu’il s’agit de lui, l’attrape par les cheveux pour la remettre debout. Le cortège bouge ; ils suivent le mouvement toujours entourés d’un groupe qui les masque au reste de la foule. Elle est dos à la manifestation, toujours nue face à ses « admirateurs ». Noémie en profite pour les observer. Certains la matent avec convoitise, ou avec sévérité ; d’autres, des femmes surtout, lui lancent des sourires d’encouragement.

— Ça t’a plu ?

— Oui...

— Bien. Ils ont vu que tu étais une petite salope ; maintenant, il est temps de passer aux choses sérieuses.

Sans bien comprendre comment, Noémie se retrouve retournée, les fesses à l’air, solidement maintenue par plusieurs mains inconnues. Autour d’eux, les slogans continuent de se chanter de plus en plus fort, relayés par les sifflets. Aussi est-elle sûre que personne ne porte la moindre attention au bruit de la violente claque assénée sur son cul, ni au cri de douleur qu’elle a poussé.

— Je vais te marquer, chérie. Tu verras comme c’est délicieux de se faire défoncer la rondelle quand on a le cul cuisant...

La douleur est cinglante. Noémie voudrait se débattre, mais elle ne touche plus terre. Fabien la fesse sans s’arrêter durant un temps qui lui semble

interminable. Elle hurle, pleure, finit pas supplier.

Quand finalement, le supplice prend fin, on ne lui laisse pas le temps de souffler : elle ne sait plus où elle est, ni s'ils sont toujours dans le cortège. Elle comprend juste qu'on l'a plaquée contre un mur. Son cul meurtri est maintenant en contact avec de la brique rugueuse et froide. Elle ferme les yeux. Des mains la palpent, l'obligent à écarter les cuisses. Noémie ne contrôle plus les tremblements qui la secouent. Un moment, elle pense même qu'elle va perdre connaissance, puis elle sent une langue se poser sur son clitoris. Elle est terrassée par un orgasme. Ses sensations se mélangent : douceur du cunnilingus inattendu, fraîcheur du vent sur son corps offert aux yeux de tous, chaleur de son cul bouillant, picotement du mur qui râpe ses chairs.

Elle a chaud. Il lui semble que ses joues sont aussi rouges que ses fesses. Quand la femme à ses genoux se relève, elle reconnaît l'amie avec laquelle Fabien discutait quelques minutes auparavant. Combien de femmes Fabien avait-il fessées avant elle ? Cette femme les avait-elle fait jouir ensuite de la même façon ? Noémie se laisse embrasser, puis rend son baiser à la femme qui vient de lui procurer l'un de ses plus beaux orgasmes.

Elle observe les lieux. Le groupe est maintenant en retrait de la manifestation, mais les rues sont pleines de monde. Fabien sort de son sac un collier et une laisse en cuir. Noémie n'en avait jamais vu, à part sur les sites spécialisés de vente en ligne. Il lui passe le collier autour du cou. Elle craint ce qui va suivre. Il ne va pas oser ?

— À quatre pattes, chérie...

La situation est ubuesque. Ce n'est pourtant pas la première fois qu'elle se trouve dans cette position en public. Il lui est arrivé de jouer « dehors » : dans la forêt... sous une porte cochère... Mais jamais, vraiment jamais, elle ne s'est retrouvée à quatre pattes, nue, au milieu de milliers de personnes... On l'escorte ; elle fait quelques mètres en position de chienne au milieu du

cortège. Elle a du mal à avancer ; à chaque mouvement, elle sent son cul se tendre. Elle se sent humiliée, mais a furieusement envie de se faire prendre.

Son amant l'a compris, elle en est sûre. Alors que la foule se fait de plus en plus compacte autour d'eux, Fabien lui donne la main pour l'aider à se remettre debout. Elle se retrouve collée contre le dos de deux hommes, dont elle ne saurait dire s'ils participent au jeu, ou s'ils ne font que manifester. Elle perçoit le bruit d'une ceinture qu'on déboucle, et très vite, sent qu'on force son œillet. Elle crie, mais Fabien la bâillonne avec sa main. Il est en elle ; il la tient par les cheveux. Leur étreinte est furtive, mais intense : un second orgasme la secoue, alors même qu'elle sent le corps frais de son amant contre son cul encore chaud. Lui-même ne tarde pas à jouir.

Fabien pose l'imperméable sur le dos de son amante ; il la prend par les épaules. Elle ne verra pas le signe de la main qu'il envoie à leurs partenaires de jeu. Elle garde les yeux fermés, comme pour ne rien perdre de ce qu'elle vient de vivre. Elle reste contre lui jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'appartement. Elle ne s'étonnera que du peu de temps qui s'est écoulé depuis qu'ils sont partis : à peine une heure... Ça lui avait semblé avoir duré tout l'après-midi... Fabien la couche dans son lit en lui ôtant juste l'imperméable et les chaussures. Elle se blottit contre lui. S'endort.

# « CORPS À CORPS »

## Barbara Swish

Je rêve, éveillée, n'ayant rien d'autre à faire que de penser à toi, que je te rencontrerai tout à l'heure, dans le club SM où je dois me rendre avec un soumis.

L'homme est charmant ; il me distrait, il est tour à tour mon souffre-douleur et mon confident. Mais pas plus qu'un autre, il ne parvient à m'éloigner de toi. Toi, que je n'ai pas vu depuis deux ans. Deux ans, trois mois et cinq jours. C'était au mois de septembre, le 15, et ce jour-là, nous nous sommes dit au revoir comme chaque fois, sur le pas de ma porte, encore sous le choc de la tempête qui avait ravagé nos corps.

Moi : dépenaillée, les cheveux en bataille, les joues rouges des caresses piquantes de ta barbe, la peau marquée par tes morsures, le sexe engourdi, en fin de course. Toi : gai, pimpant, des étoiles dans les yeux, un regard à l'enthousiasme intact.

Tu m'as embrassée, tout simplement, avec cette tendresse inattendue, presque enfantine, qui concluait toujours nos corps à corps fiévreux, nos luttes de pouvoir, nos combats charnels pour la gloire de vaincre, ou l'humiliation grisante d'être vaincu. Nous nous sommes quittés comme ça,

sans formalité, sans soupçonner un seul instant que ce chaste baiser, ce tout petit bisou de cour d'école, c'était nos adieux.

Depuis cet après-midi de septembre, il n'y a pas eu une seule de mes journées où je n'aie pensé à toi, pas un de mes fantasmes qui n'ait impliqué ton image, pas une de mes masturbations qui n'ait invoqué ton souvenir, pas un de mes orgasmes qui ne te fût dédié. Tout ce que je peux ressentir de sexuel me ramène à nous. Aucune de mes relations avec d'autres partenaires, même les plus excentriques, ne parvient à m'éloigner de toi. Quoi de plus logique alors que de t'imaginer partout !

Mais, si je rêve que nous nous croiserons peut-être tout à l'heure dans ce club où tu m'as abordée un jour, ce n'est pas seulement parce que, où que j'aille, je sens ta présence à mes côtés, c'est aussi parce que tu es un habitué des lieux. Tu l'étais quand je t'ai rencontré, tu l'es encore, sans doute. On ne se débarrasse pas si facilement de ses vieux démons.

Comme moi, tu aimes la chair qui se vautre sur les banquettes de velours, les alcôves dégoulinantes de vice, la convoitise qui rôde, l'insistance des regards voyeurs comme des libidineux, la splendeur des corps possédés par leurs pulsions. Comme moi, tu t'enivres de leurs plaintes, de leurs cris, des claquements du fouet, du tintement des chaînes. Comme moi, tu ne conçois le plaisir que dans la lutte. Nous étions faits pour nous entendre. Je l'ai compris dès le jour de notre rencontre.

C'était il y a quatre ans, au printemps, dans un célèbre club parisien. Ce jour-là, je t'ai vu descendre les marches qui mènent à la salle principale, grand maître vêtu de cuir, l'attirail obligatoire du dominateur à la ceinture, traînant derrière toi une quelconque femelle en laisse. La femme portait une guêpière blanche et des bas assortis. Elle marchait à quatre pattes derrière toi. Où avais-tu été pêcher cette allumée d'un soir ? Dès l'entrée, tu l'as affublée de pinces à linge sur les tétons et la langue. Toute communication avec elle rompue, tu t'es mis en quête d'un autre interlocuteur.

Je me trouvais non loin de toi, étendue sur une méridienne. Un homme soumis, que je venais de fouetter copieusement sur la croix de Saint-André, me massait les pieds pour me délasser après l'effort. Qu'un dominateur m'aborde, est, à vrai dire, plutôt rare. Mais qu'il me drague ostensiblement comme tu l'as fait l'est encore plus. J'ignorais que tu étais avant tout un adorateur de la femme dans toutes ses déclinaisons sensuelles. Mais j'ai compris très vite, aux premiers regards, que j'avais envie de te connaître.

Que dire des mois qui ont suivi ? Sinon que je n'avais jamais rien vécu de tel. L'ivresse de deux corps possédés l'un par l'autre. Un cataclysme dans ma vie que je croyais déjà bien endommagée. Mes certitudes de dominatrice balayées en un coup de bite. Et puis la fin, déjà inscrite dans les balbutiements de notre relation trop compliquée pour ne pas induire mille questionnements.

Pourtant, si ma volonté a trouvé la force de mettre un point final à notre histoire, elle n'a jamais su empêcher mes pensées de vagabonder à leur guise. Je suis une incorrigible rêveuse. Alors j'imagine...

J'imagine ma descente des marches du club tout à l'heure. Je porterai un corset en latex très serré et une jupe moulante assortie. Sublimée par cette seconde peau qui épousera mes courbes, je ferai une entrée remarquée. Comme d'habitude, je marcherai fièrement, toisant la population, suivie de près par cet homme féminisé pour l'occasion : serre-taille, porte-jarretelles, bas résille, talons aiguilles. Je vous aime chiennes, messieurs ! Tu connais, pour en avoir souvent fait les frais, mon goût pour la dentelle et le vinyle sur les peaux viriles.

Je ne suis pas une mondaine qui se répand en bavardages : seule la confrontation physique m'intéresse. Alors, je conduirai aussitôt mon soumis dans le dédale de couloirs et d'alcôves bien équipées, choisirai la salle la plus reculée, puis je l'attacherai, mains jointes et bras étendus vers le haut au moyen d'une poulie. J'entraverai ses jambes à l'aide d'une barre d'écartement. Ainsi exhibé, il me présentera ce qu'il a de plus modeste à

offrir : son cul aux muscles saillants, son sexe et ses couilles durcis, et ses petits tétons tout dressés. Comme toujours, le fouet sera mon plus fidèle allié. Les lanières de cuir s'enrouleront autour de son torse, caresseront ses côtes, laboureront ses fesses, lécheront sournoisement son entrecuisse. Il tressautera, balbutiera, béat d'extase, l'œil mouillé de reconnaissance, sans jamais parvenir à m'atteindre comme un seul de tes regards pouvait le faire...

Dans la pièce, les voyeurs commenceront à affluer. Je n'aime pas leur présence visqueuse, mais je sais les prendre à témoin pour entretenir la honte de mon partenaire. Et, tout à coup, comme par magie, tu seras là, parmi eux, et pourtant si différent. Une perle enfouie dans le purin. Je serai en train d'agacer les tétons du soumis de mes ongles tranchants, quand mon regard, las de ses sourires niais, s'enfuyant par-dessus son épaule, surprendra le tien. Comme tout le monde, tu seras venu en curieux, attiré par le chant hypnotique du fouet. Sans doute, seras-tu accompagné, mais je ne la verrai même pas. Car à l'instant où nos regards se croiseront, le monde alentour s'évanouira. Plus rien n'existera que notre attirance mutuelle, intense, irradiante, intacte.

Alors, parce que nous n'aurons pas d'autre choix que de nous rejoindre, nous abandonnerons nos occupations, nos partenaires, laisserons tomber nos masques de dominateurs pour nous rapprocher. Tu me souriras, de ce sourire spontané qui vient des tréfonds de l'âme. Je te prendrai la main, et nous nous éclipserons, sans rien justifier, indifférents au monde. Saisie d'impatience, je te conduirai dans cette alcôve minuscule qui se résume à un matelas recouvert d'une nuée de coussins qu'un rideau damassé tient à l'abri des regards. Notre intimité préservée, nous nous vautrerons sur les draps, habillés, déshabillés, qu'importe ! Tous ces détails n'ont jamais compté pour nous. Parce que ce qui nous grise, c'est l'impact ! Nos joutes se sont toujours résumées à cette question : qui aura le dessus ?

Nos ébats avaient le panache des grandes batailles. Se chevaucher, s’assiéger, s’étreindre dans de violents corps à corps, sans faire de quartier, jusqu’à capitulation du plus faible. Puis s’arrêter, savourer la victoire dans des soupirs d’extase, des halètements d’épuisement. Oh, ça pouvait durer longtemps, des heures parfois, des centaines de minutes de lutte sauvage, sans que l’un de nous se résigne à lâcher prise. Et combien d’ecchymoses, de griffures, de contusions ? La furie qui nous jetait l’un sur l’autre nous rendait insensibles à la douleur. J’aurais pu perdre un membre et ne pas le sentir, décidée à te résister, résolue à écraser tes tentatives d’insurrection. Je me rappelle qu’au début, tu te défendais peu et me cédais souvent, sans doute pour ne pas froisser mon ego de dominatrice.

Puis, petit à petit, la guerre s’est déclarée. Dès les premiers attouchements, je me sentais dépassée par ta force virile. Tes mains me maîtrisaient de leur poigne redoutable, ton sexe survolté me pilonnait à me faire mordre l’oreiller. Dans ces moments-là, plus de retournement possible. Tel un insecte captif, je luttais de toutes mes forces pour retrouver ma liberté, incapable pourtant d’inverser le cours des choses quand ta volonté avait frappé. Mais j’avais une parade...

Tu ne jouissais jamais pendant nos étreintes. Des heures de baise effrénée pouvaient s’écouler sans que je sente poindre ton orgasme. Telle était ton arme pour garder le contrôle : différer ces secondes où l’homme, son plaisir versé, devient vulnérable. Dans ces conditions, une carte me restait à jouer, celle à laquelle tu ne pouvais résister. Tu adorais ma pisse, ainsi que tous mes sucs. Mon champagne aurait raison de tes résistances. Je te verrais souillé à mes pieds.

Exténué par les efforts dépensés pour satisfaire mon appétit, tu me suivais jusqu’à la salle de bains dès que j’en exprimais l’envie pressante. Obnubilé par ton vice, tu ne voyais pas le piège se refermer sur toi. Tu te ratatinais dans la baignoire, les yeux brillants, un demi-sourire pervers aux lèvres. Ah, comme j’aimais me répandre sur toi, déverser toute ma rage dominante à

grandes giclées bruyantes, te voir plisser les yeux, t'étrangler de plaisir, entendre les hoquets qui labouraient ta gorge ! J'adorais ton expression crispée, proche du ridicule, tes exclamations pathétiques étouffées par le glouglou du liquide débordant de tes lèvres. Quel bonheur de te voir avili ! Toi, le grand monsieur fier, le dominateur d'opérette, tu te branlais avec frénésie en me suppliant de continuer à t'arroser. Tu avalais encore quand jaillissait ton foutre, et l'extase te défigurait. Loin d'être dégoûtée, je massais de mon pied nu ton torse maculé d'urine et de sperme. Décidée à te le faire lécher, je le présentais à ta bouche encore tremblante. Tu te régalais du festin. Je défonçais ta bouche, et tu en redemandais. Ton bonheur était visible. Mais le mien était plus fort encore : celui d'avoir gagné la partie.

Un jour, lasse d'avoir toujours le dernier mot, j'ai relevé un pari audacieux : je t'ai donné carte blanche. Pour un soir, je serais ta soumise. Et tu pourrais sortir tout l'attirail. Certes, je jouais avec le feu, mais le plaisir ne naît-il pas du danger ?

Me conduisant vers une destination inconnue, tu m'as ordonné de me masturber dans la voiture, sur le siège passager. C'était bon de te regarder baver devant mes gestes obscènes. Sur ton ordre, je t'ai sucé à côté de l'auto, à genoux dans un parking désert. Puis tu m'as courbée sur le capot – et baisée sans ménagement. Ça grinçait un peu à l'intérieur pas assez lubrifié. Mais j'ai aimé jouer les salopes disponibles pour toi. Ensuite, l'ascenseur nous a conduits dans un couloir d'hôtel. C'était donc ton projet : m'extraire de tout environnement connu pour favoriser mon abandon. Bien vu !

La chambre était coquette, je m'y suis sentie à l'aise. J'ai savouré la caresse du bandeau sur mes yeux, le ton de tes ordres : me tenir debout au pied du lit, les mains derrière le dos, me laisser menotter. Puis à genoux sur le lit. Prosternée enfin, le front sur l'édredon, les fesses bien hautes ! Tu attachais une grande importance à ce dernier détail, car les lanières de ton martinet m'ont souvent rappelée à l'ordre, quand, contrainte par les

menottes, je m'affaissais sur le matelas. Puis j'ai goûté aux liens, de nouveau, dans d'autres positions, aux godes introduits dans mes orifices, à leurs grisantes vibrations, à ton regard satisfait, concentré sur ma jouissance.

Seulement ensuite, vint l'étreinte providentielle : la rage de ta queue en moi. Puis les martèlements implacables de tes hanches sur les miennes, tes exclamations : *« C'est bon, ma salope de te baiser, tu aimes ça ? »* Il fallait bien l'admettre, puisque c'était vrai. Et je prenais un plaisir insensé à me livrer à tes jeux de pouvoir ; j'en jouissais même sans retenue. Et pourtant, non : tu n'avais pas gagné ! Je ne m'étais jamais sentie moins dominée qu'à cette occasion, où tu m'avais servi toute une soirée tes perversions.

Une seule fois, tu as gagné la bataille. C'était peu de temps après cette parodie de séance. Sans doute regrettais-tu de ne pas avoir réussi à me faire plier. Entre deux étreintes, tu prétendais pouvoir me dominer sans un mot et sans accessoire. Nous avons pris les paris. L'étincelle qui brillait au fond de tes yeux aurait dû me mettre en garde. Je ne me suis pas méfiée quand tu m'as prise selon ton habitude, avec l'empressement qui caractérisait nos corps à corps et me faisait grimper aux rideaux. Ivre des frictions sauvages de ta queue, il me fallait hurler mon plaisir. Toujours indomptable, même sous tes violents coups de reins, je frappais, mordais, griffais, lacérais ta peau, sans pitié ni relâche... Tu m'as retournée sur le lit de ta poigne de fer. Insouciante, j'exultais du bonheur de sentir ton sexe glisser entre mes fesses, forcer mon petit trou. J'ai cédé à la jouissance de l'abandon. Prise par la plus intime des cavités, c'était mon corps entier qui te recevait. Tu me pénétrais doucement, comme j'aimais. Tes mouvements de va-et-vient, à peine perceptibles, me berçaient, pendant que je me taquinais le clitoris à deux doigts. Des frémissements de plaisir parcouraient mes membres.

L'attaque vint alors.

Profitant de mon alanguissement, tu me pris les bras, les maintint fermement au-dessus de ma tête. Tu plaquas ton torse à mes omoplates pour

immobiliser mes épaules. Tes lourdes cuisses pesaient sur mes fesses. Tes jambes bloquaient les miennes. J'étais paralysée par le poids de ton corps, incapable de faire un seul mouvement. Mes doigts ne pouvaient plus soulager l'excès de sensations qui m'envahissaient. Je compris que j'étais piégée. Mais il ne te suffisait pas de me le faire remarquer d'une voix cynique. Il fallait aussi que tu me le fasses sentir. Ta verge devint l'arme de ta démonstration. Ses attaques se firent plus vives, ses frictions plus rapides. Tu t'engouffrais au plus profond, puis te retirais aussitôt, pour mieux revenir à la charge, encore et encore, à un rythme infernal qui me soulevait le cœur. La houle était trop forte pour moi : j'en avais la nausée. De cruels spasmes me tordaient le ventre. Je tentai de protester, mais tu me fis taire en m'écrasant la tête sur l'oreiller.

*« Là, je te domine vraiment ! »* me dis-tu d'une voix aux accents victorieux.

Les secousses reprirent de plus belle. Je couinais encore, tentais de me débattre, jusqu'à ce que je me résigne à mon sort, trouvant dans mon nouveau statut de victime un étrange sujet d'excitation. J'étais violée, foudroyée, et pourtant satisfaite. Vaincue par tes coups de boutoir, je compris enfin que le moment de la reddition est le plus voluptueux. Une fois apprivoisée, je m'ouvris enfin aux premiers frissons de plaisir.

Mais je m'égare, comme d'habitude. Selon toute vraisemblance, je ne te croiserai pas tout à l'heure, dans ce club où nous nous sommes rencontrés il y a quatre ans. Peut-être ne te reverrai-je jamais plus. Mais pendant que je m'échinerai à infliger mille tourments à mon soumis sans jamais obtenir de lui cette capitulation que tu m'offrais par ton corps recroquevillé dans ma baignoire, pendant que la foule de fétichistes envoûtés par le bruit des cinglées se rassemblera autour de mon supplicié, pendant que dans les pièces attenantes, les gémissements d'extase se mêleront aux cris d'effroi, et que le souffle continuel du fouet emportera les participants, je saurai que

tout cela, cuir, coups, chaînes, carcans, n’est rien comparé à un être nu, résolu à faire plier l’autre.

Et je me souviendrai qu’en de trop rares occasions, toujours à tes côtés, j’ai su ce que « dominer » signifiait.

# « VICIEUX CLAUDY »

## HDZ

Claudy est laid, avec la peau grêlée.

Il est gras aussi, pansu, ce qui est plus commun. Le reste par contre, petits yeux bouffis, lèvres trop fines pour qu'on les voie, dessus de crâne dégarni, cheveux noués dans la nuque en queue-de-rat, ça n'appartient qu'à lui. Parce qu'il ne ressemble à personne, Claudy se trouve beau. Il soigne son apparence, blouson de cuir, bottes en croco, doigts bagués d'or, Stetson à l'occasion. La sape, c'est son tropisme, son identité, sa façon d'exister.

Ce jour-là, toutefois, c'était particulier. Claudy était nu dans sa caravane ; chaussettes comprises, il avait tout enlevé. Il avait juste gardé le chapeau, s'était ouvert une bière, avait allumé un cigarillo. Il se mirait dans la psyché de son intérieur safari, mégot aux lèvres, canette à la main ; se tapotait le gras d'une paume câline et satisfaite. Il se penchait quelquefois, tentait d'apercevoir sa chose entre ses jambes de coquelet, d'en saisir une image fugace autrement que dans le reflet. Peine perdue. Impossible de contourner les bourrelets. Il a eu chaud tout à coup, il s'est mis à suer. L'air était moite et fiévreux en ce début d'après-midi ; une chaleur maladive qui durait depuis des jours et qu'aucun orage n'était encore venu apaiser. Claudy a pensé à son jacuzzi.

Il est sorti dans le camping fesses à l’air, s’est dandiné jusqu’au bloc sanitaire. Les enfants se sont arrêtés de jouer pour le regarder passer. Il s’est campé face à eux, l’air de dire quoi, qu’est-ce qu’il y a, vous voulez une photo ; il leur a lancé sa canette à toute force. L’essaim de morveux s’est dispersé dans un tapage paniqué. Claudy a tiré une bouffée satisfaite sur son cigarillo. Il a toujours aimé faire montre d’autorité. C’est lui le patron de toute façon ; la fonction oblige à se faire respecter. Il a gravi le petit escalier qui menait au bain à bulles, a ôté le panneau « Strictement interdit – réservé à la direction », rempli le jacuzzi en sifflotant. Un frisson de délice a parcouru sa peau crevassée lorsqu’il a actionné le mécanisme et que des poches d’air ont crevé à la surface comme des fruits blets. Il a contemplé son royaume avec un sourire ému depuis son trône à bulles. La vingtaine de caravanes délabrées s’étalait sous ses yeux, regroupées l’une sur l’autre comme un cheptel à l’agonie, la tôle fumante dans la torpeur de l’été. À l’écart du troupeau, solitaire et magnifique, la sienne faisait clinquer ses chromes à la lumière du zénith. Claudy a sorti un magazine obscène de dessous la pile de serviettes. Il s’est touché très doucement, à petits gestes réguliers, l’œil rivé sur les mamelles gonflées et les vagins mal épilés.

La quiétude n’a pas duré. Une pétarade sournoise a retenti vers l’entrée du camping ; la moto d’Abdel est apparue dans un nuage de poussière. Les chiards couraient en nuée derrière l’engin en clamant le nom de leur héros. Irrité, Claudy a jeté son cigarillo. Abdel n’était arrivé que depuis quelques mois dans son domaine, mais il en avait déjà modifié le subtil équilibre. Il s’était plusieurs fois insurgé contre ce qu’il appelait les excès de la direction : tabassages pour récupérer les impayés, droit de cuissage sur les gamines du campement, taxe sur l’alcool qui y était importé. Il avait enflammé les autres le soir autour des feux, il leur avait tenu des discours imbibés. Ils avaient acquiescé : oui, Abdel, c’est scandaleux, t’as bien raison, petit, faut se révolter... Au moment de passer à l’action, les moutons crétins l’avaient évidemment lâché. Trop peur de perdre la caravane, de se

faire expulser ; si on n’a plus de domicile, comment on fera pour toucher les allocations après ? Claudy s’est redressé dans son bain bouillonnant, il a mis une main en visière. On aurait dit un Sioux décadent, visage figé, scrutant le lointain, nu comme Adam, revue sale à la main.

Le rebelle n’était pas seul sur la moto. Claudy a distingué une silhouette féminine à l’arrière, longs cheveux blonds et corps bien fait. La fille a lentement tourné la tête. Elle parcourait les masures poussiéreuses d’un regard insolent. Elle a longuement reniflé, craché au sol avec mépris. Une chose était sûre : on ne l’avait jamais vue ici.

Abdel avait du retard dans son loyer, l’idée a traversé Claudy lorsqu’il s’est rassis. Il s’est revissé le Stetson au sommet du crâne, s’est précipité en jubilant hors du jacuzzi. Une bonne petite tournée des impayés, c’était le prétexte parfait pour approcher la pétasse. Il a pris le temps de se faire important dans sa caravane, jean repassé, blouson à clous, lunettes fumées ; pas question qu’elle le confonde avec les autres demeurés. Il n’a pas pris tout de suite vers chez la frappe. Il allait en tourmenter d’autres d’abord, laisser la rumeur se répandre. Tous aux abris, Monsieur Claudy récupère ses loyers... Le camping tout entier allait être saisi d’effroi ; il arriverait chez la gouape entouré d’un parfum sauvage, une aura barbare de bête affamée. La fille n’aurait plus qu’à tomber. Il s’est engagé vers le coin le plus pauvre, là où la rouille recouvrait les caravanes jusqu’au toit, où les craquelures étaient pathétiquement colmatées de vieilles planches, bâches de plastique et linges usés. Il a ramassé une fine branche dans la poussière, en a tâté la souplesse avec un sourire mauvais. La badine était parfaite. Il a décidé de commencer par les témoins de Jéhovah, ses victimes préférées.

Ils vivaient à dix dans le taudis ; une smala pieuse et grouillante qui s’étalait sur trois générations perpétuellement fauchées. Claudy a enfoncé la porte d’un coup de botte ; son épaisse silhouette s’est découpée dans le contrejour aveuglant de l’entrée. Toutes les voix se sont tues à l’intérieur. Un silence de mort s’est installé. Il a joué avec sa cravache d’un air

indifférent, a fait quelques pas au bout d'un temps. Un vieil homme étique s'est détaché du groupe. Il lui a tendu une main, que Claudy n'a pas semblé remarquer.

— Tu sais quel jour on est ?

Le presque cadavre a baissé la tête, a longuement soupiré.

— Notre petit dernier est malade, frère Claudy. Ces chaleurs l'épuisent, il a besoin d'être soigné...

Le propriétaire a contourné le squelette sans attendre la fin de la tirade. Il avait depuis longtemps renoncé à le cogner ; dur comme la pierre sous sa peau tannée, le vieux tombait au premier coup et encaissait tous les autres sans une plainte, sans même tenter de se relever. Claudy s'y était plusieurs fois épuisé.

Il est allé vers la jeune fille de la famille, un laideron d'une quinzaine d'années. Il lui a lentement caressé la joue en y prenant un plaisir évident. Derrière lui, le père affolé continuait à balbutier.

— Frère Claudy, ayez pitié. Nous avons aussi dû faire libérer notre pasteur injustement accusé dans une affaire de mœurs. Je vous rembourserai tout le mois prochain...

Le gros ne l'écoutait pas. Il a entraîné la pucelle au milieu de la pièce, lui a glissé la badine entre les lèvres, l'obligeant à la sucer. La hideuse bavait en longues traînées. Vite lassé du jeu, Claudy lui a soulevé la jupe d'un geste hargneux. La pauvresse était nue dessous ; ne pouvant s'offrir de sous-vêtements, elle n'en portait jamais. La tache sombre du pubis se découpait crûment sur ses cuisses pâles. Claudy l'a longuement contemplée. Il s'est accroupi, il voulait renifler la pucelle là où elle pissait, mais le père s'est interposé.

— Frère Claudy, je vous en supplie...

Exaspéré, le gros s'est brusquement relevé. Il a agenouillé la gamine en lui tordant les cheveux, cul offert, tête au plancher. Il lui a violemment cinglé les fesses de sa badine, coups cruels et répétés qui arrachaient à

l’enfant des cris d’orfraie. Il y a eu des sanglots dans le fond de la pièce, les petits s’émouvaient du sort fait à leur aînée.

Le vieux hésitait, Claudy le voyait bien. Il gémissait des prières, se torturait les mains, cherchait sa femme du regard comme pour lui demander un avis. Le gros propriétaire a décidé de forcer le trait. Fixant le pauvre hère au fond des yeux, il s’est léché l’index avec application. Il a posé le doigt sur l’anus de la guenon. Le père s’est mis à bégayer. La phalange frétillait parmi les sphincters de plus en plus dilatés ; le doigt a fini par s’enfoncer dans un bruit de pet. Claudy a ouvert sa braguette avec un rire réjoui. Il était prêt à se payer sur la bête, tout compte fait. Terrifié par l’obscénité du spectacle, le serviteur de Jéhovah a fini par craquer.

— Frère Claudy, arrêtez...

Il est tombé par terre en se maudissant, a écarté des lattes du plancher.

— Prenez, voilà... C’est tout ce que j’ai.

Il balbutiait pathétiquement entre deux sanglots d’impuissance. Claudy s’est emparé de la liasse crasseuse d’un air circonspect. Il l’a glissée au fond de son blouson, a reniflé en remontant son pantalon.

— Eh bien, voilà. Tu vois quand tu veux.

Un copieux glaviot s’est écrasé entre eux. Claudy a posé un baiser baveux sur les lèvres du laideron, puis est sorti en ricanant. La poussière tourbillonnait dans ses allées désertes du camping, tout semblait mort. La rumeur avait eu le temps de se répandre.

Il n’a pas pris plus de précautions devant la caravane d’Abdel. La porte a ricoché contre le mur sous la violence du coup de botte, le carreau s’est fendillé en une multitude de débris étoilés. Le voyou a jailli du lit du fond à moitié nu. Il a sagement lâché son couteau dès qu’il a reconnu Claudy. Comme tout à l’heure, le propriétaire n’est pas entré tout de suite. Il a laissé son effet se propager, tapotant la badine dans sa paume grasse à petits gestes énervés. La peur ne se commande pas ; des années d’expérience lui avaient plutôt appris qu’elle se construit.

— Abdel, mon petit, on a du mal à payer son loyer ?

Claudy a fait quelques pas vers l'intérieur de la caravane ; la pouffiasse s'est redressée sur le lit. Ses gros seins blancs se sont balancés dans la pénombre de la pièce, globes qui semblaient éclairer. Elle n'a fait aucun geste pour les dissimuler. Hypnotisé, Claudy n'arrivait pas à s'en détacher.

— C'est qui, ce plouc ?

Elle a allumé une cigarette d'un geste autoritaire, puis s'est relevée – nue. Elle a traversé la pièce en frôlant Claudy. Elle s'est versé de l'eau aux bidons qui croupissaient dans le fond. Le gros était envoûté. Il détaillait avec émerveillement le corps jeune et tatoué ; c'était trop beau pour être vrai.

Abdel a rompu le charme.

— C'est le propriétaire, laisse tomber.

La fille a pris un air pensif en aspirant une bouffée. De la frappe, son regard a glissé sur Claudy.

— Et tu n'arrives pas à payer ?

Le voyou a pris un ton cassant, il était humilié.

— Laisse tomber, je te dis.

Reprenant ses esprits, le gros n'a pas laissé passer l'occasion.

— Hé non, mademoiselle... Il n'arrive pas à payer...

Il avait le ton fataliste et réjoui du petit vieux dénonçant un voisin clandestin aux autorités. La blonde a tiré une nouvelle bouffée sous le regard vicieux de Claudy. Elle devait prendre du plaisir à se faire mater ; elle écartait les jambes, roulait des hanches, passait des doigts paresseux le long de ses gros tétins bruns.

— C'est moi qui vais payer, a-t-elle fini par trancher. Une heure dans ta caravane. Tu fais tout ce que tu veux.

Le gros ne s'est pas fait prier. Il a acquiescé d'un coup de badine, s'est retourné vers Abel d'un air triomphant.

— Tu n'oublieras pas de remercier ton amie. N'est-ce pas, petit ?

Claudy s’est rengorgé au moment d’ouvrir sa porte. Il jubilait à l’idée de l’effet que son intérieur safari allait causer sur pareille beauté ; le tapis zébré surtout, qu’il venait d’acheter. En parfait gentleman, il s’est effacé. La pétasse a roté en entrant dans le salon. Elle n’a fait aucune remarque, elle a tout de suite commencé à se déshabiller. Contrarié, le gros a voulu temporiser. Il avait pensé lui faire faire la vaisselle avant de s’amuser. Il n’a pas eu le temps d’ouvrir la bouche, une gifle formidable l’a envoyé rouler au sol.

— C’est moi qui commande maintenant.

À moitié nue déjà, elle s’est approchée à pas lents. Claudy est resté au sol. Il la regardait d’un air incrédule, abasourdi qu’on ose le traiter ainsi.

— À poil !

L’ordre a claqué, si sec qu’il n’a pas cherché à le contester. Il s’est piteusement tortillé dans ses vêtements qu’il aurait voulu replier. Elle ne lui en a pas laissé le temps.

— Sur le canapé. Jambes relevées.

Le gros a laissé sa tâche en suspens, il s’est traîné jusqu’au sofa tigré.

Elle l’a longuement contemplé, nu sur son fauteuil, graisse débordante, pattes dressées comme un monstrueux scarabée retourné. Elle avait un regard moqueur.

— Que tu es laid ! Tu sais que tu es laid ?

Il aurait voulu répliquer, mais elle est partie vers la cuisine. Elle a eu un rire sadique en revenant ; Claudy a sursauté. Il a cherché à se reculer dans le divan. Elle a posé la motte de beurre sur le parquet, s’en est enduit les doigts en le fixant.

— Sage. Surtout pas bouger.

Paniqué, fasciné, le gros n’a pas eu un mouvement. Son corps est resté offert comme un pantin docile, un jouet qu’il aurait cessé de commander. Des doigts huileux se sont lentement enfoncés dans son cul de puceau

effarouché, d’abord l’index puis le majeur ; ils se sont mis à tourner en va-et-vient ondoyants.

Claudy était perdu, il ne parvenait pas à imaginer de réaction appropriée. Inédite, la caresse l’excitait ; ces doigts pervers qui le fouillaient de plus en plus violemment le faisaient bander. Il s’est mis à gémir comme les chieuses des films de sa collection, bouche ouverte, lèvres mouillées, petits miaulements réguliers. C’est tout ce qu’il a trouvé. De sa main restée libre, la blonde le branlait. Elle faisait ça en experte, douce et puis dure, la prise parfaitement placée à la base du gland excité. Le gros Claudy en oubliait ses pudeurs. Il faisait glisser son cul sur les doigts qu’il aurait voulu plus longs, plus gros, mieux gonflés. La pétasse a accéléré le mouvement contre sa queue. Claudy montait, il se sentait venir, il allait l’éclabousser. La fille a approché la bouche avec une grimace lubrique. Doucement, tout en continuant à le branler, elle lui a léché la base du sexe, très bas, là où la peau flasque et sensible virait au violet. Claudy s’est dilaté. Elle lui a férocement enfoncé un troisième doigt, le pauvre s’est oublié. Il a tout craché sur son ventre adipeux en hurlant des saloperies.

Il aurait voulu rester là, lové tout contre elle dans le canapé, glisser sa tête entre ses seins et pourquoi pas s’endormir. Elle l’a pris par les cheveux, l’a méchamment secoué.

— Tu ne penses pas en avoir terminé ?

Elle avait de la haine au fond des yeux ; Claudy a frissonné de terreur.

— Tu m’as souillée. Nettoie.

Hésitant, dégoûté, le gros a approché une langue tremblante. Il a léché les doigts à contrecœur sous son regard bienveillant. Elle lui a tapoté la joue quand il en a eu terminé.

— Bien... Bon chien...

Elle s’est relevée sans le quitter des yeux. Elle a fait glisser sa culotte au sol à gestes comptés.

— Viens, Claudy... Viens flairer...

Le gros toutou est tombé du sofa. Il s’est dandiné à quatre pattes sur le tapis zébré, a posé un museau frétillant sur le vêtement. Elle a glissé un pied au sommet de son crâne. Il est resté humilié de longues minutes, cul en l’air, gueule au sol. Elle lui écrasait le nez contre la culotte pleine d’odeurs ; il était obligé de bien toutes les respirer. Elle l’a retourné d’un coup quand elle en a eu assez.

— Sur le dos. Bras relevés.

Elle a posé les jambes de part et d’autre de son crâne dégarni, elle est lentement descendue jusqu’à lui. La fente s’est ouverte comme une fleur sous son regard émerveillé.

— Lèche.

Les énormes lèvres se sont posées sur celles, inexistantes, de Claudy ; les ont aspirées dans un bruit de canalisation bouchée. La fille s’est fait aller sur son nouveau jouet en taquinant son bouton. Claudy parcourait le trou de sa langue râpeuse, en fouillait les babines avec application. Elle s’est un peu plus appuyée sur sa gueule étouffée ; il l’a sentie couler.

— Bien, le chien... Bien...

Elle commençait à s’échauffer, gémissait doucement, le récompensait de tapes satisfaites. Il est redevenu dur là-bas, tout au bout. Elle agitait le bassin de plus en plus vite, un rythme chaloupé ; il tentait de suivre la cadence le long de son sexe excité. Elle s’est soudain relevée. Elle a écarté sa fente au plus large, lui a lancé un regard amusé.

— Tu vas bien tout boire.

Le jet dru et chaud de pisse odorante s’est écrasé sur Claudy en éclaboussant le tapis. Il fermait les yeux, la bouche, le nez ; il s’étranglait en hoquets baveux. Il a fini par tout avaler.

Elle s’est assise sur lui tout de suite après. Sonné, évanoui presque, il n’était plus sûr de rien. Il a senti son ventre l’avaler. Il était dur, échauffé ; il voulait en finir. Il l’aurait retournée s’il avait osé, il l’aurait prise de force comme toutes ces putains dociles dont il avait toujours triomphé.

— Regarde-moi.

Il a ouvert les yeux. Elle se tenait accroupie. Elle lui a enfoncé sa main dans la bouche, l'a obligé à la sucer. Il était très excité. Elle s'est frotté le bas du ventre de ses doigts lubrifiés, s'est fait aller de plus en plus vite. Il montait avec elle, il allait exploser. Elle s'est arrêtée. Elle l'a fixé d'un air moqueur.

— Pas toi. Interdit.

Elle a repris par à-coups énervés. C'était comme une torture pour le pauvre Claudy. Il se mordait la lèvre, tentait de se retenir de tout son corps crispé. Il l'a sentie exploser au-dessus de lui ; elle a tout lâché dans un cri bestial. Un lourd silence a enveloppé la caravane. Claudy était horriblement frustré.

Elle s'est relevée au bout d'un temps.

— À genoux.

Le gros s'est redressé en ahanant sur le tapis zébré. Comme en apesanteur, son sexe tendu vers l'avant ondoyait pathétiquement. Il était ridicule. Elle a ricané.

— Maintenant, tu peux t'achever...

Elle s'est assise dans le sofa pour le regarder faire. Comme les mendiants se ruent sur les fruits pourris à la fin des marchés, le gros Claudy s'est précipité sur son sexe affamé. Il n'a pas mis longtemps à éjaculer, il entendait rire sa maîtresse au-dessus de lui.

— Lèche maintenant. Comme tout à l'heure, bien tout nettoyer.

Il a baissé la langue vers le tapis ; chien docile, il s'est mis à laper. Un rire s'est mêlé à celui de la fille, un éclat sournois qu'il a aussitôt reconnu. Hilare, Abdel avait tout filmé depuis la porte d'entrée.

La chaleur n'était pas tombée le lendemain. Tout le camping espérait voir poindre un nuage, guettait un signe d'orage qui serait enfin venu les délivrer, mais rien. Le ciel d'azur restait muet ; le soleil brûlant continuait à les harasser.

Claudy a soudain fendu la torpeur de l’après-midi. Il a traversé le campement en courant, a gravi quatre à quatre le petit escalier et frénétiquement rempli le jacuzzi. Il ne s’y est pas trempé après avoir actionné le mécanisme ; il a fait un grand signe vers sa belle caravane chromée. Abdel et la fille en sont sortis à pas traînants. Bière à la main, ils se sont lentement approchés.

— Alors, Claudy, ces bulles ?

Le gros s’est précipité pour les débarrasser des canettes vides qu’ils lui tendaient.

— Tout est prêt, Monsieur Abdel. Il n’y a plus qu’à vous y plonger...

La gouape a tapoté la joue de Claudy d’un air satisfait. Dans l’eau bouillonnante, il a gratifié la fille d’un baiser.

## «  LA DRH  »

## Carlo Vivari

Christiane lut l’heure au coin de l’écran de son Mac : 14:05 !

Elle n’avait pas pensé à déjeuner. Rien d’étonnant à ce qu’elle ait la tête qui tourne. D’autant que le matin, elle s’était contentée d’un pamplemousse sans sucre et d’un café, sans sucre non plus. Elle se leva d’un bloc de son siège. Elle s’était dressée de façon trop brusque : sa vue se brouillait. Les mains posées à plat sur le teck de son bureau, respirant à fond les yeux fermés, elle prit le temps de dominer son vertige.

À 49 ans, Christiane avait appris à dominer tout ce qui se plaçait en travers de son chemin.

Elle décida d’aller manger un morceau au Fastnext, le restaurant d’entreprise installé au sous-sol, en espérant qu’il soit encore ouvert, et qu’il reste quelque chose en rayon. On était à la veille du week-end de Pentecôte, il n’y aurait pas âme qui vive dans la grande salle. Elle remonterait peut-être à son poste de travail déjeuner d’un sandwich : filet de poulet-ananas grillé-sauce maison, 5,10 euros.

L’open space voisin de son bureau était désert. Ils étaient tous partis déjeuner ensemble comme chaque vendredi. Sans elle. Normal, elle était la chef. Cela faisait plus d’un an qu’elle chapeautait les ressources humaines

de sa boîte, Bandbox : *« L'emballage qui déménage ! »* Combien de personnes étaient placées au-dessus d'elle dans l'organigramme de la société ? À peine quatre ou cinq. Les autres, elle avait le pouvoir de les virer. Et elle ne se privait pas de chercher le meilleur moyen de le faire. Pas par nécessité... par perversité. La perversité n'était-elle pas depuis toujours la sœur chérie du plaisir ?

Christiane passa aux toilettes. Les mains aux genoux, les cuisses décollées de l'abattant du siège au nom du principe de précaution, elle urina longuement et bruyamment. Elle n'avait pas pris le temps de le faire une seule fois depuis le début de la matinée. Le miroir en pied fixé à l'intérieur de la porte lui renvoyait une image d'une bestialité radicale. *« Si ma clique de subordonnés me voyait dans cette posture... »* À cette évocation, elle ricana tout haut. En essuyant sa fente trop poilue avec un rectangle de papier molletonné (*« c'est un vrai pubis de chèvre que j'ai, il faudrait quand même que je prenne rendez-vous chez l'esthéticienne »*), elle sentit monter une bouffée de désir. Elle remit la séance de jouissance à plus tard... ce soir dans son lit, peut-être – ou alors le lendemain matin, sous la douche. Elle n'avait même plus le temps de se masturber, ni l'énergie... Quant à faire l'amour, il ne fallait pas y songer. Elle ne fréquentait que les gens de sa boîte, et encore une fois, ses supérieurs se comptaient sur les doigts de la main – d'ailleurs tous vieux ou mariés. Et pour la fière Christiane, pas question de se rabattre sur le sexe d'un inférieur hiérarchique. Restaient les doigts de la main, justement... Tout de même, elle pourrait faire l'emplette d'un sextoy, se disait-elle. Elle remettait sans cesse la question à plus tard, quand elle aurait le loisir de faire une recherche poussée sur internet...

Elle se plaça de profil devant la glace vissée à la porte. À son âge mûr, elle se trouvait pas mal du tout. Le genre grande bringue-fausse maigre. Elle était fière de son visage sans rides – qui lui avait coûté la peau des fesses. Ses petits seins – d'origine, eux – se tenaient bien, et son ventre à peine renflé aussi. C'est son cul qui la désolait. Ah, celui-là ! Il se tenait

bien aussi... ou plutôt, non, il se tenait mal : on ne voyait que lui. Toujours en l'air comme une montgolfière... C'était de famille : sa mère déjà, sa grand-mère avant elle... l'héritage anglo-normand : la croupe de jument – qu'on ne pouvait pas rater quand elle passait dans la rue, à cause de ses tailleurs Sonia Rykiel, à jupe longue mais terriblement ajustée. Même dans les quartiers huppés, les hommes se retournaient sur elle sans vergogne. Quant aux ouvriers occupés à défoncer les trottoirs, ils stoppaient leur marteau-piqueur pour la suivre du regard, les bras poilus croisés sur le torse en sueur. Il faut dire que ses hauts talons contraignaient Christiane à une démarche chaloupée qui faisait monter et descendre en alternance – un coup l'une, un coup l'autre ! – ses fesses comprimées par la jupe. Afin d'assurer, sans irritation ni échauffement, le glissement des masses charnues l'une contre l'autre, elle avait recours à une lubrification à l'huile de pépins de raisin – inodore, contrairement à l'huile d'olive. D'ailleurs, puisqu'elle y pensait... elle tira de son sac à main la fiole de plastique souple préparée à cet effet. Elle s'octroya une généreuse giclée dans la raie, maintenue ouverte à deux doigts. *« C'est la plaie de posséder ce gros cul ! Qui ne me sert à rien, en plus ! »*

Par les couloirs vides, elle se dirigea vers les ascenseurs. Dans la cage où elle était seule, elle pressa le bouton du premier sous-sol. Pendant la descente, elle repensa à la scène du matin avec le jeune stagiaire des photocopies : Lucien. Elle lui avait demandé de lui apporter un verre d'eau de la fontaine de bureau installée dans l'open space.

Le petit con revint tout sourire en étranglant le rebord du gobelet trop plein entre son pouce et son index noirs de graisse de chaîne à vélo. Il arrivait tous les matins de Bagnolet en Vélib, et il en était fier. Furieuse, Christiane lui avait balancé l'eau à la figure, puis le verre vide, dans la foulée. Elle se réjouissait à cette évocation en poussant la porte de l'ascenseur parvenu au sous-sol...

Le restau était encore ouvert, mais comme prévu, il n’y avait pas un chat dans la salle. Tout au fond, adossé au tableau des menus, se tenait un garçon en chemise blanche, jean noir, tennis sans chaussettes, cigarette non allumée à la bouche : un serveur.

Christiane, se rapprochant de lui, distinguait les détails de son apparence. Âgé d’une vingtaine d’années, il portait un badge de poitrine. Ses pommettes hautes lui donnaient un visage dur.

Elle, avec son tailleur gris clair à rayures blanches, sa marinière flottant sur les épaules, ses hauts talons d’un beau rouge éteint, sa démarche à la fois balancée et décidée, devait lui faire l’effet d’une apparition. Elle s’apprêtait à lui sourire pour le rassurer, quand une brève moue de contrariété passa sur le visage du serveur... Quoi ? Elle le dérangeait ! Elle ! La personne la plus importante de tout l’immeuble, puisque les quelques-uns placés au-dessus d’elle étaient déjà partis en week-end ! Le petit con la considérait peut-être comme une prétentieuse. Si ce n’est une chichiteuse ! Voire une emmerdeuse !

Elle l’ignora superbement en passant près de lui. Comme attendu, il n’y avait presque plus rien sur les étagères réfrigérées. Elle hésitait entre un sandwich courgette - fromage de chèvre - tomate séchée - pousses d’épinards - menthe - sauce pesto, à 6,40 euros et des lasagnes aubergine - ricotta - tomate - basilic - coriandre - parmesan - mozzarella - persil, à 8,90 euros. Le serveur l’étudiait sûrement de profil... Elle se redressa... ça faisait davantage ressortir sa croupe, mais tant pis ! Elle n’arrivait pas à se décider entre le sandwich toasté et les lasagnes froides. Finalement, elle se tourna d’un bloc vers le garçon. Il était légèrement plus petit qu’elle. La peau brune de son visage était toute grêlée : il avait sans doute eu la variole dans l’enfance. Sur son badge était écrit « Mourad Ould »... Elle s’entendit lui demander d’une voix agressive :

— Vous n’avez rien d’autre à m’offrir ?

Elle désignait les rayons presque vides de son ongle d'index verni d'un rouge profond. Sans daigner sourire, il faisait non de la tête. Il avait quand même retiré sa cigarette non allumée de sa bouche. Il n'avait pas encore compris qu'elle était chef ?

— Montrez-moi le contenu des frigos !

Elle pénétra dans les cuisines inondées de soleil à cause des immenses baies vitrées. Il n'y avait personne dans les lieux. Le garçon la suivait de près. Comme ça, il avait tout le panorama de son cul en mouvement. Elle avait bien fait d'y remettre de l'huile juste avant. Les fourneaux, tout inox, rutilaient. Elle ouvrait et refermait les armoires froides sans rien trouver de mangeable. Lui la regardait faire sans broncher. Il ne se cachait pas de n'attendre qu'une chose : qu'elle s'en aille, le laisse fumer sa cigarette tranquille. En fait, elle avait beau être chef, elle n'avait aucun pouvoir sur lui. Ils appartenaient à des entreprises – autrement dit, des planètes – différentes. Il ne relevait pas d'elle, et elle ne savait par où le saisir. Il était sans doute le seul employé dans tout le bâtiment à qui elle ne pouvait pas donner d'ordres. Quant à le menacer de licenciement...

Alors... si elle n'avait pas le droit d'agir avec lui en maître, c'est donc qu'elle devait être son esclave !

C'est sorti comme ça :

— Traite-moi comme une serveuse !

— Serveuse ?

Il n'avait pas l'air de comprendre. Pour lui, qui travaillait comme serveur, *« serveuse »* ne pouvait en aucun cas constituer une injure. Elle ajouta pour se faire bien comprendre :

— Comme la dernière des dernières !

Le garçon demeurait figé ; il y avait une goutte de sueur brillante dans chacun des petits trous qui criblaient son visage. Elle lui prit les couilles à pleine braguette, par-dessous, pressa tout le paquet.

— Comme une moins que rien !

Il la laissait faire ce qu'elle voulait. Elle ouvrit la fermeture Éclair du jean, tomba à genoux, lui sortit la bite, l'engloutit jusqu'à la glotte, pompa comme une affamée. Il ne tarda pas à éjaculer, elle déglutit dans un roucoulement d'extase, la tête renversée en arrière. Elle s'aperçut qu'il ne débandait pas.

— Je vais te vider les couilles, moi... ton truc, là, est arrogant... tu es arrogant... vous êtes tous arrogants avec moi !

Elle demeurait à quatre pattes par terre. La position lui convenait, mais elle trouvait qu'il y avait beaucoup trop de lumière. Toujours à quatre pattes, elle alla cacher sa honte en enfouissant sa tête au fond d'un four. À grand-peine, à deux mains, elle releva sa jupe de tailleur trop collante, baissa sa culotte : un shorty de soie couleur champagne rosé, fendu sur le côté, parfumé... il n'avait jamais dû en voir de sa vie, le dénommé Mourad...

Mourad se pencha sur elle, la prit par les hanches, pénétra par-derrière le vagin qui ruisselait.

— Non, pas par là... comme une serveuse, je t'ai dit ! Comme une... boniche de bistrot... une fille de ferme... de cuisine ! Une rien du tout !

Elle ajusta en la prenant à pleine main la queue à son anus. Elle lui cria *« Pousse ! »*, et elle-même se poussa en arrière d'une ruade. Ça s'enfonça jusqu'aux couilles avec un bruit visqueux. Elle s'égosillait entre les parois nickel du four. Elle avait sacrément eu raison de se lubrifier la raie avant de descendre.

À la fin, elle eut la satisfaction de constater que la pine de Mourad piquait du nez. Elle lui avait vidé les couilles... Quant à elle, du coup, elle n'avait plus faim... Elle reprit l'ascenseur les mains vides, reparcourut les couloirs dépeuplés, regagna son bureau en traversant l'open space toujours désert : ses subordonnés prolongeaient leur déjeuner en l'arrosant copieusement, comme chaque vendredi. Elle leur balancerait une observation salée à leur

retour, ferait planer des menaces de mise à pied... Là, elle était dans son rôle.

Il n'était que quinze heures, et elle n'avait plus rien à faire. S'ouvrait devant elle la perspective d'un interminable week-end sans personne sur qui décharger ses humeurs... Elle aurait toujours le loisir d'aller marcher sur les pieds de quelqu'un dans un métro, un bus, un musée... maigre consolation. Elle décrocha son téléphone.

— Allô, Fastnext ? Passez-moi la direction des ressources humaines, je vous prie... Oui, bonjour monsieur, je vous signale que chez Bandbox, votre employé Mourad Ould fume pendant le service... et qu'en plus, il traite les clientes d'*« enculée »* !

— Ould Mourad, vous dites ?

— Lui-même.

— Un instant, je vérifie... Désolé, nous n'avons personne de ce nom dans le listing de notre personnel.

— J'ai pas rêvé, quand même !

— Il faut croire que si, madame !

## « SUR LA SELETTE »

## Octavie Delvaux

Luce hésitait à venir...

Depuis quelque temps, leurs rencontres ont un goût de déjà-vu. Chaque fois qu'elle accepte de le voir, elle finit par s'en mordre les doigts. Un spectre de lassitude plane au-dessus de leurs ébats. Éric ne fait preuve d'aucune originalité. Il lui donne rendez-vous dans des chambres d'hôtel miteuses, l'insulte, lui met deux ou trois baffes, la bascule sur le lit, puis il l'encule sans autre forme de procès.

Voilà à quoi se résument leurs « séances », désormais. Celui qu'elle doit appeler *« Monsieur »* ne prend plus la peine de scénariser leurs jeux pour lui échauffer l'esprit. Pourtant, il sait combien la montée du désir est importante pour elle : plus qu'une stimulation intellectuelle, elle lui permet de sublimer la douleur. L'excitation annihile aussi son sens critique. Sans cela, elle voit trop clair dans son petit jeu de Maître intéressé. La dernière fois, alors qu'il la limait à sec, elle a pleuré de souffrance et de désillusion.

Pourtant, au départ, il lui plaisait. Elle aimait cette flamme vicieuse qui brûlait dans son regard dès qu'il le posait sur elle, sa manière glaciale d'exiger, ses trésors de perversion, sa poigne virile, le diamètre de sa queue, surtout quand elle l'éprouvait dans son cul.

Oui, au début, elle aimait ça. Il faut dire qu'il y mettait les formes, à l'époque : mises en scène inventives, ordres audacieux ; il ne rechignait devant aucune excentricité pour satisfaire ses appétits de soumise. Souvent, une fessée bien appliquée, une phrase bien choisie, une situation honteuse lui faisaient atteindre des sommets de jouissance. Luce a vécu ces instants rares où le corps devient si réceptif qu'une simple caresse prodiguée au moment opportun, un mot susurré à l'oreille font autant sursauter que la morsure du fouet.

Accro à ces sensations extrêmes, Luce a tout accepté de lui : sa double vie, son refus obstiné de lui accorder une nuit complète. Après tout, c'est le jeu : il est le Maître, et il peut tout se permettre. L'ombre d'un scrupule lui a-t-elle jamais traversé l'esprit ?

Sa charmante soumise en est arrivée au point de rupture. S'il ne redresse pas la barre, il la perdra. Éric l'a compris la dernière fois, lorsqu'elle a fondu en larmes : il a tout de suite cessé de la pénétrer, et il l'a consolée, comme un enfant cajole un ourson malmené lors d'un jeu trop violent.

Le Maître sait qu'il est sur la sellette. Autrement, il n'aurait pas choisi ce bar de grand hôtel comme point de rendez-vous. Et si le changement d'adresse annonçait un tournant dans leur relation ?

Luce ne peut tirer sa révérence sans en avoir le cœur net.

Elle l'attend. Il est en retard, bien sûr.

Une fois de plus, elle a cédé à la tentation de se mettre sur son trente et un. Éric ne prend plus la peine de lui envoyer les instructions vestimentaires dont elle raffole. Faute d'ordres, elle tâche de se préparer selon ses goûts. Elle a pris un bain, frotté sa peau au gant de crin, rasé ses jambes et son pubis de près, comme il l'aime. Elle n'a pas mis de parfum – c'est ce qu'il exige. Elle ne doit être qu'une ombre dans sa vie, ne pas laisser de trace. Elle a glissé son corps mince dans une robe-fourreau noire, mi-longue, ouverte sur une cuisse. Elle porte une culotte blanche en tulle transparent, des bas résille à large jarretière.

Assise non loin de l'orchestre de jazz qui reprend *Blue Valentine*, Luce, emportée par la sensualité de la musique, savoure la caresse du tulle contre son pubis imberbe. Une douce chaleur naît au creux de ses cuisses, se propage jusqu'à son ventre. Elle s'amuse de l'émotion du jeune serveur qui la mate en catimini. Elle fait mine de ne pas y prêter attention. Pourvu qu'Éric remarque son manège ! Bercée par la complainte du saxophone, elle se prend à espérer... son maître apparaît enfin.

Une forte respiration soulève sa poitrine : il a couru. Une poignée de secondes lui suffisent pour la repérer parmi la clientèle d'habitués. Luce suit ses déplacements du regard. Son cœur s'emballe à mesure qu'il approche, sourire carnassier aux lèvres.

— Bonsoir, ma chère ! dit-il en s'asseyant.

Éric la fixe. Luce voit briller une flamme perverse, celle des premiers jours, l'étincelle de vice qui pouvait l'emmener si loin. C'est peu de dire qu'il la déshabille du regard ; en vérité, son regard dit ce qu'il attend d'elle : son cul – sous toutes les coutures, et au plus profond. Oui, il la transperce déjà. Et elle tombe dans ses filets, une fois de plus. Aucun espoir de retour. Surtout pas quand son sang afflue comme ça entre ses jambes... que ses fesses frissonnent déjà ! Luce se liquéfie du bonheur d'être sous son emprise. L'ivresse de s'en remettre à lui s'entend dans le « *Bonsoir, Monsieur* » qu'elle lui adresse d'une voix chevrotante.

— Que penses-tu de l'endroit ? demande-t-il, l'air dégagé.

— Très classe.

— Et la musique ?

— J'aime.

— Moi aussi. Je viens souvent ici, mais jamais en si charmante compagnie.

Luce imagine qu'il se fiche complètement de ces banalités. Derrière ses mots, elle déchiffre : *« J'espère que tu as chaud aux fesses, ma salope », « Je sais que tu mouilles à l'idée que je te baise sauvagement », « Implore-*

*moi de te rougir la croupe à coups de cravache ! », « Mendie ma queue, hurle ton envie d'être défoncée ».*

Son sexe s'engorge à l'évocation de ces obscénités, celles qu'il lui a déjà dites, celles qu'il lui dira. Son imagination en la matière est surprenante. C'est le vice pur qui parle à travers lui. Y songer lui donne le tournis. Éric perçoit son trouble : il en profite pour entamer les hostilités. Un regard de lui, et elle se tait pour boire ses paroles :

— Tends-moi ta main, paume vers le haut !

Le premier ordre est toujours le plus percutant : c'est celui qui fait tout basculer. Conquise, Luce s'exécute. Stylo en main, Éric lui griffonne quelques mots sur la paume. La mine la chatouille ; elle sourit. Il la rappelle à l'ordre d'un froncement de sourcils.

— Ferme le poing. Pas un mot. Attends mes instructions. Quand je te ferai signe, tu répéteras ce que j'ai écrit à voix haute.

Ses ordres sont un miel qui la pénètre par tous les pores de la peau. Elle obéit, délicieusement intriguée. Elle fixe les mains d'Éric posées sur la table, considère les doigts épais qui savent si bien la contraindre. Elle rêve qu'il les referme sur sa nuque. À cette évocation, des picotements envahissent son sexe...

Le serveur approche. Fin connaisseur en matière de whiskys, Éric l'interroge longuement. Soudain, c'est le signe : un clin d'œil impérieux. Luce ouvre la paume, lit :

*« J'aime être enculée. »*

Un vertige la prend. Elle ouvre la bouche, mais les mots ne sortent pas. Pas devant lui : ce charmant garçon mordu d'elle. Sa timidité la rattrape. Elle demeure muette malgré les regards insistants d'Éric. Le serveur est reparti. Luce tente de se ressaisir, prononce la phrase. Éric éclate d'un rire moqueur.

— Trop tard, ma belle ! Je sais déjà ce que tu viens de me dire ; je voulais qu'il l'entende, lui. Tant pis pour toi. Moi, qui comptais te gâter ce soir, je

crains d’avoir à te rappeler à ta condition de chienne servile.

Sans qu’elle ait eu le temps de protester, il ordonne d’un ton sec :

— Enlève ta culotte, donne-la-moi !

Elle s’exécute, consciente qu’il ne souffrira aucune opposition. En se déshabillant ainsi, en plein milieu du bar, sous le regard exigeant d’Éric, Luce ne sait – des bouffées de honte, ou des frissons voluptueux – ce qui l’emporte. Elle ne s’appartient plus. Le bonheur de l’abandon brouille ses sensations.

Éric reçoit son offrande avec un demi-sourire méprisant :

— J’en étais sûr, elle est trempée ! Tu me désobéis, et ça t’excite. Quelle garce ! Tu auras bien mérité ton sort !

Il plonge une main dans sa poche de pantalon, lui tend un objet qu’il a enveloppé dans la culotte.

— Pour ta punition ! Considère ça comme un amuse-bouche. Je n’ai pas fini de t’en faire baver, ce soir.

La forme, le poids de l’objet : elle sait que c’est un plug.

— Tu vas sortir du bar, l’engin en main. Tu te dirigeras vers les toilettes du hall. Les sanitaires hommes. Choisis le W.-C. handicapés, tout au fond. Il est vaste et confortable. Une fois à l’intérieur, tu ne verrouilleras pas la porte. Je veux qu’on puisse te surprendre. D’abord, tu te mettras le plug, sans chichis. Ensuite, tu retrousseras ta robe jusqu’à la taille. Tu ôteras un de tes bas ; tu t’agenouilleras sur le carrelage ; tu saisiras à deux mains la poignée chromée scellée au mur. Puis tu attends : dos cambré, croupe offerte, culotte et bas posés au creux de tes reins.

Au bord de l’étourdissement, Luce le regarde débiter ses instructions à travers une brume de confusion. L’obscénité de ses ordres, la posture honteuse, le contexte humiliant agissent sur elle. Son cœur bat si fort qu’elle sent l’écho de ses pulsations dans ses membres. Son sexe, agité de spasmes incontrôlables, inonde sa robe. Il lui semble déjà sentir le plug la traverser. Son anus palpite à l’idée de l’intrusion.

Sans attendre, elle se lève. Elle peine à garder l'équilibre. Le regard voilé par les vapeurs de l'ivresse, elle croit voir le sol tanguer comme le pont d'un bateau. Son sang bourdonne dans ses oreilles ; d'un pas chancelant, elle traverse le bar.

Personne ne la voit franchir le seuil des toilettes hommes.

Éric ne lui a pas menti : ce sont des sanitaires cinq étoiles. Elle ne peut s'empêcher de trouver ça délicat de sa part. La pièce est vaste à y tenir une réunion. Et si propre ! Elle peut voir son reflet dans le marbre brillant. Elle est rose des joues à la gorge.

Elle est prête. Il ne lui a fallu que quelques secondes pour se plier aux instructions. Une furieuse impatience guidait ses gestes.

Le ventre embrasé, le sexe palpitant, la croupe frémissante, les cuisses écartées, elle attend... L'air parfumé à l'eau de Cologne caresse son intimité. L'incongruité de la situation la plonge dans un abîme de volupté. Son anus pulse contre le bouchon du plug qui lui obstrue les entrailles. Sait-elle seulement ce qu'elle attend ? Qu'il vienne ! Oui, qu'il vienne voir comme elle se soumet bien, comme elle accepte son avilissement, comme elle jouit de lui être livrée dans la plus humiliante des postures ! Courbée, perforée, et pourtant avide d'en recevoir davantage. Et qu'il en profite, au gré de ses caprices. Que son cul bien présenté devienne un terrain de jeu ! Labouré, ravagé, et toujours ouvert à ses obsessions pénétrantes.

Elle entend des bruits de pas, prie pour que ce soit les siens. La porte grince. Son cœur s'affole. Sans s'être retournée, elle sait qu'il est là, derrière elle, se repaissant de la perversité du tableau. Ses talons aiguilles et sa robe de cocktail retroussée renforcent l'indécence de l'image. Elle offre le spectacle de sa silhouette de femme fatale prosternée devant lui. Le poids de son regard sur son corps l'électrise. Des filets de mouille coulent le long de ses cuisses qui tremblent.

Il se sert du bas étalé sur ses reins pour lui nouer les mains à la poignée chromée. La culotte, sitôt ramassée, est logée au fond de sa bouche. Elle est

à sa merci, réduite au silence, prisonnière de ses envies...

— On fait moins la fière ? Attachée, bâillonnée, exhibée... salope indigne même de quémander sa punition.

Le cliquetis de sa boucle de ceinture, le frôlement du cuir contre les passants du pantalon... Elle reconnaît cette musique... qui la transporte vers des sommets d'excitation. Une vague de frissons lui parcourt l'échine, comme chaque fois qu'elle sent les coups prêts à pleuvoir. Il commente, heureux de faire durer l'attente :

— Tu vas tâter du cuir de mon ceinturon. Tends-moi ton cul farci ! Je vais te faire mordre ta culotte à regretter de n'avoir pas ouvert la bouche tout à l'heure !

Le premier coup tombe, qui répand sa brûlure dans tout son ventre. Luce n'a pas bougé, elle s'y attendait. Elle peut en supporter bien plus. Deux, trois, puis quatre chocs lui succèdent. La lanière siffle, cingle, mord... Il est en forme, résolu à lui en faire rabattre. Par défi, Luce se cambre davantage, écarte plus grand les cuisses, ivre de mieux s'ouvrir. Sensible à la provocation, Éric frappe encore, à coups redoublés. Luce, ballottée entre douleur et plaisir, tressaille, bondit, se tord sous la morsure implacable du cuir. Chaque coup communique ses vibrations au plug, truffant son ventre de secousses. À présent, les attaques sont si rapprochées qu'elle ne les distingue plus les unes des autres : un feu continu embrase son cul, irradie son corps. Elle est prise dans un tourbillon de sensations paradoxales qui lui arrachent des gémissements. Ses premiers cris – d'extase ? d'effroi ? tout à la fois ? – lui échappent, meurent entre ses dents, étouffés par le chiffon de tulle.

Éric s'enivre de cette mélodie : claquements du cuir sur la peau mêlés aux plaintes déchirantes. Elle imagine sa transe, à lui aussi, alors que son bras lui inflige de cruels traitements, et que la sangle balafre sa chair rebondie. Tiraillés par les mêmes contradictions, habités du même transport, tous deux touchent à l'extase.

Éric s'arrête, alerté par un bruit de canalisation. Luce risque un regard noyé de mascara vers son bourreau. On s'approche. La présence de l'intrus les paralyse tous deux. Inquiète, elle lutte contre ses liens pour se retourner. Elle y parvient à force de contorsions. Les tempes battantes, elle fixe la porte entrouverte. Les bruits de pas s'éloignent. Fausse alerte.

L'incident est parvenu à arrêter son bras, mais Éric n'est pas résolu à perdre son ascendant sur sa soumise. Il ordonne :

— Eh bien, tu voudrais me la cacher, ta croupe de petite fille fouettée ? Tu en as honte ? En position ! Offre-la-moi encore que j'en jouisse...

Le venin de sa voix s'infiltre dans ses veines. Les fesses enflammées par le cuir du ceinturon, Luce obtempère. Elle courbe l'échine comme un animal dompté.

Le pétrissage auquel il soumet ses fesses ranime la brûlure du fouet. Luce geint sous les caresses forcées, mais le Maître calme ses ardeurs à l'aide de claques sonores.

— Arrête ta comédie, tu crois que je ne vois pas que tu mouilles ! Je te fouette, et ça t'excite, hein ?

Il a glissé la main entre ses replis intimes, tout gluants. Lui seul sait la confondre ainsi. Mise face à ses contradictions, elle acquiesce. Oui, elle n'est qu'une garce ; oui, elle aime et accepte tout de lui.

Éric ricane en la perforant à trois doigts. Il ne cherche pas à la faire jouir, mais à la préparer pour la suite. Luce peut sentir sa belle queue, raide à lui donner la chair de poule, se rebiffer sur ses reins. Elle sait qu'il ne résistera plus longtemps à l'envie de s'enfoncer en elle.

Ses liens défaits, Éric la tire par les cheveux pour la forcer à se lever. Puis, d'une main décidée, il la courbe au-dessus du lavabo, ouvre ses cuisses, écarte ses fesses. Ôter le plug n'est qu'une formalité. Débarrassée de l'intrus, Luce se sent ouverte comme jamais, prête à tout recevoir. Un long râle de soulagement s'échappe de ses lèvres quand la hampe virile force son anus. L'orifice conciliant, suintant de désir, n'oppose qu'une

faible résistance. Au réflexe de contraction, succède l'élan de l'abandon. Luce lâche prise, foudroyée de bien-être. Centimètre par centimètre, la verge s'enfonce en elle. Les ondes du plaisir se propagent à son ventre, traversent ses membres. Elle tremble de bonheur, éblouie d'être si bien comblée. Les poussées de la queue, qui commence à marquer un rythme de va-et-vient, la submergent de sensations. Fourrée jusqu'à l'os, il lui semble la sentir partout à la fois. Des orteils à la racine des cheveux, pas une parcelle de son anatomie qui ne soit maîtrisée par le dard. Éric, embarqué dans sa transe, accélère la cadence. Mû par une furie destructrice, il la bourrine de plus en plus fort, à lui perforer les entrailles.

— Tu sens comme je te possède le cul ? Tu aimes ça, hein, quand je te défonce ? Regarde-toi ! Je veux que tu voies ton faciès de salope enculée !

Éric lui soulève le menton du revers de la main. Luce contemple son reflet dans le miroir. Un masque d'extase la transfigure : cheveux ébouriffés, joues baignées de larmes, lèvres entrouvertes, regard ahuri, elle ne se reconnaît pas. En revanche, le visage d'Éric, dur et concentré, rouge et transpirant, lui apparaît comme elle l'aime : au bord de la jouissance.

— Dis-le maintenant, dis que tu aimes quand je t'encule, dis-le et regarde-toi l'admettre !

Les attaques de sa queue possédée par le démon sont si percutantes qu'elle le hurle plutôt qu'elle le dit. Une fois, deux fois, trois fois. Luce l'avoue, le répète encore et encore. Plus elle le dit, plus elle le sent. Et plus elle le sent, plus elle a envie de le crier haut et fort. Quelques frictions sur son clitoris engorgé, dispensées par son Maître en récompense de sa docilité, suffisent à la faire exploser. Des éclairs passent devant ses yeux lorsque l'onde de choc la cloue au lavabo.

Ils prolongeront la soirée dans une chambre de l'hôtel, sous la caresse des draps luxueux. Au cours de leurs étreintes passionnées, Éric lui glissera à l'oreille :

— Je suis fou de toi, tu me rends dingue !

Puis ils s'endormiront côte à côte.

Éric se réveillera au petit matin, seul dans le king-size bed avec, pour seule distraction, la lecture d'un papier plié en quatre sur l'oreiller :

*« Bravo ! Tu t'es dépassé hier soir. J'ai joui comme jamais ! À présent, je peux partir satisfaite de savoir qu'au moins, je te manquerai. »*

**Vous aimez le sexe ? Vous aimez écrire ? Faites d'une pierre deux coups : participez à nos recueils !**

« Osez 20 histoires de sexe » se veut une collection ouverte à toutes et tous.

Pour participer, rien de plus simple, il vous suffit d'écrire une nouvelle d'environ 15 000 signes sur un des thèmes suivants : **chasse à l'homme, l'amour au bureau, sextoys**.

Pour connaître les autres futurs thèmes de la collection ou prendre connaissance de nos conditions, n'hésitez pas à consulter le blog de la collection : http://osez-vos-histoires-de-sexe.com.

Vous y trouverez les réponses à toutes les questions que vous vous posez.

À bientôt de vous lire, j'espère !

Elise,

collectrice de nouvelles pour La Musardine.

elise.musardine@gmail.com

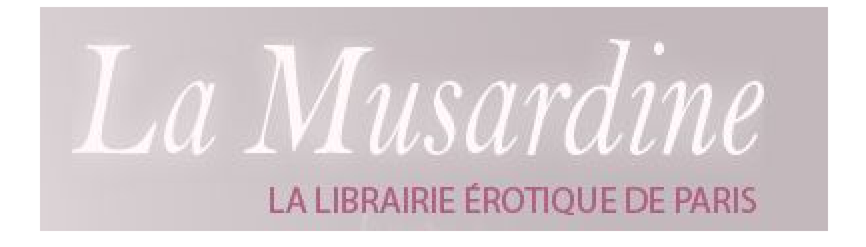
Cet ouvrage a été numérisé le 16 avril 2012 par Zebook.
ISBN de la version numérique : 978-2-36490-353-1


122, rue du Chemin-Vert – 75011 Paris

ISBN de l'édition papier : 978-2-84271-537-3

# DANS LA MÊME COLLECTION

*Osez… 20 histoires d’infidélité*
*Osez… 20 histoires de quick sex*
*Osez… 20 histoires de premières fois*
*Osez… 20 histoires de fellation*
*Osez… 20 histoires de chasseuses d’hommes*
*Osez… 20 histoires d’amour au bureau*
*Osez… 20 histoires de sexe en vacances*
*Osez… 20 histoires de soumission et de domination*


La Musardine
LA LIBRAIRIE ÉROTIQUE DE PARIS